

Cours 1. Histoire de la philosophie

Emplacement

1. Cours de 1972 à 1975

1.1. Histoire de la philosophie, 1973-1974 (GW1-GW130, 192 p.).

Remarque : Ce cours a été mis en page avec un interligne plus important que le texte du cours original. Par conséquent, les références à une autre page dans l'ancienne version de ce texte ne correspondent pas à la pagination actuelle de Word. C'est pourquoi la pagination originale est affichée systématiquement avec les lettres « GW ». Celles-ci signifient « Histoire de la philosophie » (en Néerlandais : Geschiedenis-Wijsbegeerte) et proviennent de l'ancien numéro de page.

Introduction : Le cours « Histoire de la philosophie », créé durant l'année universitaire 1973/1974, aborde l'histoire de la philosophie sous un angle religieux. À travers les siècles, la religion a été appréhendée et vécue de diverses manières à travers le monde. Certaines religions font preuve d'une éthique élevée, d'autres de l'inverse. Leur point commun réside dans le fait qu'elles constituent le fondement de leur culture. Une civilisation majoritairement laïque, telle que notre culture occidentale contemporaine, a toujours été et demeure, en tous temps et en tous lieux, une rare exception. D'un point de vue religieux et d'une vision holistique du monde, il s'agit assurément d'une perte .

1.2. Histoire de la philosophie

Contenu: Cliquez ci-dessous sur la section que vous souhaitez lire.

Cours 1.2. Histoire de la philosophie	1
1. Préface	3
1.2. Quelques remarques	3
1.3. Méthodes d'étude de l'histoire	5
2. Le point de départ primitif	7
2.1. Primitivologie	7
2.2. Religion et culture primitive	8
2.3. La structure pragmatique de la religion primitive.	8
2.4. La phénoménologie empirique de la conscience primitive.	10
2.4.1. Les religions tribales primitives.	11
2.4.1.1. Totémisme.	13
2.4.1.2. Animisme.	14
2.4.1.3. Dynamisme	16
2.4.1.4. Monothéisme primordial.	18

2.4.1.5. Les religions culturelles supérieures.	22
2.4.2. Les multiples formes de l'unique religion	23
2.4.2.1. Surdétermination :	23
2.4.2.2. Ambiguïté (poly-interprétabilité) :	23
2.4.3. Phénoménologie eidétique primitive	24
2.4.3.1. L'aspect miraculeux	26
2.4.3.2. L'aspect oraculaire ou mantique.	28
2.4.3.3. L'aspect téléstique.	30
2.4.4. Description plus détaillée de la surdétermination.	31
2.4.4.1. L'homme – relation avec l'univers.	32
2.4.4.2. La relation phénoménale-occulte.	33
2.4.4.3. La relation sacré-profane.	34
2.5. La réduction plus subjective de la religion	37
2.5.1. Différentiel sémantique	38
2.5.2. Attitudes internes concernant le sacré,	40
2.5.2.1. Mysticisme.	40
2.5.2.2. Magie.	43
2.5.2.3. Éthique (éthique, théorie morale, éthique).	45
2.5.3. Le caractère communautaire de la religion.	52
2.5.3.1. Freud : une « horde »	52
2.5.3.2. Marx et Engels : la société primordiale	53
2.5.3.3. Une structure tripartite qui se répète constamment	53
2.5.3.4. La structure sociale de la religion.	54
2.5.3.5. Manisme (culte des ancêtres).	58
2.5.4. La réduction sémiotique de la religion.	61
2.5.4.1. Imagerie religieuse.	61
2.5.4.2. Exemples statiques	63
2.5.4.3. Exemple dynamique	65
2.5.4.4. Représentation religieuse	66
2.5.4.5. Le sacrifice.	67
2.5.4.6. Art.	70
2.5.4.7. Sagesse religieuse.	73
3. Le piédestal antique.58	87
3.1. Terminologie technique,	87
3.1.1. Temps de rotation de l'essieu	88
3.1.2. Principe de la semence et de la récolte	89
3.1.3. Changement : un être suprême, de nombreux dieux	91
3.2. L'Extrême-Orient.	93
3.2.1. Chine	103
3.2.1.1. Taoïsme	105
3.2.1.2. Confucianisme	106

3.2.1.3. Le bouddhisme en Chine et au Japon	107
3.3. Le Proche-Orient ancien.	110
3.3.1. Égypte	111
3.3.2. Le monde sémitique	112
3.3.3. Israël	119
3.3.4. Médies et Perse	123
3.3.5. Grèce (et Rome).	131
3.2.5.1. Classification de la philosophie hellénique.	132
L'époque présocratique	132
La période classique	134
Philosophie théosophique	156
3.3. Le christianisme antique.	161
3.3.1. Caractéristiques principales	161
3.3.2. Patristique	164
3.3.2. L'élaboration médiévale.	165
3.3.4. Scolastique	168
4. L'affectation moderne.	178
4.1. Philosophie de la Renaissance. (1450/1640)	181
4.2. Philosophie des Lumières (XVIII ^e siècle)	186
4.2.1. La technocratie moderne.	188
4.2.2. Prérromantisme.	189
4.2.3. Aperçu des philosophies des Lumières	192
4.3. Philosophie des XIX ^e et XX ^e siècles	196

GW1

1. Avant-propos

1.2. Quelques remarques

1. On peut étudier la philosophie et son histoire en tant que spécialiste (« tout savoir sur un sujet ») ou en tant qu'amateur (« avoir des notions générales »). Il existe une troisième possibilité : acquérir des connaissances solides sur un sujet dans lequel on n'est pas spécialiste. On peut être expert dans un domaine (l'éducation, par exemple), mais souhaiter une compréhension suffisante d'un autre domaine et de ses liens avec celui-ci.

2. Le sujet de la deuxième année de philosophie est : l'histoire de la philosophie. Or, la philosophie est intimement liée à la métaphysique. Par conséquent, nous étudions cette année l'histoire de la métaphysique. – On peut la décrire de plusieurs manières :

2(a) théorique :

- | | |
|----------------------------|-------------------|
| 1. logique, | 1. anthropologie, |
| 2. théologie, | 2. théologie, |
| 3. philosophie naturelle ; | 3. cosmologie ; |

où la philosophie naturelle et la cosmologie sont pratiquement identiques, mais où la logique est remplaçable par l'anthropologie (philosophie de l'homme), précisément parce que l'homme est défini comme un être « rationnel », pensant et vivant de manière logique ;

2(b) pratique :

1. métaphysique,
2. spéculatif,
3. éthique, politique ;

dans lequel la soi-disant « idée » en Dieu (// mystique , théologique), le « concept » dans l'esprit humain (// spéculatif, rationnel, cognitif) et l'« idéal » (// moral, éthique, politique (concernant la loi de la polis en tant que règle morale de conduite)) servent de guide.

2(c) tout cela est ontologiquement justifié : la soi-disant ontologie ou doctrine de l'être sert de « soustraction », comme base de la métaphysique théorique et pratique.

Ainsi, la première année est consacrée à la logique (et à ses fondements ontologiques) ; la deuxième année aborde la théologie et l'éthique (complétées par l'esthétique) et leurs fondements ontologiques ; la troisième année couvre les sciences naturelles et leurs fondements ontologiques. De cette manière, un solide panorama de la philosophie est offert.

3. On établit une distinction nette entre, d'une part, la « mode » – par exemple, après la Seconde Guerre mondiale, il y a eu une mode existentialiste ; depuis quelques années, une mode structuraliste – et, d'autre part, l'« idéologie », c'est-à-dire la vision du monde fermement ancrée d'un groupe social – la célèbre Inquisition était une forme idéologique de la foi catholique ; le communisme soviétique est une forme idéologique du marxisme – et, enfin, la « méthode », c'est-à-dire la manière délibérée d'explorer un thème. C'est cette dernière que nous souhaitons étudier ici : la méthode philosophique.

GW2

1.3. Méthodes d'étude de l'histoire

a) on peut le faire de manière purement méthodique ; dans ce cas, on a une science historique positive : les faits et leur interprétation positive (les soi-disant lois ou « structures » des faits) sont alors centraux ;

b) mais, pratiquement toujours, il existe un noyau idéal dans ce qu'on appelle la science positive, c'est-à-dire que certaines idées et convictions non positives, que ce soit au sens philosophique ordinaire ou au sens idéologique strict, conduisent consciemment ou, plus souvent encore, inconsciemment ; l'historien ; arrêtons-nous un instant pour considérer quelques conceptions actuelles de l'histoire :

(1)a. La vision social-démocrate de l'histoire (par exemple, celle des marxistes ou des socialistes religieux) considère les faits comme socio-économiquement justifiés : la culture est essentiellement déterminée par les conditions sociales et le système économique en place ; cela comporte deux aspects :

1/ l'aspect structurel : l'histoire est considérée comme « organisée » (ordonnée) ; l'homme vit dans cet ordre, généralement inconsciemment ; exposer cette organisation que l'homme porte sans le savoir est la première tâche de l'historien ;

2/ le soi-disant aspect existentiel : on suppose que l'homme peut, après tout, intervenir librement et de manière créative dans le soi-disant « processus » historique, qu'il n'a pas seulement l'histoire mais qu'il fait aussi l'histoire ; c'est ce qu'on appelle l'aspect humaniste ;

(1)b1. La vision historiciste , ou plus précisément existentialiste, de l'histoire met l'accent sur l'aspect libre et créatif au détriment du cadre structurel : l'humanisme est ce que l'on appelle cette insistance sur l'homme comme créateur de l'histoire ; non pas que l'on ignore l'organisation extra-humaine ; bien au contraire ;

b2. La vision structuraliste tend à isoler l'organisation englobante qui soutient l'homme comme un être impuissant et le contrôle inconsciemment ; à cet égard, l'existentialiste pense fortement de manière diachronique et le structuraliste de manière unilatéralement synchronique ; par conséquent, le premier peut être qualifié d'« historiciste », car il souligne la nature dynamique et turbulente des faits dans lesquels l'être humain créatif se situe, tandis que le second postule une abstraction (logistique) comme un arrière-plan

inconscient, la soi-disant « structure » (socio-culturelle), qui contrôle les faits de l'intérieur.

(2)a. La vision classique considère l'histoire comme une généalogie de la vérité : l'homme, en tant qu'être logique, possède la vérité quelque part depuis le début et vit selon elle, du moins en principe ; mais cette vérité grandit : progressivement, l'homme conquiert la vérité grâce à des améliorations apportées aux connaissances traditionnelles (le soi-disant arbre généalogique de la vérité) ;

b. le pragmatique (de C.S. Peirce) part du même point de vue mais met l'accent sur l'aspect expérimental, tandis qu'un penseur socio-historique comme Willmann fait essentiellement la même chose).

GW3

La conception classique préserve l'unité de l'humain et de l'élément structurel – un peu comme la conception social-démocrate, mais sans l'accent mis sur la base socio-économique qui caractérise la conception socialiste de l'histoire, dans laquelle la distinction entre « entièrement différent » (distributif et collectif) et « globalement différent » (collectif) est appliquée aux périodes successives de l'histoire : ainsi, le monde primitif est en effet globalement différent (et dans certaines parties et sections, bien sûr) de l'ancien, du médiéval ou du moderne, mais pas entièrement différent, car il y a une continuité, comme dans un arbre généalogique ; d'où la structure généalogique. (Cf. *Otto Willmann, Aus der Werkstatt der Philosophia perennis (Gesammelte philosophische Schriften)*, Freiburg i.Br., Herder, 1912, pp. 132/136 : *Der Stammbaum der Wahrheit* ; Willmann affirme que, tout comme pour les personnes et les familles , il en va de même pour les idées , les opinions et les principes . arbres généalogiques être capable de (rédigé). Cela explique pourquoi des gens comme Willmann ou Peirce ont étudié et connu le passé si minutieusement et possédaient une véritable culture historique sans pour autant « vénérer » le passé.

Remarque : Au cours de ces leçons, nous accorderons une attention particulière à ce que l'on appelle parfois la « haute culture », à savoir la religion, la morale et l'art. Ainsi, elle s'inscrit dans l'histoire culturelle, mais sous un angle philosophique.

Par ailleurs, la structure générale des leçons reflète l'histoire culturelle :

- (I)** Le point de départ primitif, **(II)** L'ancien piédestal,
- (III)** L'élaboration médiévale , **(IV)** La commission moderne.

En effet, dès les civilisations primitives, le contenu principal de la philosophie est présent (de manière enthymématique) ; les civilisations antiques développent ce contenu (que l'on trouve principalement dans la mythologie), grâce à la méthode logique ; l'élaboration médiévale de ce contenu principal s'appuie sur ce socle antique. Déjà dans l'Antiquité (avec la crise sophistique), mais plus profondément encore avec la Renaissance, l'humanisme et la Réforme, la métaphysique, enracinée dans la mentalité primitive, antique et médiévale, traverse une crise profonde : l'humanité moderne, avec sa science et sa démocratie, ne sait plus comment appréhender cette métaphysique ancienne (« archaïque ») ; la métaphysique devient ainsi une tâche, un sujet à réélaborer.

La raison principale de cette crise, qui a atteint son apogée dans les milieux catholiques depuis l'ère post-conciliaire où tout a été remis en question, réside dans le fait que, par principe, tout être humain (et non les privilégiés) devrait pouvoir discerner et comprendre l'aspect démocratique – et ce, de manière scientifique (et non en se fondant sur la foi en l'autorité) – l'aspect empirique et rationnel, les raisons suffisantes de la métaphysique antique ; ce qui, jusqu'ici, est resté inaccessible. D'où la profonde division de l'humanité moderne quant à sa vision du monde et sa philosophie de la vie.

2. Le point de départ primitif

2.1. Primitivologie

Primitivologie . – « Primitivus » signifie « original », « à l'état primordial », ou encore « simple » ; « primitif » signifie au présent : sous-développé. La primitivologie est l'étude des civilisations primitives sur Terre. Il existe d'ailleurs un lien réel entre la recherche préhistorique et la primitivologie : les civilisations préhistoriques étaient généralement des civilisations primitives. Cependant, il ne faut pas passer directement de l'une à l'autre. Cf. *P. Schebesta* , **Oorsprong van de religie (Resultaten van het prehistorisch en volmenkundig onderzoek)** , Tielt/La Haye, 1962, p. 110-129 (Paléolithique, Chasseurs d'ours des cavernes, Chasseurs-artistes).

GW4

L'ethnologie (ou anthropologie culturelle) est la science spécialisée pertinente ici. Voir, par exemple, *H.J. Jans et al.*, **Volkenkundige encyclopedie** , Zeist/Gent, 1962, p. 1/10. L'anthropologie physique, quant à elle, étudie les formes et les fonctions corporelles de l'homme (race, constitution,

migrations, évolution, relations entre l'homme et son environnement, écologie) . Il ne faut pas confondre « primitif » et « primitif » : cette confusion survient lorsque « primitif » est employé de manière péjorative ou insultante. On parlait autrefois de « sauvages » (terme qui résonne encore dans la **Pensée sauvage** de Lévi-Strauss !), puis de « peuples indigènes » (Herder, 1784).

L'étude des civilisations primitives débute dans l'Antiquité avec Posidonius (Posidonius ; - 134/51 av. J.-C.), un néoplatonicien qui, bien qu'isolé à l'époque, s'affranchit des préjugés de son temps et étudie les peuples primitifs avec objectivité. Cette étude reprend à la fin du XVIIe siècle avec J.F. Lafitau (1670/1740), des ethnologues comme G. Vico (1618/1744), et d'autres. Ils parlaient alors de « sauvages ».

2.2. Religion et culture primitive

Il ne faut jamais confondre religion et culture, même chez les peuples primitifs, ne serait-ce que parce qu'eux aussi faisaient une distinction très nette entre le sacré et le profane. Pourtant, la religion est centrale dans la mentalité primitive, et même le profane y trouve un fondement religieux. On peut affirmer que leur religion est la forme enthymématique de la métaphysique telle que le passé nous l'a transmise. Et « enthymématique » ne signifie pas « illogique » ou « prélogique » au sens péjoratif : leurs proverbes, leurs mythes sont liés entre eux de manière cohérente (logiquement connectée), mais implicitement. La pensée primitive (Lévi-Strauss) est déjà une pensée authentique. Nous allons explorer cette question de deux manières :

I/ cognitif (quelle est sa valeur caractéristique ?)

II/ phénoménologique (quelle structure de conscience possède-t-elle ?).

2.3. La structure pragmatique de la religion primitive.

Nous entendons ici l'épistémologie (théorie de la science, partie de la gnoseologie (théorie de la connaissance) – épistémè = science, gnose = connaissance) telle que C.S. Peirce la concevait, c'est-à-dire pragmatiquement. En pragmatique, le résultat est central. La structure de la connaissance est alors la suivante : conviction / vérification de cette conviction / résultat de la vérification / explication du résultat. La question est donc : retrouve-t-on déjà cette structure en quatre parties « conviction-vérification-résultat-explication » dans la pensée primitive ? La réponse est : cette séquence est déjà présente chez les peuples primitifs. Nous appelons ce fait « pragmatisme primitif » ou pragmatisme originel. Cela implique que les processus de pensée sont les mêmes que les nôtres : déduction, induction, abduction.

= L. Lévy-Bruhl (1857/1939), *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, PUF (1910, 1928), pp. 61 ss. Écrit : « L'homme des sociétés inférieures vit... et agit au milieu d'êtres et d'objets qui tous, outre les attributs que nous (c'est-à-dire les Occidentaux modernes avec un scientifique positif mentality) leurs reconnaissances possèdent aussi des propriétés mystiques (au sens de « sacré »). Un vrai sens de la nature pour une belle personne... Ainsi, un Ashanti (habitant de la Gold Coast), une procure d'une fétiche (fétiche = image , objet à laquelle par le sorcier (magicien , fétichiste) un une certaine « force » devient attribué)(ceci concerne l'invulnérabilité fétiches), et elles sont belles et rajeunies, et une boule de fusil naît.

GW5

Le fétiche homme (terme anglais) explique le choix pour la satisfaction de tous et déclare le fétiche offensé après l'instant et la révélation du motif : il s'agit de relations sexuelles dans la journée. Le blessé avoua qu'il était vrai, et les Ashanti n'ont rien perdu de leur foi.

La croyance fétichiste (t1), l'épreuve, le test consistant à affronter des ennemis armés (t2), la jambe cassée (t3), l'explication du guérisseur (t4) : les quatre termes de la structure pragmatique sont présents. Mais le cadre conceptuel est typiquement primitif : un « esprit » (animisme) qui confère un « pouvoir » (dynamisme) à un objet qui en devient le support (symbolisme) par le biais du traitement et de l'intervention du sorcier (figure médiane) ; de plus : la vie sexuelle (concept fondamental de « vie »), entourée d'« interdits et de commandements » (« moa » = jour interdit ou non libéré) ; aussi : la transgression (souillure/péché/culpabilité) et le châtiment (le pécheur est impur et souillé, car coupable, et donc sans protection et vulnérable aux erreurs de jugement).

Th . P. Van Baaren , dans **Labyrinth of the Gods* (Introduction to Comparative Religious Studies)*, Amsterdam, Querido, 1960, souligne que la théorie de la soi-disant « mentalité primitive », défendue par Lévy-Bruhl et, aux Pays-Bas, par G. van der Leeuw, et affirmant qu'elle est caractérisée par

(i) le manque de raisonnement logique et

(ii) l'établissement de soi-disant liens « mystiques » entre des choses qui ne vont pas ensemble dans la réalité a été clairement et de manière convaincante réfutée par des recherches continues et une meilleure compréhension ; ce que confirme Lévy-Bruhl lui-même, qui a largement révisé sa théorie à la fin de sa vie (oc, 216).

C1 . Lévi-Strauss, dans *La pensée sauvage* (Paris, Plon, 1965, p. 21), écrit : « La pensée magique (signifiant « primitive ») n'est pas seulement un début, un commencement, une ébauche ; la partie du processus entier n'est pas réalisée ; la forme du système est une articulation indépendante, le rapport, le système de la science, l'analogie se forme par cette leçon. Rapproche et qui fait du premier une sorte d'expression métaphorique du second. » Autrement dit, la pensée primitive est logiquement fondée, tout comme la science moderne, mais elle se situe dans un type de conscience différent : des noms sont donnés, classés, définis, mais sur la base de présupposés différents, à la fois empiriques et intellectuels. L'étude de cette conscience est décisive pour situer correctement le comportement logique (pragmatisme primitif) dans son cadre conceptuel. D'où le point suivant : l'investigation phénoménologique.

2.4. La phénoménologie empirique de la conscience primitive.

Méthodologiquement, la base est la soi-disant réduction « empirique » de l'attention du chercheur ; il « réduit » (limite) son attention à la multiplicité perceptible des données (Gg , Fn , WG F) concernant les religions primitives.

Les multiples formes de religion (morphologie, typologie).

On peut les distinguer en formes ou types primitifs, principalement tribaux-religieux, et culturels plus élevés.

= Phénoménologie : description d'un phénomène (apparence) ; en particulier, depuis Husserl, description de la conscience d'une apparence (en tant qu'apparence, c'est-à-dire dans la mesure où elle se manifeste à un sujet conscient).

= Herméneutique : théorie de l'interprétation (création de sens, explication) ; puisque toute conscience de quelque chose est déjà une interprétation de celle-ci, la phénoménologie a la structure de la création de sens, celle de la triple nature « donné (Gg) / donneur de sens (Zg) / interprétation (signe, Tk) » ; - schéma que nous suivrons ici (schéma herméneutique).

Une structure émerge du bus, c'est-à-dire un ensemble de relations entre les termes qui caractérisent l'essence (eidos) de la conscience primitive (religieuse). Il faut donc bien comprendre le terme « conscience » : il ne renvoie pas seulement à la perception subjective, mais à l'unité de cette perception subjective et de ce qui se manifeste au sein de cette perception, à savoir l'objet donné en soi (ce que nous appelons « mentalité » dans le langage courant). On

dit « conscience » et on pense « mentalité ». C'est ce que décrit le phénoménologue.

GW6

2.4.1. Les religions tribales primitives.

Sont notamment éligibles les autochtones australiens, les peuples du Pacifique Sud, les peuples arctiques, les Indiens d'Amérique du Nord et du Sud, les Africains et les peuples primitifs asiatiques (*H. Von Glasenapp , De niet-christelijke religieën* , Anvers/Utrecht, 1967 (216ff)).

= L'érudition religieuse moderne a émergé à la fin du XVIIIe siècle - avec e. (Ch . de Brosses 1760 : fétichisme et « sabéisme » ou culte des étoiles) et N.S. Bergier (1767 : animisme), tous deux impressionnés par l'œuvre monumentale du missionnaire jésuite *J.F. Lafitau , *Moeurs des sauvages* . Les Américains* (1724) et le début du XIXe siècle : l'origine de la religion, en particulier, fascine les chercheurs. *W. Schmidt, Origine et évolution de la religion* , Paris, 1931 (traduction française), retrace la succession des théories comme suit :

=1= sous l'influence de l'idéalisme protestant (Kant, Schelling, Hegel et al.) et du traditionalisme catholique (Chateaubriand, de Maistre , de Lamennais et al.), les gens pensaient historiquement (étude philologique des documents écrits, considérés notamment d'un point de vue hégélien, comme un reflet du développement de l'Esprit (divin) à travers l'histoire) : l' école mythologique de la nature (naturisme, appliqué notamment aux religions indo-européennes – (voir infra) ;

=2= Sous l'influence du positivisme (Comte), de l'évolutionnisme (Darwin) et du matérialisme (Marx et al.), les gens pensaient scientifiquement (surtout darwinien : tout ce qui est rudimentaire et non développé est plus ancien dans une longue évolution ascendante) :

- *fétichisme* (de Brosses , Comte , et surtout John Lubbock) ;
- *l'anthropisme* (culte des ancêtres : H. Spencer, évolutionniste anglais) ;
- *animisme* (culte des âmes, soit au sens large : animation universelle (animisme) soit au sens étroit : animation humaine (animisme au sens étroit)) ; cf. Bergier , EB Tylor ;
- *nouvelle mythologie* (la mythologie stellaire de la culture cunéiforme et hiéroglyphique, au sens panbabylonien) ; K3-2/6b
- *totémisme* (W. Robertson Smith, JG Frazer : culte des totems) ;
- *magie* (Frazer , puis H.J. King, et plus tard encore le préanimisme et le prédéisme de R.R. Marett : le dynamisme est au cœur) ;

Séparément : la religion du dieu céleste (Schelling (1775/1854), le grand romantique et idéaliste allemand, Max Müller, le mythologue de la nature, plus tard R. Pettazzoni (*L' Essere*)). Céleste , Rome, 1922);

Sous l'influence de la crise du matérialisme et des conceptions connexes de la vie et du monde, et du renouveau des tendances plus métaphysiques au début du XXe siècle , une pensée spirituellement scientifique a émergé : en ethnologie, cela a donné naissance à la méthode historique utilisée en Angleterre (Summer Maine, **Maitland** , Rivers) , en France (les Quatrefages) , en Allemagne (école de Cologne : Gräbner , Ankermann d'après Ratzel et Frobenius ; école viennoise : Schmidt, Koppers, Schebesta , Kreichgauer ; toutes deux suivant la méthode dite historico-culturelle), en Espagne (Ribera, Asin Palacios) et en Amérique (méthode monographique ; Fr. Boas , aux États-Unis depuis 1888, Dixon, Kroeber , Wissler , Swanten , Lowie, Goldenweiser , Sapir , c'est-à-dire la soi-disant école de Boas), qui a remplacé l'évolutionnisme rigide.

- ***Monothéisme primordial*** (Andrew Lang, *The Making of Religion* , 1898 ; Wilh . Schmidt, *Der Ursprung der Gottesidee* , 1912/1952).

GW7

Ajoutons à cette ethnologie à orientation historique, ou plus précisément historico-culturelle, la phénoménologie de la religion, qui fait son entrée dans les sciences des religions avec P.D. Chantepie de la Saussaye , **Lehrbuch der Religionsgeschichte **, 1887, premier chapitre (traitant de la phénoménologie de la religion) : tandis que l'ethnologie (historico-culturelle) part de la monographie pour ensuite classer et expliquer (inductivement et abductivement), la méthode phénoménologique procède de même, mais en mettant l'accent sur l'« eidos », le concept d'essence qui émerge des descriptions (histoire comparée des religions) : E. Lenmann , G. van der Leeuw , **Mircéa**. Eliade , G. Widengren , N. Söderblom , W.B. Kristensen , Rud . Otto, le P. Heiler, entre autres, a développé ces points.

= Entre-temps, en est née la linguistique dite genevoise (de Saussure , *Cours de linguistique générale* , Paris,-1916 : « La langue HNE ONU système ») et le formalisme russe (Jakobson (né à Moscou en 1896), la figure la plus importante du cercle moscovite de linguistes, qui a émigré à Prague en 1920) le soi-disant structuralisme parisien (Lévi-Strauss), qui conçoit l'ethnologie non pas de manière diachronique (comme les évolutionnistes ou les historiens

(culturels)) mais de manière synchronique : la culture primitive est un système basé sur une structure de base inconsciente).

L'Encyclopédie ethnographique (Zeist/Gand, 1962, p. 27-28) indique que Söderblom distinguait trois types de culture primitive : le dynamisme, l'animisme et le totémisme. *Cependant, la lecture de *Das Werden des Gottesglaubens* de N. Söderblom* (Leipzig, 1926) conduit à une autre conclusion : la croyance en Dieu a trois racines primitives.

(a) la croyance en un « pouvoir » surnaturel (dynamisme) - cf. la transcendance de Dieu -,

(b) animisme (vie, animation) -cf. la nature volontaire de Dieu,

(c) La croyance en l'« Urheber », c'est-à-dire la croyance en une figure qui serait la « cause » des faits remarquables de la nature et de la culture – cf. le rôle créateur de Dieu. – Ce schéma tripartite est pertinent, mais il nécessite d'être complété. Venons-en au fait.

2.4.1.1. Totémisme.

Totémisme. JF Mac Lennan , *Mariage primitif* , 1866 ; J. G. Frazer , *Totémisme* , Édimbourg, 1887 ; avant lui, W. Robertson Smith, 1885.

De manière générale, le totémisme désigne la croyance en la cohérence cachée (sacrée, mystique) (également appelée « participation ») de tous les êtres , selon une conception primitive (une sorte de métaphysique enthymématique qui met l'accent sur le syntagme invisible de l'univers). Ce totémisme au sens large constitue le contexte du totémisme proprement dit et défini plus précisément. Au sens strict – et c'est ce qui nous intéresse ici –, il s'agit de la croyance en la cohérence cachée (participation) entre l'homme (individuel, sexuel, social d'une part) et l'animal, la plante ou la chose d'autre part, considérés comme père (ancêtre). C'est ainsi que nous comprenons le terme « Ototemau » (« Frères et sœurs ») dans la langue des Chippewa (une tribu algonquienne d'Amérique du Nord).

Il convient de noter la longue préhistoire de nos « frères et sœurs » dans la liturgie catholique : on pourrait parler avec Jung d'« archétype », avec Chomsky de « structure profonde », d'une dimension inconsciente qui perdure sous de multiples formes (structures superficielles). Percevoir l'origine ancienne (« archaïque ») des choses présentes, sur laquelle cette origine continue d'agir, relève d'une forme de « compréhension historique » (une explication à partir du passé, une forme d'abduction).

Le totem — souvent utilisé par les artistes primitifs pour représenter des objets du quotidien, des poteaux, des huttes — est un symbole : il rend visible et représente aujourd'hui un animal (ou, le cas échéant, une plante), un objet ou un phénomène naturel (le tonnerre, par exemple) dont le clan (groupe familial, groupe totémique) se réclame (généalogie). L'entité symbolisée est donc l'ancêtre.

GW8

Sur ce fondement repose la parenté – réelle ou perçue – des membres du clan (qui donne lieu à des cérémonies, des tabous, des obligations de toutes sortes, comme des rites d'initiation, des danses masquées à caractère imitatif, des interdictions de mariage, des interdictions de chasse, etc.). Cela s'applique au moins aux totems dits collectifs ; le totémisme individuel et le totémisme de genre (l'homme et la femme ayant chacun leur propre totem) sont organisés différemment. On attend du totem aide et protection, qu'il s'agisse d'un totem de groupe, individuel ou de genre. Il existe également une certaine identification : on développe, par exemple, le même courage, la même ruse, etc., que l'animal totem. (/ / Grec eudaimonia ; Biblique : croyance en un ange gardien)

Les experts divergent quant à son caractère religieux : certains y voient une dimension sociale, d'autres une dimension magique, et d'autres encore une dimension religieuse. La question reste irrésolue.

En tout cas, deux œuvres - celle de S. Freud, *Totem et Tabou* , 1913 et suivants, et celui d' É. Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse* de 1912, le premier à extraire un concept entier de culture du totémisme (en combinant Darwin et Atkinson d'une part, et Robertson Smith, un élève de Mac Lennan d'autre part, avec le célèbre complexe d'Œdipe), le second à développer une théorie pantotémiste de la religion, n'ont aucune valeur scientifique en relation avec le totémisme.

2.4.1.2. Animisme.

E.B. Tylor (1832/1917), précédé par Bergier (*Les dieux du paganisme* , Paris, 1767, passé inaperçu), suivi par un nombre exceptionnellement important d'érudits : *Culture primitive : Recherches dans le développement de la mythologie, de la religion , de l'art et Custom* , Londres, 1872. Les animistes sont principalement une partie des Mélanésiens et des Indonésiens, de la côte ouest-africaine, un certain nombre d'Indiens amazoniens et un certain nombre d'Amérindiens d'Amérique du Nord.

Tylor voit les choses ainsi :

(1) L'homme distingue d'abord ce qui diffère du corps, l'âme, sur la base de deux faits biologiques :

(2) a/ le sommeil, l'extase, la maladie et la mort montrent un état d'abandon corporel à un degré plus ou moins grand par l'âme ;

b/ Les rêves et les (secondes) visions montrent l'âme agissant indépendamment du corps. Très vite, l'homme complète cette conception par le concept de survie après la mort et de migration de l'âme. Le soin des défunts est rapidement associé à cette idée.

(3) De sa propre existence, l'homme projette maintenant ce concept de l'âme sur le reste : en particulier les plantes et les animaux, il les imagine composés, comme lui-même, d'un corps et d'une âme (principe de vie) ; en effet, il se sait ainsi lié au reste (// animisme , toute animation).

(4) Le culte des ancêtres conduit au concept d'« esprit séparé » : un tel esprit peut prendre temporairement possession d'un corps qui n'est pas le sien (possession) ; la maladie et la mort sont dues à l'intrusion d'un esprit dans le corps ; le fétiche est associé à un tel esprit, tout comme l'idolâtrie.

(5) La nature dans ses parties est « animée » par de tels esprits ; c'est pourquoi certains phénomènes dans l'eau, les ruisseaux, la mer, dans les arbres et les forêts, dans les animaux, dans les totems, deviennent des objets de culte.

GW9

(6) Le polythéisme, voire le monothéisme, ne sont plus si éloignés de cet « esprit général ».

En réalité, tous les peuples ont une conception de l'« âme », à la fois principe vital (ce qui se meut, vit par soi-même) et conscience (penser, vouloir, sentir). Ils admettent même l'existence de plusieurs âmes : par exemple, l'âme-souffle de l'être humain vivant et l'âme-ombre du défunt. Il suffit de penser à Ulysse qui, aux Enfers, rencontre les ombres de sa mère et de ses compagnons d'armes (l'Odyssée d'Homère).

Il est cependant souvent difficile de déterminer dans quelle mesure les peuples primitifs considéraient une chose comme animée (vivante). Il est vrai,

toutefois, qu'ils percevaient fréquemment des « esprits » à l'œuvre là où nous, Occidentaux, ne les voyons plus. Cet élément pneumatologique (croyance aux esprits) ne peut être ignoré. Le spiritisme (contact avec les morts) se rencontre également, notamment dans les périodes plus tardives de la culture.

2.4.1.3. Dynamisme

Le dynamisme est aussi appelé magisme . = Parmi les totémistes, certains considéraient la magie comme le prélude, le commencement ou l'élément dominant de la religion. Il existe, de plus, un lien entre totémisme et magie. = Au début du XXe siècle , une tendance au préanimisme a émergé : ce qui était initialement indissociable – la nature et la personne – s'est trouvé scindé en deux domaines – le matériel-corporel et le spirituel – par l'introduction du concept d'âme ; de là est née la question d'une phase préanimiste. – Les monothéistes primordiaux la recherchaient dans une croyance primordiale en un Être suprême – nous y reviendrons plus tard – ; les dynamistes la recherchaient dans l'idée d'une « force » (dunamis) ou d'une « puissance » générale (force avec laquelle on agit, puissance qui contrôle).

J. H. King, Le Surnaturel , son Origine , nature et L'ouvrage « Évolution » (1892), d'abord passé inaperçu pendant des années, distingue deux types de « forces » dans le monde : la force mentale, inhérente à l'homme ou à l'animal, dont l'homme tire le concept d'« esprit », et la force impersonnelle, inhérente aux réalités physiques, chimiques et autres, dont l'homme tire des concepts « magiques » tels que « bonheur », « succès », « présage », etc. De ces forces, les forces magiques sont les plus anciennes et liées à l'inhabituel, qui est soit favorable, soit défavorable et donc désiré ou – surtout – craint ; en tout cas, insondable, incontrôlable, mystérieux. C'est là le noyau premier de la religion. Huit ans plus tard, R.R. Marett (1899) parle de préanimisme . La religion , dans la tradition du roi.

Ainsi, cette croyance en la « force et la puissance » n'est pas seulement comprise dans un sens préanimiste, mais même dans un sens prédéiste (deus = dieu ; déisme = croyance en Dieu). Aux Pays-Bas, Van der Leeuw est un adepte du dynamisme, qui est, soit dit en passant, largement diffusé (par exemple, dans un certain nombre d'ouvrages théologiques et catéchétiques), et en effet sous diverses variantes, à savoir l'intellectualiste (l'intuition comme source de magie), le volontariste (la volonté de la communauté comme source ; d'où la vision sociologique), et l'émotionnel (le sentiment comme source) ; - ce dernier en particulier parmi un certain nombre de théologiens protestants allemands, tels que K. Beth (1914), N. Söderblom , Uppsala (1916), *R. Otto*

(*Das Heilige* , Breslau , 1917), J. Hauer (1923), J. Leuba (1912), G. Wobbermin (1921).

Outre la datation historico-culturelle correcte du concept de dunamis et le caractère purement raisonné de la théorie dynamiste , l'hypothèse d'un pouvoir magique général pose problème. King y voyait déjà une preuve de sa théorie, désignant ce pouvoir par le nom « mana ». R.H. Codrington , missionnaire auprès des Mélanésiens , mentionna ce terme en 1878. Les dynamistes en firent un fluide mystérieux, omniprésent et invisible, une source inépuisable pour les actes magiques.

GW10

— Cela s'est avéré incorrect a posteriori. *Van Baaren* , **Doolhof der goden** , **A'm** , **Querido**, 1960, 84/87, mentionne trois erreurs fondamentales :

(i) Concernant les mots : les Mélanésiens appellent ces choses et fonctions puissantes « mana », les Indiens d'Amérique du Nord « orenda » (Iroquois), « wakonda » (Sioux), « manitowi » (Algonquins) ; les Indonésiens « tondi », les Marrons congolais « elima », etc. ; or, H. *Codrington lui-même* , dans ** Les Mélanésiens **, Oxford, 1891, affirme que les Mélanésiens , si l'adjectif « mana » (intentionnel, réel, vrai ; par extension : particulier, frappant ; les deux sens étant utilisés aussi bien au sens profane qu'au sens sacré) est employé au sens sacré – ce qui n'est pas toujours le cas –, l'attribuent exclusivement à ce terme.

a/ aux esprits de la nature et

b/ à un petit nombre d'ancêtres décédés qui sont au travail, et

c/ aux êtres humains vivants qui coopèrent avec ces esprits de la nature ou ces ancêtres ; en d'autres termes, ils ne désignent jamais une dunamis impersonnelle et générale spécifique aux choses matérielles elles-mêmes ;

P. Radin établit que « orenda » désigne des dieux dans la langue des Irakiens et que « wakonda » (Sioux) ou « manitowi » (Algonquins) désignent toujours des esprits spécifiques, quelle que soit leur manifestation extérieure : lorsqu'une flèche manifeste un pouvoir particulier, c'est parce qu'un esprit s'est temporairement transformé en cette flèche ou y réside à ce moment-là ; lorsqu'on offre du tabac à un objet particulier, c'est parce que cet objet appartient à un esprit ou y réside ; de plus, les termes en question sont également utilisés dans un sens profane (au sens de « rare », « frappant », « puissant », sans aucune référence à un esprit) ; autrement dit, il existe dans

de nombreux cas une base animiste (Tylor) de nature sacrée ou une personnification comme base (sans distinction « corps/âme »).

(ii) concernant le pouvoir impersonnel : celui-ci est pratiquement inconnu parmi les primitifs en question ; le « dunamis » est toujours considéré comme plus ou moins personnel : lorsqu'on leur a demandé si le chef en tant que tel (dans la mesure où il est chef) était mana , les habitants du Pacifique Sud ont répondu par un éclat de rire (!) ; seuls les esprits ou les dieux sont mana ;

(iii) concernant la linguistique comparée : les partisans du dynamisme préanimiste ou prédéiste ont, sans esprit critique, assimilé des mots qui diffèrent d'une région à l'autre du globe ou qui sont utilisés par la même langue dans des significations différentes.

P. Schebesta , **Oorsprong van de religie** , Tielt/La Haye, 1962, p. 59, affirme : « La force vitale provient de l'Être suprême, qui possède lui-même le plus grand « pouvoir », est donc aussi le plus grand « magicien » et peut tout faire. Elle se transmet du progéniteur aux descendants et se propage continuellement. » Et il ajoute : « De ce point de vue, on peut expliquer toutes sortes de choses (enlèvement !) qui... paraissent naïves et absurdes. Toutes les pratiques médicales, et dans une certaine mesure le système juridique aussi, voire tout l'ordre social, reposent sur cette "philosophie". Un Noir qui est volé ou insulté ne réclame ni "compensation" ni "punition" pour l'agresseur, mais la restauration de sa "force vitale". – Cf. également Pl. Tempels , **La philosophie bantoue **, Coll. « Présence africaine », p. 36/39 : « L'être est force ». »

GW11

2.4.1.4. Monothéisme primordial .

Andrew Lang , Écossais, poète, historien – principalement historien de la littérature – et essayiste qui s'est longtemps consacré à la sociologie, à la mythologie et à l'histoire des religions, et qui fut d'abord un disciple de Tylor , arrive à la conclusion que Tylor avait tort : *La Naissance de la religion* (1898). Il établit qu'un « dieu supérieur » (Hochgott , littéralement : dieu élevé, exalté, Être suprême) était connu très tôt.

— Le père W. Schmidt, depuis 1908, dans la même direction (*Der Ursprung der Gottesidee* , 1912/1952) : Urmonotheismus , — un concept partiellement trop théologiquement fondé, mais qui, avec son noyau de croyance en la divinité céleste (Lang), demeure plus solide que jamais. (Van Baaren , oc., 22)

Cette croyance en un Être suprême se retrouve chez les peuples dits « archaïques » : « En soi, la croyance en un Être suprême n'est nullement liée à une forme particulière de culture. Cependant, la conclusion de l'ethnologie moderne est intéressante : précisément chez les peuples de cueilleurs et de chasseurs-cueilleurs qui semblent encore clairement présenter les traits de l'« homme primitif » (tels que les Bamboeti , les Semangs et les Bushmen), l'Être suprême est une figure centrale et occupe une place beaucoup plus importante au cœur de la religion que chez les peuples agricoles culturellement plus développés. » (Schebesta , oc ., 53)

Quelles sont les caractéristiques de cet être suprême ? Il diffère du « dieu » (divinité) au sens ordinaire (polythéiste) : un « dieu » est un être transcendant (surnaturel, conçu plus ou moins comme un être humain – anthropomorphisme), une personnalité puissante et sublime (mais alors « sublime » au sens non absolu), dotée de traits clairement définissables, maître d'un domaine de la réalité plus ou moins étendu, de sorte que ce monde et l'humanité doivent en tenir compte. L'être suprême est omnipotent (rien ni personne ne le surpasse), préexistant (pour tous les êtres possibles), immortel et éternel ; saint au sens fort : craint et vénéré, mais aussi bon, bienveillant, source de sécurité ; à l'origine de tout (monde, humanité).

Ce concept d'Être suprême est formulé de manière gnomique (proverbiale), mythique (à travers des récits sur l'univers) et liturgique (par le chant et la prière), sans théologie élaborée (théologie enthymématique). Tantôt il occupe le premier plan, tantôt il est relégué à l'arrière-plan des dieux et des esprits (deus otiosus : il a disparu de la liturgie, soit par sublimité excessive (on garde le silence à son sujet et en relation avec lui), soit par bienveillance trop rassurante (au point que les sacrifices perdent leur sens et, de ce fait, semblent ne plus avoir lieu). Des phénomènes naturels remarquables – tonnerre, éclairs et arcs-en-ciel ; soleil, lune et étoiles – sont très souvent associés à l'Être suprême comme signes de son activité .

L'ordre moral – droits et devoirs exprimés dans les « lois » – est lié à l'Être suprême : il est « saint » en ce sens qu'il implique une conduite irréprochable et exige une conduite analogue de la part des créatures. Les peuples primitifs archaïques connaissaient peu ou pas de commandements ni d'interdictions impies.

Les ancêtres, également héros et sauveurs (ces êtres primordiaux qui ont introduit un élément de culture – par exemple le feu, l'agriculture, les

vêtements, etc. – apparaissent déjà sporadiquement parmi les cueilleurs ou les chasseurs, respectivement, subordonnés à l'Être suprême, généralement ses alliés, parfois aussi ses adversaires (des farceurs ou des divins trompeurs). À comparer avec les « Urheber » (causes) de Söderblom .

GW12

Les forces naturelles personnifiées sont un autre phénomène qui révèle des « figures » d'une nature supérieure, en dessous et aux côtés de l'Être suprême (c'est le cœur de ce que, avec *DJ Wölfel* , **Die Religionen des vorindogermanischen Europa** , peut être appelé « polydémonisme » (croyance en de nombreux démons)) : ces démons de la nature, dont émane une impression sauvage et barbare (« animaliste », thériomorphe), étaient également vénérés dans les temps anciens.

Les cultures très développées – dans l'Antiquité, par exemple, les Indiens, les Mésopotamiens, les Phéniciens et les Égyptiens, les Grecs et les Romains – présentent un phénomène nouveau : le véritable polythéisme (culte de plusieurs dieux). La structure fondamentale est la même partout :

(a) = un Dieu suprême ;

= une paire de dieux représentant une divinité du ciel et une divinité de la terre (souvent un homme et une femme) ; -

-

- en outre : l'antagonisme (opposition irréconciliable) entre deux groupes de dieux (par exemple les devas et les Asuras (Inde), les dieux et les Titans (Hellas), etc.), dans lequel on voit les héros et les sauveurs et les trompeurs divins, respectivement les farceurs, du passé continuer à vivre ;

--- il existe régulièrement ce qu'on appelle des « dieux de la fonction » ; les dieux disparaissent régulièrement ;

(b) = les prêtres avec leurs écoles (intermédiaires officiels) s'appuient sur cette multitude de dieux (théologie) pour les organiser (classement, système) ;

= les villes, ou cités-États respectivement, ont chacune « leur » dieu, qui devient alors le dieu suprême lorsqu'un soi-disant empire se forme.

un angle abductif , on peut dire avec Wölfel que ces « nombreux » dieux sont issus de l'ancien polydémonisme (démons de la nature qui, aux côtés de ceux moralement bons, possèdent des qualités moralement mauvaises :

jalousie, vindicte, meurtre, luxure, mensonge...), ainsi que de la croyance plus tardive en des héros (sauveurs, démas) qui ont commis la déification de figures très humaines, souvent impies.

Le panthéisme, un monisme théologique, émerge plus tard lorsque l'unique totalité de l'être (la réalité) est vécue et conçue comme une avec la « divinité » (souvent sur une base mystique : le moi intérieur humain – le monde – Dieu – l'unité). L'urmonothéisme de Schmidt a fait l'objet de vives critiques , souvent fondées sur des interprétations erronées de ses propos ou sur des présupposés idéologiques .

Il définit le « monothéisme » comme « la croyance en un Être suprême accompagnée d'un culte », précisant entre parenthèses si l'existence d'autres êtres « divins » indépendants est acceptée et si leur préexistence est reconnue. Ce monothéisme chez les peuples archaïques diffère, bien sûr, de la croyance en Yahvé ou en Ahura -Mazda chez Moïse ou Zarathoustra , ne serait-ce que parce que ces monothéismes plus tardifs adoptent une position critique à l'égard du polythéisme, qui n'existait pas chez les premiers humains.

Pour Schmidt, le monothéisme primordial et une conception élevée de l'humanité concernant les premiers peuples primitifs sont indissociables : à ses yeux, les humains préhistoriques sont des êtres humains à part entière. Il tend à adopter une révélation primordiale et une culture primordiale unique comme hypothèse pour expliquer les nombreuses similitudes observées sur notre planète entre des peuples vivant dans des régions si éloignées les unes des autres. Ce qui relève pleinement de son droit.

GW13

= Concluons avec *Myrcée Eliade , Traité d'histoire des religions* , Paris, Payot , 1953, p. 39 : « Sur une base complète d'unicité des hiérophanies -- di HIERophanies , di ' hieros ' (sacré) + fania (apparence) -- élémentaires (les cratophanies -- di kratophanies , di « kratos » (pouvoir, force) + fania (apparence) -- de l' insolite , de l'extraordinaire, du nouveau : le ' mana ' , etc.

-- (cf. la dynamique du côté des religions) , mais aussi en raison des traces des formations religieuses, de la perspective des conceptions de l'évolution, comme supérieures (Êtres Suprêmes, morales, mythologie, etc.) ; Au fil du temps, les méthodes suivantes sont utilisées pour les structures religieuses supérieures et le système utilisé par les éléments hiérarchiques du garde forestier. Le « système » est le premier du genre ; Il est composé de toutes les

expériences religieuses du peuple (mana, l'insolence de l'âme, etc., le totémisme, le culte des ancêtres, etc.), mais aussi d'un corpus de traditions théoriques qui est la base de l'histoire de l'histoire : par exemple les mythes concernant l'origine du monde et de l'espèce humaine, la justification mythique de la condition humaine actuelle, la valorisation théorique des rites, les conceptions morales, etc. convenable d'insister sur ce dernier point."

Eliade se réfère ensuite aux monographies ethnologiques (monos = un ; grafia = description : description d'une culture) de Spencer, Gillen et Strehlow sur les Australiens, de Schebesta et Trilles sur les Pygmées africains, et de Gusinde sur les Fuégiens pour souligner le caractère complexe, partout dans le monde, de la vie religieuse ; puis il dit : « Il HNE vrai que Certaines formulaires domine l'ensemble religieux (par exemple , le totémisme en Australie , le mana en Mélanésie , le culte des ancêtres en Afrique , etc), mais jamais elles ne l' épuisent . - Nous discuterons plus tard du culte des ancêtres, du mythe, etc.

Cela devrait clairement montrer que l'histoire de la philosophie commence avec la pensée religieuse primitive : c'est, après tout, une véritable pensée. Voir aussi P. Radin , *L'Homme primitif Comme le souligne Philosophe* (New York, 1927) : la structure mentale des primitifs et des cultures supérieures est fondamentalement la même, affirme-t-il, contrairement à Lévy-Bruhl ; et il met en évidence la présence de poètes et de penseurs parmi les primitifs. Cf. également P. Radin , *The World of Primitive Man* (Londres/New York/Toronto, 1953), p. 36/67 (sur l'esprit pratique et le penseur chez les primitifs). Le primitif pensant connaît le syntagme et le paradigme (ce qui est déjà évident de par son bricolage (syntagme, assemblage) et sa collecte (paradigme, perception de similitudes)) et il atteint le plan abstrait dans le temps (oc., 44) . encore : *Nathan Söderblom, Das Werden des Gottesglaubens* , Leipzig, 1926, S.1 « Is gibt in unserem geistigen Besitzstand nicht veld, wozu man nicht bei de Primitiven Ansätze spüren kann. ». (Il n'y a pas grand-chose dans notre possession spirituelle qui ne puisse être retracé quelque part parmi les primitifs).

2.4.1.5. Les religions culturelles supérieures.

Nous reviendrons plus tard sur les soi-disant religions du monde, mais nous en donnons ici un bref aperçu.

Les montagnes de l'Hindou Kouch séparent les religions, selon von. Glasenapp , en deux grandes nuances : en Inde et en Chine, prédomine le type où règne une « loi mondiale éternelle » (le cosmos ordonné, l'ordre de l'univers)

(dharma en Inde ; tao en Chine) ; à l'ouest de l'Hindou Kouch, prédomine le type centré sur un Dieu personnel qui intervient dans l'histoire humaine par l'intermédiaire de prophètes (Perse : Ahura Mazda (zoroastriens , parsis) ; Yahvé chez les Israélites, la Trinité chez les chrétiens, Allah chez les musulmans).

GW14

2.4.2. Les nombreuses formes de l'(unique) religion

Généralement, on parle de « religion », et par là on introduit un concept fondamental unique, une forme de base unique qui se manifeste sous de multiples formes (une structure profonde avec de multiples structures superficielles, pour reprendre les termes de Chomkyen). Afin de comprendre cette nature multifacette, nous introduisons maintenant une paire :

2.4.2.1 . Surdétermination :

Du côté de l'objet, la multiplicité des formes dans la pensée et l'élaboration d'une chose s'explique par sa surdétermination , c'est-à-dire lorsqu'il existe plus d'un facteur déterminant qui la définit : en d'autres termes, lorsque les conditions suffisantes sont plus nombreuses que les conditions nécessaires.

– étant donné un F. (fait observé) ou un G. (donné), notre raisonnement abductif suit le Vd. Rdn (raison suffisante) (facteurs, termes explicatifs) sur ; par exemple, le comportement humain ne peut être expliqué et compris uniquement physiquement, mais aussi psychologiquement ; par exemple, le monde ne peut être expliqué uniquement naturellement, mais aussi extra- et surnaturellement ;

= chaque fois qu'il faut prendre en compte plus d'un facteur, de préférence plus d'un type de facteur, dans l'objet, on parle de « surdétermination » ;

2.4.2.2. Ambiguïté (poly-interprétabilité) :

Du côté du sujet, il y a également lieu d'envisager plus d'une idée (et son élaboration) car tout ce qui existe est ambigu, c'est-à-dire qu'il peut être interprété ou interprété de plusieurs manières par un Zg (donneur de sens ou interprétant) ; il existe une possibilité de nombreuses interprétations ou attributions de sens ;

C'est là le fondement du pluralisme, du dialogue (contact verbal, échange d'idées, etc.) et du conflit. Appliqué à la religion, ce couple de concepts apparaît immédiatement comme la source de la multiplicité. On comprend ainsi que même les religions tribales primitives diffèrent considérablement les unes des autres, et qu'elles présentent même des contradictions internes.

Cela soulève la question de ce qu'on appelle la religion d'unité. Le dialogue en est un début ; le synchrétisme en est l'apparence (rassemblant des éléments disparates de religions sans lien apparent de manière quelque peu non systématique) – une pseudo-religion d'unité – ; il y aurait une religion d'unité si une véritable synthèse (la fusion en un système cohérent) des religions existait ; ce qui n'est pas encore le cas.

Ainsi, le dynamisme (l'adoption d'un pouvoir magique radicalement impersonnel) et la religion du dieu du ciel ne peuvent être simplement conciliés, car le dieu du ciel est conçu personnellement comme l'Être suprême et Il est, si nécessaire, en tant que personne, le point de départ du « mana ».

Le Trickster est un exemple de synthèse au sein d'une religion primitive. Il s'agit du farceur divin, étroitement lié au trompeur divin (dieu perfide), mais avec une emphase particulière sur son caractère humoristique (fonction de Tijl Uilenspiegel). Ce terme, issu des études religieuses nord-américaines, se rencontre presque partout dans le monde. Dans les religions archaïques, il est l'adversaire de l'Être suprême (dieu céleste) ; d'où deux différences majeures :

- (i) la petitesse de la taille (figure naine face au Créateur exalté) ;
- (ii) l'impiété (l'incarnation du mal, le soi-disant « principe du mal », par opposition à la sainteté de Dieu), qui se manifeste par le mensonge, la séduction et le fait de se moquer des gens (il se moque des gens).

GW15

Conséquences : notre conception populaire du diable en fait une figure de farceur : un esprit perfide venu de l'autre monde qui séduit et trompe l'homme, mais qui, en guise de châtiment intérieur, finit par être trompé lui-même (surtout dans les contes de fées).

En quoi consiste donc le caractère synthétique du farceur ? Cela ressort de sa genèse : lorsqu'un peuple impose sa religion à un autre, la divinité originelle du peuple assujetti survit souvent sous la forme d'un « farceur ». // Saint-Nicolas et Zwarte Piet illustrent la dichotomie « Être suprême/farceur ».

2.4.3. Phénoménologie eidétique primitive

La phénoménologie eidétique (essence) de la conscience religieuse primitive.

Méthodologiquement, le fondement est la réduction eidétique de la conscience : l'attention se concentre (se réduit, remonte) sur l'eidos, l'essence générale des religions (et non plus sur la multitude désordonnée des phénomènes, comme le fait le phénoménologue empirique). Dans une perspective aristotélicienne, le fondement est la liste des catégories, où le genre, la nature et la différence spécifique sont déterminants ; dans une perspective ensembliste, ce sont les propriétés communes des éléments de l'ensemble des phénomènes religieux qui sont déterminantes. Le Bt (signification) du Fn (phénomène) est ici central.

Nous suivons le schéma herméneutique de la réduction eidétique, car la religion

(1) une réaction est

(2) sur une réaction donnée (Gg), qui interprète (symbolise) les trois parties sont donc

1. réduction objective (concerne l'objet que le Zg (interprétant) (religieux) rencontre dans la réalité) ;

2. réduction subjective (concerne la personne qui réagit religieusement au donné ou à l'objet) ;

3. Réduction sémiotique (concernant les symboles – pensées, mots, symboles externes) dans laquelle le sujet de la religion interprète, exprime (la signification de) ce qui est donné (« médiatise », « médiatisé », pourrait-on dire avec Hegel) ; – objet, sujet et interprétation – voici les trois points de vue.

B(B)I. La réduction objective.

Que rencontre, dans la réalité, le religieux ? À quoi est-il confronté ? Quelle réalité objective vise son regard ? C'est à cette question que répond la réduction objective. C'est là le Bt par excellence qui est en jeu.

Ia. Commençons par l'expression trompeuse de « religion de la nature » : « Dans toute religion, l'esprit, le surnaturel, est vénéré. Ceux que l'on appelle généralement adorateurs de la nature (ou païens) sont ceux qui vénèrent l'esprit présent dans la nature : ils perçoivent la nature comme l'expression d'une puissance supérieure, d'un fluide sacré, et vénèrent désormais cette puissance à travers ses manifestations. Le Grec ancien qui invoquait le soleil invoquait le dieu solaire Phébus Apollon, l'élément spirituel qui se manifestait à travers le soleil. » (*Encyclopédie ethnographique* , 24).

Dans ce qu'on appelle la religion de la nature, la nature est appréhendée dans sa surdétermination religieuse spécifique : elle est plus et différente de la nature sensible (telle que, par exemple, la conçoit la science naturelle moderne) ; ses fondements suffisants surpassent les fondements (ou raisons) sensoriels (nécessaires) ; celui qui la perçoit uniquement de manière sensorielle ne la voit que partiellement. Dans la nature, le religieux vise, ou signifie, la kratophanie (la puissance supérieure qui se révèle), l'hiérophanie (la puissance sacrée qui se révèle), la théophanie (la divinité qui se révèle) – pour reprendre le langage de Mircea. Pour parler à Elilade . (Cf. ci-dessus p. 13 : citation française).

GW16

Le miracle (signe religieux, miraculum = miracle, c'est-à-dire ce qui suscite l'émerveillement), l'oracle (oracle , ce qui émane d'un orateur ; parole divine) et l'initiation (initiatio , initiation) constituent ensemble une nature tripartite fondamentale à toute religion : à travers les aspects miraculeux, mantique et téléstique , l'homme rencontre la réalité invisible et en acquiert une compréhension (il devient ainsi un métaphysicien, c'est-à-dire qu'il acquiert un œil pour les réalités invisibles et les concepts (spirituels)).

2.4.3.1. L'aspect miraculeux

Ceci représente l'élément dynamique de toute expérience religieuse : l'émerveillement ou le miracle — au sens le plus large, bien sûr — se reconnaît à la « puissance » qui « agit », et qui dépasse l'ordinaire ; par là, l'homme voit que « quelque chose », « quelqu'un », est à l'œuvre, quelque chose de plus grand et de différent de ce à quoi il est habitué ; d'où la crainte (= le respect), la vénération, le frisson qui surgit lors de la rencontre avec un événement « mana » et ce qui se cache derrière, une « autre » réalité qui est « sainte ».

Tel est le tonnerre pour l'homme primitif. Naturellement, il fait d'abord l'expérience ordinaire de ce phénomène naturel, accompagnée de l'explication dite « naturelle » : il comprend le lien entre la chaleur étouffante, l'amoncellement des nuages, le vent, les éclairs, les coups de tonnerre et la pluie, comme nous tous ; mais il trouve cet événement surdéterminé : un autre facteur apparaît en réponse au tonnerre (et non comme sa cause).

= Schebesta , *La conscience de la culpabilité chez les primitifs de la Malaisie* , à: *Settimana Ethnologie internazionale Religiosa* , IVa Sessione , Milan, 1925, Paris, Geuthner , 1926, pp. 186 et suiv. décrit quelque chose comme ceci :

« Rien n'effraie plus les Négritos – les Semangs , comme on les appelle – que l'orage qui approche et le grondement du tonnerre. (...) Les orages sur la péninsule ne sont pas exceptionnels. (...) Ces coups de tonnerre ne sont donc pas effrayants. (...) Le tonnerre gronde de plus en plus fort ; le campement se tait. Hommes et femmes, réfugiés dans leurs abris, scrutent le ciel avec anxiété et en silence. (...) Soudain, un craquement terrible : un coup de tonnerre tout proche fit sursauter tout le monde. De grands feux furent allumés. Je vis des femmes courir d'un abri à l'autre. (...) Que vois-je ? Avec un couteau, elles ouvraient les veaux. Le sang coulait . Elles le recueillaient dans un bambou, dans lequel elles le mélangeaient à un peu d'eau. Le liquide était ensuite jeté vers le ciel, tout en prononçant des incantations. (...) Elles s'adressent souvent à l'épouse du premier dieu du tonnerre pour lui demander de tout remettre en ordre là-haut ; puis on se tourne vers le dieu lui-même. Voici, littéralement traduite, la prière du Kensiu : « Oh ! Oh ! Grand-mère d'en haut ! Je te remets ma dette ; je la paie à Ta Pedn (le dieu du tonnerre parmi les Kensiu) ! Ta Pedn , je ne suis plus endurci ; je paie ma dette. Toi, accepte-la ; ma dette, je la paie. Toi, Grand-mère d'en haut, manifeste-toi ! Écoute, Ta Pedn ; je paie. » (Oc, 187/189).

GW17

Le dieu du tonnerre des Négritos « demeure dans les hauteurs » ; il « voit tout et tous » ; il a « créé » l'homme ; il « a donné à l'humanité certains commandements » ; il « veille avec anxiété à leur observance », à tel point qu'« aucune transgression ne lui échappe ». Ce dieu du tonnerre possède ainsi les caractéristiques de l'Être suprême (aspect monothéiste primordial).

Dans les religions polythéistes plus tardives, le dieu du tonnerre devient le dieu suprême : par exemple, les anciens Romains disaient « Jupiter tonat » (Jupiter tonne) ; pour eux, le Dieu suprême s'exprime à travers les phénomènes naturels. Il arrive aussi que le tonnerre soit perçu comme une « fonction » (l'accomplissement d'un rôle) et détaché de l'Être suprême, ou du Dieu suprême ; depuis Usener , on parle alors d'un « dieu de fonction » (Funktionsgott), un dieu doté d'une fonction ou d'une œuvre spécifique ; par exemple, chez les peuples germaniques, Dunar (Thunar) – « Donnerstag, jeudi » semble en dériver ; chez les Scandinaves, Thorr (Thonraz) , qui, avec sa barbe rousse et la foudre à la main, fend le ciel sur un char tonitruant tiré par deux boucs (cf. *L. von Schröder, Arische Religion* , Leipzig, 1914/1916). -- Ces dieux fonctionnels peuvent également être compris comme des « hypostases » (attributs autonomes) de l'Être suprême ou dieu.

2.4.3.2. L' aspect oraculaire ou mantique .

Nous l'avons déjà constaté : le phénomène naturel du tonnerre, occasion – et non cause – de l'expérience de puissance (impression miraculeuse), est simultanément la voix de Dieu. À travers le tonnerre, le Semang se sent interpellé par la Puissance divine. C'est déjà mantique , oraculaire : on entend ce que Dieu dit ; sa parole est une indication de conduite (ici : confession de culpabilité et pénitence).

Nous disons « occasion », et non « cause ». En effet, il s'agit bien d'une « projection » : le Semang, se sachant potentiellement coupable de quelque chose , éprouve un sentiment de culpabilité plein et réel à la suite du tonnerre, événement considéré comme une manifestation de mana . Comment comprendre cela ? Kant disait que deux choses inspirent la crainte : le ciel étoilé et la voix de la conscience. Or, ces deux éléments se confondent : précisément parce que le Semang « connaît » Dieu au plus profond de lui-même, il peut, dans certaines circonstances, percevoir le tonnerre comme la voix divine (reprochante et menaçante) ; la voix de la conscience le fait déjà en lui. Il « projette hors de lui », c'est-à-dire dans le tonnerre impressionnant, ce qu'il ressent « en lui » (nous reviendrons sur cet aspect intérieur et mystique).

Tout comme pour l'aspect miraculeux, il en va de même pour l' aspect magique : l'être humain peut y jouer un rôle plus actif. Pensons aux guérisseurs et aux magiciens qui œuvrent avec le « mana », ou encore à la divination sous ses multiples formes. C'est le « mantisme », ou interprétation des présages au sens strict. Il s'agit d'une forme de prise de décision dans une situation ambiguë, fondée sur des « signes » provoqués et interprétés comme un signe divin. Le point de départ est toujours une question : la personne intéressée interroge l'oracle.

GW18

On trouve, bien sûr, des formes superstitieuses de voyance dans presque toutes les religions ; mais nous avons ici affaire à la véritable voyance, celle qui consiste à vouloir connaître plus que ce qui est « naturellement » possible, notamment l'avenir (c'est pourquoi la voyance, au lieu d'interpréter les signes, se transforme si facilement en interprétation des présages). À cet égard, compte tenu de leur mode d'être différent et supérieur, les esprits et les dieux sont dignes d'être considérés.

Il existe de nombreuses formes d'interrogation : --

(un) technique : le tirage au sort (voir *Actes 1:26* ; après une prière, les « frères » (environ 120) sont vus en train de tirer au sort (voir *Proverbes 16:13*), où le sort est tombé non pas sur Barsabbas mais sur Matthias, et il a été ajouté aux « onze » (apôtres)) ;

(b) naturel : le vol des oiseaux (Rome antique ; Bornéo) ; le bruissement du vent dans les branches du chêne dédié à Zeus à Dodone dans l'ancienne Grèce ;

(c) composite : le Yi Jing dans la Chine ancienne (système très complexe) ;

d) Une forme particulière est ce qu'on appelle l'épreuve **divine** dans les affaires juridiques difficiles : un fer rouge ne brûle pas ; un morceau de pain consacré n'est pas mortel. – Nombre de ces systèmes de divination sont encore utilisés aujourd'hui : il suffit de penser aux différentes éditions du Yi Jing chinois parues ces dernières années (voir *Yi Jing (Livre des Mutations)*, Deventer , Ankh – Hermes/Kluwer, 1953, 1972, 494 p., un ouvrage volumineux).

La réponse peut se manifester soit directement (atechnos , adidaktos chez les Grecs anciens), par des inspirations verbales, oniriques (rêves) ou eidétiques (visions), soit indirectement (entechnos , technikè chez les Grecs anciens), par l'intermédiaire de médiateurs et de signes. Les prophètes juifs étaient des figures oraculaires d'un genre particulier : « Ainsi parle Yahvé » ; « Ainsi dit l'oracle du Seigneur » sont des formules par lesquelles ils indiquaient que ce n'étaient ni leurs propres pensées ni leurs impulsions inconscientes, mais bien la parole de Yahvé qui transparaissait dans leur communication. Pour eux-mêmes, la communication était directe ; pour leurs auditeurs, l'oracle était indirect. Ils possédaient ce qu'on appelait la « parole intérieure », c'est-à-dire qu'avec une ouïe intérieure et paranormale (une « seconde » ouïe), ils percevaient des mots, des phrases et des textes qu'ils transmettaient ensuite.

C'est quoi *Pinard de la Boullaye* , SJ, *Les analogues psychologiques* , dans : *Scittimana Dans son ouvrage *Internazionale di Etnologia** , publié à Paris par Geuthner en 1926 (pp. 77/78), on peut lire : « les paroles intérieures (quand on les distingue de la voix ordinaire de la conscience) ». Chaque être humain possède en lui la forme essentielle et minimale d'un oracle grâce à la voix de la conscience : la personne dotée de dons paranormaux (ou médiumniques) « entend » cette même voix de manière clairement perceptible, au plus profond de son être, par une « seconde » ouïe.

2.4.3.3. L' aspect téléstique .

L'expérience d'événements liés au mana et l'écoute simultanée d'un oracle signifient une initiation, une introduction au domaine sacré : « l'initiation ». On ne demeure plus un étranger, mais on accède au domaine sacré. Ceci rend possible la connaissance religieuse. Les non-initiés sont aveugles ; ils sont dépourvus de perspicacité. On peut citer l' exemple célèbre d' *A.W. Howitt*, **On some Australian Beliefs* *, dans * *Journal of the Anthropological Institute**, XIII, 185/199 ; ainsi que... Dans son ouvrage intitulé « *Sur certaines cérémonies d'initiation australiennes* », paru en 1884 et 1885 (ibid., XIII, 432/459), Howitt découvrit d'abord, parmi les tribus primitives du sud-est de l'Australie, l'absence de toute trace d'un Être suprême. Plus tard, il crut discerner l'image d'un être maléfique, jusqu'au jour où il rencontra son ami Turlburn . Ce dernier lui parla de danses secrètes. Alors, Howitt comprit : ce qu'il savait jusqu'alors n'était rien comparé à ce que savaient les femmes et les enfants. Avant 1880, aucun Blanc n'avait jamais assisté aux « mystères » (rites d'initiation secrets) de ces Australiens. Il apprit ainsi que le Coran vénérât un Être suprême. De manière analogue, Carl Strehlow eut accès aux mystères des Aranda , de par sa fonction de missionnaire et, par conséquent, de figure sacrée et d'initié .

GW19

Il est fait mention d' *Arnold Van Gennep*, *Les Rites de Passage (Étude systématique des rites* (1908)). Les rites de passage accompagnent l'homme de la naissance à la mort. Ils englobent les trois aspects :

i) séparation d'avec le centre précédent dans lequel vivaient ceux qui subissent ou accomplissent l'initiation.

ii) existence marginale : on vit en marge de la société profane (noviciat, engagement).

iii) (ré)intégration dans le (nouvel) environnement de vie . « L'ensemble des rites de séparation, la marge et d'agrégation, est l'auteur des rites de passage.

= Porte ; seuil et hospitalité ; - acceptation (adoption : il suffit de penser à l'ancien père juif qui déposait l'enfant nouveau-né sur ses genoux et le prenait dans ses bras comme « acceptation » ; après tout, le père « naturel » diffère du père sacré ; - (surdétermination de la naissance !), grossesse, accouchement ; - naissance, enfance et puberté ; initiation (au sens strict du terme ici) initiation (au sacerdoce, par exemple), couronnement, fiançailles, mariage ; - funérailles ; - anniversaire, etc. - tout cela est considéré comme surdéterminé par la personne religieuse.

Le mot « mystère » vient du grec « muein », qui signifie se couper du monde extérieur pour explorer son for intérieur ; l'expansion de la conscience en est l'essence. En effet, l'initié acquiert une conscience élargie de la réalité tout entière. « Mustérion » désignait alors les rites et doctrines secrets qui devaient mener à cette expansion de conscience (analogie syntagmatique ou attributive) : // la méditation, mais envisagée sous un angle psychédélique.

La rencontre avec la « puissance » (miraculeuse), l'écoute de la parole divine (mantique), impliquent une expansion de la conscience (téléstique). Les néo-sacristes contemporains s'inscrivent dans cette tradition ancienne.

Note : Fe-mina, en latin, est apparenté à felicitas (bonheur) et fe-mur (cuisse) ; elle était un être surdéterminé (// terre et mère). Ceci prouve qu'avant l'« émancipation » moderne des femmes, elles possédaient déjà un statut « sacré », peut-être plus durable que les nouvelles structures qui les situent différemment dans la société, mais sans sacralité et donc sans « protection » issue de convictions profondes.

2.4.4. Description plus détaillée de la surdétermination .

En quoi consistent le miracle, l'oracle et l'initiation ? Quelle structure les sous-tend ? On peut le caractériser de deux manières :

(1) relation microcosme-macrocosme ;

(2) relation phénoménale-occulte (et au sein de l'occulte : relation sacrée-autre monde)

GW20

(3) La relation homme-univers.

Même dans le monde archaïque, la religion est envisagée dans un sens large, métaphysique et ontologique. Le Pygmée croit que Dieu « ferme la jungle », c'est-à-dire qu'il ne donne plus de gibier, si les hommes refusent d'offrir les prémices. D'une certaine manière, le primitif perçoit encore son sacrifice en lien avec l'ordre du monde tout entier. Le Nain Semang est convaincu qu'une catastrophe s'abattrait sur tous les peuples s'il cessait de sacrifier dans ses forêts. (*Schebesta , Origine*, p. 94) La personne véritablement religieuse n'est pas repliée sur elle-même ; elle s'inscrit pleinement dans l'univers !

2.4.4.1. L'homme – sa relation avec l'univers.

L'Homme = M ; l'Univers = H ; R = relation ; symétrique = réciproque. R(M,H) est symétrique. Cette relation est à la fois paradigmatique et syntagmatique.

Paradigme : l'homme conçu comme un modèle réduit de l'univers (et vice versa).

Syntagmatique : l'homme est en relation (par exemple, causalement ou causalement : il influence l'univers) avec l'univers (et vice versa), comme le prouve l'idée de sacrifice des Pygmées ou des Semangs . Cette conception se retrouve presque partout dans le monde.

Le monde antique le sait aussi. Deux exemples.

L' universalisme est le nom donné par le sinologue néerlandais (spécialiste de la Chine) JJM de Groot, décédé en 1921, au fondement spirituel commun des conceptions chinoises du monde, de l'éthique, de l'État et de la science.

L'universalisme — du grec « universe » (cosmos) — est une doctrine qui place l'univers entier, avec toutes ses parties et tous ses phénomènes, au centre, et qui vise à harmoniser le ciel, la terre et l'homme. À la tête de cet ordre idéal se trouve le souverain universel chinois, le « Fils du Ciel » (Tiendsi ; scientifiquement : Tientse), autrefois appelé Wang.

Cette doctrine tire son principe fondamental du « Tao » (prononcé Dau ; littéralement « chemin » ou « voie »), une loi universelle qui se manifeste dans la nature, la morale et le rituel. On pourrait donc aussi l'appeler « taoïsme » au sens le plus large, si cette appellation n'était pas déjà réservée à une forme particulière d' universalisme . (*H. von Glasenapp , le non-chrétien religions* , p. 61/62) .

Selon la vision hindoue, le cosmos, à grande comme à petite échelle, est un tout ordonné. Il est régi par une loi universelle (« Dharma ») qui se manifeste dans la vie naturelle et morale. (*H. von Glasenapp , Brahmanisme ou Hindouisme* , La Haye , Kruseman , 1971, p. 16).

Les Grecs anciens exprimaient cela par le couple « microcosme/macrocosme », notamment depuis Pythagore, qui plaçait ce mot, avec « harmonie », au centre. On dit que « kosmos » provient de Pythagore (Diogène) . Laërce (VIII, 48) ; il signifie avant tout édifice céleste (dans les mouvements des astres dans la voûte céleste, le fait qu'un ordre légal et omniprésent y règne apparaît particulièrement frappant). Plus tard, comme

chez Héraclite par exemple, « Kosmos » désigne l'univers ordonné. – « Kosmos » était déjà employé auparavant pour désigner la « justice intérieure », dans un sens politique.

GW21

En ce sens, le mot « cosmos » est sémantiquement lié à « eunomia » (bonne législation), qui désigne le juste ordre dans la vie de la cité grecque. — Anaximandre, d'après *W. Jaeger, Early La théologie* introduit le concept de cosmos dans sa conception de la nature : la nature elle-même est un cosmos (le devenir et la mort s'opèrent naturellement, car ils sont ordonnés). Plus tard, Anaximène adopte cette conception comme si le fragment 2 (Diels) était authentique ; plus tard encore, le naturaliste Pythagore, dont cette intuition devient généralement hellénique, la reprend. Plus tard encore, chez les médecins grecs et, à leur suite, chez les philosophes de la nature et les sophistes, non seulement la polis (la cité-État) et la fysis (la nature) seront conçues de cette manière, mais aussi le corps humain et la psyché humaine (l'âme).

Ceci nous amène à l'intuition centrale de la philosophie présocratique. Chez les Grecs (pythagoriciens), l'esthétique (c'est-à-dire la beauté) occupe une place prépondérante : l'ordre est « harmonie ». La loi de la semence et de la récolte repose sur le rapport entre l'homme et l'univers : « Ce qu'un homme sème, il le récoltera aussi », dit saint Paul. Cette idée morale et pragmatique se retrouve presque partout.

Il apparaît désormais également que la soi-disant théorie logique des relations, centrée sur l'ensemble et le système comme principes d'ordonnement, a un fondement religieux : que serait l'« ordre » universel sans propriétés communes (// kategoria) et cohérence (// categories) ? Il ne serait pas ordonnable.

2.4.4.2. La relation phénoménale-occulte.

- Phénoménal = ce qui est conforme au phénomène ou s'y rapporte. Visible, perceptible (surtout sensoriellement) : ce qui « apparaît », se révèle.

Occulte - cf. occultus - : caché, invisible, qui n'apparaît pas ; - également : gardé secret, mystérieux.

Cette paire désigne « ce monde » et « l'autre ». Bien que les deux mondes fusionnent, une initiation reste nécessaire pour connaître l'autre. Cela prouve son caractère moins phénoménal.

- Au lieu de phénoménal, on utilise aussi « thisworldly » (anglais), « diesseitig » (allemand), séculier, terrestre (saeculum compris comme « ce » monde) ; au lieu d'occulte : transcendant, d'un autre monde (otherworldly , jenseitig), d'un autre monde.

Surtout depuis la sophistication grecque et la Renaissance, il est devenu évident comment et dans quelle mesure les religions archaïques et médiévales antiques sont orientées vers l'autre monde , sans pour autant être nécessairement détachées du monde.

2.4.4.3. La relation sacré-profane .

Le sacré constitue une catégorie à part entière, et qui plus est, fondamentale pour toute religion et toute métaphysique. Cela est clair depuis Nathan Söderblom et Rudolf Otto, quelles que soient les améliorations que l'on puisse apporter à leurs conceptions.

En effet, l'« autre » monde (AM) peut être divisé en réalités sacrées et profanes de l'au-delà (RPA). C'est le cas, par exemple, du farceur (le diable) : il est d'un autre monde, mais profane. L'Être suprême est, par excellence, sacré ; les autres le sont moins, voire pas du tout (du moins au sens moral).

GW22

Mais ce monde se divise lui aussi en deux sphères, l'une profane et l'autre sacrée : il y a des personnes qualifiées de « saints » (prêtres, « saints » au sens moral strict ; de nombreux souverains antiques) ; il y a des communautés « saints » (la « communion des saints » — habitants du ciel, âmes du purgatoire et personnes terrestres, membres d'une église) ; il y a des actes « saints » (sacrements, rites) ; des objets, des bâtiments (temples, sanctuaires, églises), des périodes (jeûne, Ramadan chez les musulmans), des livres (Vedas, Bible, Coran), etc., considérés comme « saints ».

Il existe des personnes saintes et des personnes impures (moralement) : le malfaiteur est impur, par exemple ; il existe deux sortes de magie, la blanche (sainte) et la noire (impure). On parle de personnes, de lieux et de bâtiments (consécration d'une église) et d'objets (image consacrée) saints et impurs.

— Par ailleurs, il semble que « saint » soit employé dans plusieurs sens (analogie distributive et proportionnelle). Comment clarifier cela ?

(i) Depuis N. Söderblom et R. Otto, « saint » a été défini comme « *mysterium* » « *tremendum ad fascinans* », un mystère qui fait trembler et qui enchante.

Nous croyons que le *tremendum* est essentiel, s'il est bien compris : le sérieux absolu et profond, l'inviolabilité, au sens de « ce qui ne doit pas être violé ». Eh bien, alors,

- il existe des choses « fascinantes », « belles » qui ne représentent rien de sérieux ;

- Il existe des choses « mystérieuses » et secrètes qui ne sont en rien sérieuses.

Par conséquent, nous estimons que le sérieux est essentiel : tout ce qui mérite d'être pris au sérieux, de quelque manière que ce soit, est « sacré ». C'est ainsi que nous concevons le « tabou » (ce qui est marqué et, de ce fait, doit être pris avec une importance toute particulière).

L'analogie attributive (ou syntagmatique) possède la structure d'un système. Or, quel est le système sérieux ? Il s'agit du cosmos, de l'univers ordonné, à la fois à petite échelle (microcosme) et à grande échelle (macrocosme). L'être dans son ensemble (la collection universelle de tous les êtres, le système entier de tous les êtres) est sérieux au sens exemplaire et substantiel.

Tout le reste est sérieux au sens « accidentel », dérivé. Ainsi, par exemple, Dieu, en tant qu'« être » suprême, est saint au « plus haut » degré ; les créatures le sont à un degré « créaturel », c'est-à-dire à un degré inférieur, chacune à sa place (structure topologique). Voilà pour la gravité de l'être, c'est-à-dire la gravité inhérente à la réalité (en tant que réalité) (gravité ontologique ou sainteté objective, c'est-à-dire inhérente à l'objet et cohérente avec lui). « Il serait plus sage de poser le problème en termes ontologiques et de dire que ce qui existe pleinement possède encore du *mana*. » (M. Eliade, *Traité...*, p. 34).

Ou encore : « Une pierre de culte révèle, à un moment donné de l'histoire, un certain mode d'être du sacré : cette pierre montre que le sacré est autre chose que l'environnement vivant cosmique (ici au sens de « terrestre ») qui l'entoure ; elle montre que, tout comme la roche, le sacré « est » de façon absolue, invulnérable et immuable, soustrait au devenir. » (M. Eliade, *Traité*, p. 35). Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que « réel » et « sacré » sont interchangeables à certains égards (en termes de portée) ; que le « sacré » est une catégorie ontologique (et même transcendante).

(ii) a – C'est sur cet objectif, la sainteté ontologique, que repose la sainteté éthique ou morale, la sainteté comportementale. Est saint tout comportement qui est en contact avec (syn .) et en accord (paradigme) avec l'ordre du monde, avec l'univers absolument sérieux.

Dieu, en premier lieu, est, par sa conduite, en accord avec l'ordre de l'être (l'univers) : il est « saint ». Les créatures – anges, « saints » – le sont également ; d'autres créatures – fourbes , démons – ne le sont pas : leur conduite contrevient à l'ordre de l'univers ; elles ne respectent pas l'« être » dans son organisation ; elles négligent la gravité de la loi universelle. Les êtres dont la conduite est conforme à la sainteté objective sont sérieux ; il faut les prendre au sérieux. Les autres ne le sont pas, et il ne faut pas les prendre au sérieux. On voit ainsi que « sérieux » et « sainteté » sont aussi liés au sens moral (analogie attributive).

(ii) b -- La solennité conventionnelle ou convenue repose également sur une sainteté objective : on consacre une statue, un bâtiment, un chapelet, etc.

Ce rite de « consécration » confère une solennité convenue à un objet profane (ou à une personne : on consacre une femme célibataire, par exemple une femme consacrée à Dieu). Ce qui est consacré doit être reçu avec sérieux : ici encore, la solennité est liée à la sainteté de la consécration, qui fait office de marque (« tabou »). Il s'agit d'un symbole de sainteté objective et/ou morale.

-- Nous utilisons « sacré » au sens de « saint » et/ou « d'un autre monde » ; il est généralement opposé à « séculier », qui signifie alors « profane » et « terrestre », ou l'un des deux.

De là, nous comprenons les termes « sacralisme » (la tendance à mettre l'accent sur le sacré) et « sécularisme » (la tendance à mettre l'accent sur le séculier) .

Note. – La théorie dite de la projection en religion. La sophistique et les Lumières, en particulier, et leurs suites, affirmaient que la religion n'est qu'un phénomène de projection. Le croyant attribue à des réalités extérieures à lui-même (objets, personnes, forces...) des propriétés qui lui appartiennent en réalité et qui trahissent son moi intérieur (test de projection), et non à la réalité extérieure. Ce processus se déroule généralement inconsciemment et donc de bonne foi, mais repose sur une illusion.

D'un point de vue plus général : l'homme projette (présume présent) dans un autre monde ce qui est en lui et dans ce monde-ci. Telle est la formule fondamentale de la projection religieuse.

GW24

« La religion n'est rien d'autre que le reflet fantastique, dans l'esprit des hommes, de toutes ces puissances extérieures qui régissent leur vie quotidienne, un reflet dans lequel les puissances terrestres prennent l'apparence de puissances surnaturelles. Aux premiers stades de l'histoire, ce sont d'abord les puissances de la nature qui subissent ce reflet (...). Mais bientôt, parallèlement aux forces de la nature, les puissances sociales entrent également en action. (...) Ainsi parlait le père Engels, le marxiste, l'anti - Dühring . »

Critique. – Toute culture, y compris la culture religieuse, comporte une part de projection. L'homme se projette dans tout ce qu'il fait. Mais cela ne rend pas tout « fantastique » ou illusoire . La religion n'est pas, pour cette seule raison, de l'« opium », c'est-à-dire un narcotique contre les déceptions (« frustrations ») de ce monde, une forme de fuite. La théorie de la projection apparaît lorsqu'on ne perçoit pas de surdétermination dans la réalité. Là, l'« opium » n'apparaît qu'en opposition à la dimension sacrée de la réalité : finalement, on ne la voit plus, aveuglé par les réalités profanes et terrestres. C'est là aussi une fuite, un rétrécissement de la conscience : dans une ontologie erronée, on ne qualifie de « réel » que ce qui est « matériel » ou sensible. Les Français appellent parfois cela le « chosisme », une pensée matérielle centrée sur les choses (chosisme).

Note : Récemment, le terme « sacré » est également employé au sens de « rigide », « immuable », « établi », etc. Par exemple, chez la théologienne politique Dorothee Sölle et d'autres.

Il s'agit là d'une interprétation clairement péjorative et séculière, fondée essentiellement sur l'imagination : l'ordre du monde « sacré » doit être compris de manière modale, tel que la métaphysique classique l'entendait. L'ordre du monde actuel, l'ordre du monde possible et l'ordre du monde nécessaire sont loin d'être identiques : non seulement l'organisation du monde actuelle est « sérieuse », mais l'organisation possible l'est tout autant !

2.5. La réduction plus subjective de la religion :

La conscience religieuse au sens strict.

Sur le plan méthodologique, notre attention se porte désormais sur celui qui réagit religieusement aux phénomènes, sur le « sujet », celui qui donne du sens et sa réaction. La conscience est l'attention portée au monde, et immédiatement aussi à elle-même (conscience réflexive, conscience de soi).

L'aspect cognitif (savoir-agir).

La conscience est toujours conscience connaissante. Il en va de même pour les religieux. C'est ce qu'on appelle la foi. Celui qui croit témoigne d'une intuition, directe ou indirecte, de la surdétermination sacrée des phénomènes qu'il perçoit. Il établit la puissance (mana , dynamis) (kratophanie) ; il établit des signes (déclarations divines). Le miracle et l'inspiration, selon E. Renan , le sceptique du siècle dernier, sont le fondement immédiat de la religion (*Vie de Jésus* , éd. 16e, p. v-ix) : en eux, l'autre monde et le sacré se révèlent et se font connaître (aspect cognitif). Affirmer, accepter comme vrai, une telle chose s'appelle « foi » car, par cette intuition, on apparaît à ceux qui ne la voient pas comme « croyant » plutôt que comme « voyant ». L'élément de conviction, en particulier, évoque également le terme de « foi ».

GW25

2.5.1. Différentiel sémantique

croire	doute	incrédulité
« J'y crois », «	Je ne sais pas », «	Je n'y crois pas »

Même dans une société primitive où l'attitude religieuse est dominante, il existe des agnostiques et des non-croyants (ces deux derniers sont alors les figures anomiques : a.nomos (nomos = règle), cas irréguliers, exceptions). Pluralisme !

Remarque : L'agnosticisme et l'athéisme, ou incrédulité (areligiosité), procèdent pratiquement tous selon une logique économique ; autrement dit, ils sont avares de surdétermination : ils limitent les raisons nécessaires et suffisantes à ce monde. Du point de vue de la foi, ils négligent une partie des raisons nécessaires (à savoir les raisons sacrées) et considèrent les autres (les raisons non sacrées) comme suffisantes. Néanmoins, le croyant sensé procède lui aussi selon une logique économique : il est avare de miracles authentiques et de déclarations divines ! « Il est incorrect de croire que les peuples primitifs attribuent le succès de tout à la "magie" (...) Si un piège ne fonctionne pas, on s'efforce de l'améliorer, tout comme nous le ferions. » (*Van Baaren , Doolhof ...*

192). En d'autres termes, eux aussi procèdent selon une logique économique et ne se jettent pas tête baissée dans la surdétermination ! Il ne s'approprie ni le mana ni l'inspiration à aucun prix !

Nb : Sémantique, car elle concerne le sens ; différentielle, car elle procède de la négation à l'affirmation par une série.

Pseudo-croyance (vraie) foi quasi-croyance
// apparemment identique à la (vraie) foi ; apparemment différent de la (vraie) foi.

De plus : croyance vraie ≠ croyance fausse
(superstition)

-
— « Vrai » est un concept logique : ce qui correspond à la réalité et va de pair avec elle.

On peut aussi comprendre le terme « réel » au sens existentiel et psychanalytique : ce qui correspond à l'intériorité (« authentique »).

De plus : la foi vivante n'est pas la foi morte

La foi vivante est (existentiellement) réelle ; la foi morte est irréelle.

Note . - Pseudo- religion - religion - quasi- religion exister Ainsi , par exemple, à la suite du théologien protestant Paul Tillich , on peut qualifier le nazisme et le communisme de quasi-religions au sens où il les entend, c'est-à-dire des conceptions de la vie impliquant un engagement total envers une valeur suprême ; ce qui constitue, bien sûr, une conception très séculière de la religion, puisqu'ils nient en réalité la foi traditionnelle.

L'aspect poly-interprétatif : les attitudes envers le sacré, mais cette fois-ci dans le cadre religieux.

L'idée de Gräbner selon laquelle, dans une société primitive, tout est interconnecté, est juste ; mais l'inverse l'est tout autant : une séparation et une spécialisation profondes existent même au sein d'une culture primitive. Religion, magie, mysticisme et orgueil sont présents dans toutes les religions.
» (Encyclopédie ethnologique , 32)

Le rapport entre religion et mysticisme, magie et éthique a déjà fait l'objet de nombreux débats. Un mot à ce sujet s'impose.

La première approche du mysticisme, assurément, mais aussi de l'éthique, quoique dans une moindre mesure, est plutôt réflexive (l'homme retourne à lui-même, s'observe lui-même) ;

La magie est plutôt alio-relative (la magie veut contrôler l'autre, faites attention au reste).

2.5.2. Attitudes internes concernant le sacré,

2.5.2.1. Mysticisme.

Comme indiqué précédemment : « muein » signifie introspection, qu'il ne faut pas confondre avec l'égoïsme, l'évasion, – ce que font beaucoup de personnes laïques par manque de connaissances approfondies.

Qu'est-ce qui, au fond, pénètre l'expansion de conscience qu'implique toute véritable introspection ? Le méditant pénètre l'ordre du monde envisagé sous son aspect sacré et transcendantal. La conscience est, après tout, une puissance omniprésente qui pénètre jusqu'aux limites de l'être (l'univers) (caractère transcendantal de la conscience).

- Comme déjà indiqué : en fait, de nombreux mystiques (mustikos = relatif à muein , introspection, et cohérent avec elle) ont identifié à un degré élevé leur propre conscience intérieure, l'ordre du monde et la divinité : c'est ce qu'on appelle le « mysticisme » au sens strict (mysticisme identitaire).

Ils insistent sur l'unité indifférenciée de toute chose ; – ce qui constitue un manque de discrimination logique : l'être est un ensemble et un système, dans lequel tout ne doit pas être mélangé.

Cependant, la dimension psychédélique (l'expansion de la conscience) de l'introspection mystique peut s'accompagner d'un rétrécissement partiel de la conscience : on se laisse absorber (on se « centre », comme dirait Piaget, au lieu de se coordonner) par le sacré et on s'aliène de la vie (le terme « mystique » étant ici employé de façon péjorative), fuyant ce monde. L'extase (la transe) peut également s'accompagner d'introspection (la contemplation l'accompagne aisément, cette introspection intense et profonde) : dans ce cas aussi, il y a rétrécissement de la conscience.

Prenons pour comparaison la personne hypnotisée qui exclut tout le reste de son attention et se concentre pleinement.

C'est ici qu'il convient de dire un mot sur le chamanisme.

- "Le chamanisme est (...) une des techniques archaïques de l'extase, à la fois mystique, magique et 'religion' au sens large du terme." (*M. Eliade, Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase* , Paris , Payot, 1951, p.14) Eliade est contre que les gens confondent les mots « chaman », « magicien » (« sorcier ») ou « guérisseur » . utilisé : « Le chaman est, lui aussi, un magicien et un home -medicine : Il est censé guérir, comme tous les médecins, et opérer des miracles fakiriques - 'fakir' est l' arabe nom pour Un ascétique vivant et miracles performance méditant – , comme tous les magiciens, primitifs ou modernes. Mais il est, en outre, psychopompe - signifie : guide de l'âme -, et il est aussi prêtre, mystique et poète. (...)

-- Le chamanisme stricto sensu est par excellence un phénomène religieux sibérien et central-asiatique » (oc, 17/18).

-- Dans toute l'Asie centrale et du Nord, la vie magico-religieuse est centrée sur le chaman, bien que le prêtre sacrificiel et chaque chef de famille jouent un rôle défini à ses côtés en tant que dirigeants du culte domestique.

GW27

« Néanmoins, le chaman repose la figure dominante, car, est tout à fait dans la zone où l'extériorité extatique est la tenue de l'expérience religieuse par excellence, le chaman, l'âme paresseuse, est le grand maître de l'extase. Une première définition du phénomène complexe, et le reste du temps, sera : chamanisme - technique de l'extase » (oc ., 18).

Le chamanisme est donc généralement défini comme une technique de ravissement. « Le chamanisme repose sur une technique extatique à la disposition d'une certaine élite et constituant en quelque sorte la mystique de la religion respective ».

- (oc, 21) Les peuples chamaniques attachent une grande importance aux extases de leurs chamans, car ces extases les concernent : les chamans — au moyen de leurs états de transe — guérissent, guident leurs morts dans le « Royaume des Ombres » et servent d'intermédiaires entre eux et leurs dieux célestes ou infernaux, grands et petits.

Le chaman est le grand spécialiste de l'âme humaine : lui seul la « voit », car il connaît son « avenir » et sa destinée. De ce fait, il est immédiatement impliqué dans la maladie (perçue comme une perte de l'âme), la mort

(naturellement), le malheur (lié à l'âme) et le grand sacrifice où se produit une extase (de l'âme) sous la forme d'un voyage initiatique au ciel ou en enfer.

- Qu'il soit recruté par héritage, par vocation, par libre arbitre ou par décision du clan, il n'est reconnu que s'il a suivi une double formation :

- (i) une extase (rêve, voyage de l'âme) ;
- (ii) une tradition (qui lui enseigne ce que sont la technique chamanique, les noms et les fonctions des esprits, la mythologie, la généalogie du clan, le langage secret, etc.).

Cette double formation compte comme initiation (voir ci-dessus).

-- Les gens confondent l'extase sans possession : « Un chaman se distingue d'un possédé (...): la maîtrise des 'esprits', le sens de la paresse, de son corps, la communication avec les morts, les ' démons ' et les 'esprits de la nature' sans besoin de transformateur ni d'instrument. » (oc, 19)

Outre la Sibérie et l'Asie centrale, le chamanisme se rencontre – totalement ou partiellement – en Indonésie, en Océanie, en Amérique du Nord et du Sud, et ailleurs. Il s'agit donc d'un phénomène très répandu.

Radlov décrit un cas de vocation en Asie du Nord : « Une fois que les esprits ont choisi un candidat, le pouvoir chamanique s'empare soudainement de lui comme une maladie qui le consume tout entier. Il se sent épuisé et paralysé , et des frissons violents le parcourent. Une envie irrésistible et contre nature de bâiller, ainsi qu'une forte oppression à la poitrine, le submergent, et il se met soudain, malgré lui, à pousser des cris rauques et inarticulés. Des décharges électriques le traversent ; il roule des yeux frénétiquement, se lève d'un bond et tournoie sur lui-même comme possédé, jusqu'à s'effondrer en sueur, se tordant de convulsions et de spasmes épileptiques... »

GW28

Tous ces maux s'aggravent sans cesse, jusqu'à ce que l'individu tourmenté s'empare du tambour du chaman et embrasse la fonction. (*Schebesta , Origine ...*, 185) – À cela s'ajoute une mutilation mystique : « Le candidat se rend dans une hutte isolée en forêt et s'allonge sur un lit. Pendant trois à neuf jours, il reste là, comme mort. Le lit se tache de sang, du mucus coule de ses articulations et de ses yeux ; ou bien de l'écume apparaît à sa bouche, du sang jaillit de ses articulations. Son corps tout entier se couvre d'ampoules de sang ou de gonflements. Pendant ce temps, il voit ses prédécesseurs défunts et des esprits s'approcher de lui. Ils le battent et le torturent, lui arrachent des

morceaux de chair qu'ils jettent au loin, le poignent dans le bas-ventre et exigent qu'il devienne chaman. » (Schebesta , 187/188)

Après cette torture, le chaman comprend la souffrance de son prochain (à l'instar de nos mystiques chrétiens , soit dit en passant) : il vit désormais avant tout comme un être humain, pour aider son prochain. Pour cette seule raison, le chaman diffère fondamentalement du psychopathe, et notamment du schizophrène, qui devient autiste (centré sur lui-même et son monde) ; un aspect que les matérialistes superficiels semblent ignorer.

2.5.2.2. Magie.

À l'origine, le terme « mages » désignait l'une des tribus composant le peuple mède (Hérodote 1 :101). Plus tard, il désigna la caste sacerdotale chez les Mèdes, puis chez les Perses. Chez les Grecs et les Romains, il désignait les personnes pratiquant des rites miraculeux (divination, invocation des esprits, tirage au sort, etc.).

Les esprits sont impliqués dans la quasi-totalité de la magie, ce qui prouve la fausseté des théories magico -dynamiques (voir supra) qui y voyaient une pseudoscience (Tylor , Frazer), une manipulation du pouvoir impersonnel (« mana ») (Marett , etc.) et une sorcellerie antisociale (magie noire) (Durkheim, l'école sociologique). La prétendue « théorie des attitudes » (Beth, Van der Leeuw), qui affirme que la différence entre « religion et magie » réside dans l'attitude – dominante chez le magicien et passive (« mystique ») qui ne s'affirme pas chez la personne religieuse – ne s'applique qu'à une certaine conception de l'Antiquité tardive et, depuis la Renaissance, de l'époque moderne, devenue aujourd'hui courante.

Les peuples primitifs ignorent la magie où l'homme, en maître, obtient mécaniquement des résultats certains et automatiques. « La magie fait partie intégrante du processus d'appartenance à la religion. Par ailleurs, la magie ne constitue pas l'unique composante de l'esprit des sociétés « primitives » ; au contraire, ces sociétés continuent d'évoluer à mesure qu'elles développent leur façon prédominante. » (Eliade , Traité..., 33). C'est également ainsi que Malinowski le conçoit.

Les magiciens mèdes et perses nous ont légué la distinction entre magie « blanche » et magie « noire » : la première est sociale, morale et religieuse ; la seconde est antisociale (envie, vengeance, querelle...), amoral ou immoral, l'équivalent de la « religion » dans son sens bienveillant. Certains auteurs parlent de magie (au sens de blanche) et de « sorcellerie » (au sens de noire),

comme Schébesta ; d'autres non. Le terme « sorcier » est couramment employé pour désigner un chaman, un guérisseur, etc.

GW29

Selon Frazer , les méthodes de la magie peuvent être classées plus ou moins en deux catégories :

(i) la méthode imitative (imitant, « homéopathique », paradigmatique) de tuer un ennemi (= signifié, stm) on prend une poupée de cire (lui ressemblant) comme symbole et on la perce avec une aiguille dans la région du cœur (= signifié, Sns) ;

(ii) la méthode contagieuse (de contact ou syntagmatique) : Jésus, par exemple, prend un peu de sa salive et touche la personne qui demande la guérison (magie du toucher : le toucher est le transfert de « pouvoir »).

Ni **Ethnographic Encyclopedia** (p. 232 : Albert Schweitzer parle d'un Noir qui, par sa parole (parole « sacramentelle » de magie verbale, une troisième sorte), faisait plier les arbres) ni *Van Baaren* , **Labyrinth** (194 : la question de l'aspect parapsychologique de la magie) ne négligent le fonctionnement réel de la magie grâce à des dons et/ou une sensibilité paranormaux, mais insistent sur la « croyance » en elle, ainsi que sur ce qui est affirmé mais invérifiable.

- Aussi *Lévi-Strauss* , ** Anthropologie structurale **, Paris, Plon, 1958, p. 183 et suiv., souligne l' « action » de la croyance : « la croyance du sorcier en l'efficacité de ses techniques, puis celle du patient qu'il soigne, ou de la victime qu'il persécute, en le pouvoir du sorcier lui-même ; enfin, la confiance et les exigences de l'opinion collective » (184). La « croyance » seule, cependant, avec la force suggestive et le pouvoir qu'elle recèle, n'explique pas pleinement (raison nécessaire, mais non suffisante !) toute la magie. (P.-S. : une amulette est un moyen de protection.)

Depuis le déferlement de la théologie séculière protestante au sein de la sphère ecclésiastique, les sacrements catholiques sont considérés comme des rites magiques. À cela, il convient de répondre :

1/ même si tel était le cas, un sacrement ne peut pas encore être compris de manière dynamique (impersonnelle) et de magie noire (mais plutôt lié à la personne, - cf. le Christ ressuscité comme agissant, - et de magie blanche) ;

2

Les théologiens laïcs travaillent souvent avec la magie de l'Antiquité tardive et de la post-Renaissance (pseudoscience, « **mana** » impersonnel , action mécanique) — qui ne s'applique pas aux sacrements. — Le contrôle des processus sacrés (matériels, énergétiques, informationnels), au cœur de toute magie — tant primitive que de l'Antiquité tardive — est entièrement compatible avec le sacramentalisme .

La magie est actuellement largement pratiquée, ou du moins testée (suite à ses conséquences), dans les cercles néo -sacrés.

2.5.2.3. Éthique (éthique, théorie morale, éthique).

D'un point de vue primitif, toute éthique est centrée sur un code de conduite toujours lié à l'Être suprême, notamment dans les cultures archaïques (moralité monothéiste primordiale ; moralité du dieu du ciel si l'on ne postule pas le monothéisme primordial), où l'Être suprême est lui-même moralement exemplaire au sens absolu (voir ci-dessus). Les polythéismes sont une décadence : leurs dieux sont moralement douteux !

Les normes (règles de conduite) sont considérées comme ayant été « établies » par l'autorité sacrée (les commandements moraux émanent de Dieu), qui veille à leur application et les sanctionne (aspect pragmatique : le résultat est escompté ; s'il est atteint, il y a récompense ; s'il ne l'est pas, il y a punition). Les aspects normatif et pragmatique sont interdépendants.

GW30

Pourtant, tant sur le plan normatif (concernant la règle de conduite) que sur le plan pragmatique (concernant le résultat), le Dieu céleste n'est pas le seul fondement : l'ordre du monde, dans lequel l'Être suprême occupe une place fondamentale, constitue le véritable fondement. Cet ordre du monde est objectif ; c'est-à-dire qu'il correspond à la réalité, en découle et y retourne, en tant qu'ensemble et système de ce qui « est », indépendamment des caprices des hommes, sans l'intervention de l'homme en tant que sujet. Ni « *nomos* » (règle de coutume), ni « *sunthèkè* » (accord, convention), ni « *thesis* » (thèse, dessein) — pour reprendre les termes des Grecs —, mais « *fusis* » (nature, réalité objective) : voilà le fondement de la morale.

Dieu lui-même « établit », « crée » sans fantaisie les règles de conduite, mais il est le premier à respecter l'ordre (modal : ordre factuel, possible, nécessaire, chacun à sa manière) (sainteté de la conduite, sainteté morale ou éthique et «

sérieux » de Dieu), – ordre inhérent à la nature, à l'essence, à l'essence des choses de l'univers.

-- Alors, qu'est-ce qui est éthique (moral) (éthique vient de « ethos » (grec), moral vient de « moralis » (latin) : coutumes, comportement consciencieux ou lié à la conscience) ?

L'éthique est ce qui s'accorde avec l'ordre du monde (et donc aussi avec Dieu, figure centrale de cet ordre, de par sa nature, c'est-à-dire son mode d'être, son essence) et est en harmonie avec lui. Le bien est ordonné ; le mal est ce qui s'oppose à l'ordre du monde (et donc à la volonté du Dieu céleste) et s'en détache.

C'est là que réside le principe dit de « semer et récolter », que l'on retrouve presque partout dans le monde. Il s'agit simplement de la formulation éthique de l'ordre objectif-ontologique du monde. Cet ordre du monde est érigé en loi universelle. « Ne vous y trompez pas : on ne se moque pas de Dieu. Ce qu'un homme aura semé, il le récoltera aussi. »

qui sème dans la chair (c'est-à-dire dans la misérable et la simple humanité), récoltera de la chair la destruction (c'est-à-dire la ruine éternelle) ;

ii/ Mais celui qui sème dans l'Esprit (c'est-à-dire la « puissance » de Dieu, la « mana » qui transforme miraculeusement l'homme de l'intérieur) moissonnera de l'Esprit la vie éternelle. (*Galates 6:7-8*) Cela signifie que le monde (l'ordre) est structuré de telle sorte que quiconque tente d'agir sans la puissance miraculeuse de Dieu échouera, et inversement, quiconque tente d'agir avec sa puissance miraculeuse réussira. Le malheur et le salut, le bonheur, dépendent de deux facteurs :

a) la contribution propre de l'individu;

(b) les lois inhérentes du monde ; - ces deux en opposition ou en conjonction.

La conduite morale est comparée aux semailles : de même que les semailles produisent un résultat en fonction de ce qui est semé (la graine et sa nature) – autrement dit, la manière de semer n'est pas sans importance –, l'action humaine produit un résultat qui dépend de sa relation à Dieu (mana , intervention divine). La récolte (résultat, aspect pragmatique) est déterminée par les semailles. La causalité (causa = cause, du latin) constitue ici la

structure sous-jacente à cette loi semailles-récoltes, c'est-à-dire le lien de cause à effet.

GW31

Cela signifie que l'homme a une influence sur son propre destin. C'est un destin, c'est-à-dire qu'il lui est attribué, mais il n'est ni passif ni irresponsable : il est coresponsable de son sort. Telle est la formule fondamentale du pragmatisme. La raison n'en est pas seulement la volonté de Dieu, mais l'ordre du monde tout entier agissant comme une puissance sanctionnante (récompensant ou punissant, c'est-à-dire ne réagissant pas avec indifférence) : la volonté de Dieu est si décisive parce qu'Il occupe, par nature, une place unique dans l'ordre du monde et parce qu'Il est, par nature, saint dans sa conduite.

Eudémonologie (sotériologie)

-- Plus haut (p. 11), nous avons déjà évoqué en passant les figures secondaires de l'Être suprême, les soi-disant sauveurs, ces « sauveurs » (divisés au fil du temps) qui se trouvent à l'origine d'événements naturels ou culturels qui ont signifié le salut pour l'humanité (par exemple, le feu volé au ciel par Prométhée et apporté sur terre) : le « salut », ou s'il faut le dire, le « sauvetage » de la détresse, a toujours été un concept central.

, Eudaimonia signifie bonheur ; kakodaimonia , malheur, calamité. Sotèria signifie sauvetage (d'une situation d'urgence), soter , sauveur. D'où eudémonologie (théorie du salut, théorie du bonheur) et sotériologie (théorie du salut).

Si l'on formule la morale de manière pragmatique, l' aspect eudémonique en découle inévitablement : le résultat d'un acte éthique a, par causalité générale, un impact sur celui qui agit : son bien-être ou son malheur en dépend (« Qui n'écoute pas doit sentir » : l'eudémonie est ce que l'on ressent du monde pour le bien ; la cacodémonie est ce que l'on ressent pour le mal).

On constate aisément que l'eudémonie et la kakodaïmonie sont les parallèles de ce que Paul appelle la « vie éternelle » et la « destruction » (analogie) ; mais les termes grecs recèlent une dimension animiste, voire totémistique : « daimoon » signifie « esprit », esprit guide. Le bonheur est structuré de telle sorte qu'il implique non seulement un sentiment agréable, mais aussi un contact avec un esprit bienveillant (eu = adverbe de agathos ,

di signifiant bon) (aspect animiste), voire une guidance par un esprit (bienveillant, protecteur) (aspect totémistique).

Le malheur se présente alors de manière inverse : un esprit maléfique (kakos = mauvais, malfaisant) entre en contact avec la personne moralement dépravée et l'accompagne. On peut établir un parallèle avec l'ange gardien ou le diable, le démon tourmenteur de la tradition judéo-chrétienne.

Le « totem » est cet esprit qui guide, oriente et indique la direction (à qui l'on s'identifie) ; il résulte de l'action morale, d'une sanction ou d'un reflet immanent (inhérent, intérieur) de son propre comportement. L'immanence réside dans l'ordre des choses où l'homme se situe, dans la « nature ». L'idée grecque de « cosmos » est ici à l'œuvre : syntagma, « esprit de l'homme ».

- Voilà une tripartite sur laquelle *Paul Ricoeur*, le grand phénoménologue protestant, dans *Finitude et culpabilité*, II *La symbolique du mal*, Paris, Aubier, 1960, pp. 15, 108 etc., approfondit :

GW32

Tache- péché-culpabilité .

, l'humanité aurait perçu la « sainteté » (sainteté comportementale) comme la pureté, l'absence de tache, et l'impureté comportementale comme l'impureté, la souillure, la profanation ; ceci par analogie avec la propreté (propriété) et son absence (saleté, profanation). Cf. A. Lemonnyer, *Pureté et propreté chez les Sémites*, dans *Settimana Internazionale* Paris, 1926, pp. 202 ss : 'propreté' est matériel et profane ; 'pureté' est spirituel, éthique et sacré. (Cf. *Lévitique 11*).

-- Plus tard, l'élément du péché en tant que perturbation de l'ordre serait devenu plus évident.

— Plus tard encore, la notion de « culpabilité » prend de l'importance sous la forme d'une prise de conscience personnelle des responsabilités. Ainsi Ricoeur.

Mais soyons prudents : ces trois éléments sont présents dès le départ, et l'ordre que Ricoeur met en avant semble moins évident, bien que réaliste. À mesure que l'homme évolue culturellement et historiquement, la « tache » – ou l'élément de souillure – s'atténue, la conscience du péché s'éveille en lien avec un ordre de l'univers objectivement sacré (sérieux) – le tremendum – et,

finalement, l'homme se modernise en acquérant un sentiment de culpabilité subjectif. Appliqué avec rigueur, ce raisonnement est juste ; et pourtant : il suffit de considérer l'effacement d'un ordre objectif chez l'être humain évolué pour percevoir immédiatement que le « péché » devient moins clair, et que le sentiment de culpabilité sans fondement objectif persiste, comme suspendu.

Mais prenons des exemples primitifs.

(1) Prenons l'exemple archaïque (p. 16 supra) :

« ...Chaque éclair révélait l'image d'une foule terrifiée. L'épouse de Dalem , d'ordinaire si calme, s'empara du parang et se précipita vers la porte. D'autres femmes avaient des éclats de bambou acérés ou des bâtons fendus. Au milieu de la pluie battante, elles s'ouvrirent les mollets, jetèrent leur sang sur l'orage et gémissaient entre elles : « Ub , ub , ub , Karai , c'est mon péché ; je le rejette ! Je le paie de mon sang ! Arrête, Karai ; va-t'en et ne reviens pas ! » Plus personne n'osait menacer le dieu du tonnerre . » (*Schebesta , Oosprong* , 132) Ceci chez une tribu primitive de Malacca .

Dans la vie courante, selon Schebesta , ces peuples primitifs ne pensent qu'aux « esprits », tandis qu'ici, le Dieu céleste est un deus otiosus , une divinité si éloignée du monde et inaccessible que personne n'entrevoit la possibilité de l'influencer par des prières et des sacrifices (qui, eux, fonctionnent avec les esprits) ; conséquence : le Dieu céleste s'efface, refoulé. Mais, par exemple, un événement exceptionnel le ramène au premier plan – une maladie contagieuse, un orage violent (comme dans le texte cité). Un aveu de culpabilité jaillit alors du cœur de ces gens. Et ce, envers le Dieu céleste, d'ordinaire si « lointain ».

(2) Revenons-en maintenant aux Ashanti (cf. supra 4/5) : le mot « fétiche » (dérivé du latin « factitius », fait) est un mot portugais, « feitiço », qui signifie enchantement, influence, tirage au sort ; il désigne également un objet magique, une amulette (magie protectrice). Dans leurs relations avec les Noirs d'Afrique de l'Ouest, les Portugais l'employaient pour désigner toutes sortes d'objets : dents, pattes, queues, plumes, cornes, coquillages, fers, chiffons, etc., auxquels les Noirs adressaient des prières et des offrandes, ou auxquels ils exprimaient leur vénération d'une manière ou d'une autre, afin d'obtenir leur aide.

GW33

Ce à quoi les Africains de l'Ouest noirs ont répondu à maintes reprises : « Nous n'adressons pas nos prières, nos offrandes et nos expressions de

vénération à ces objets eux-mêmes, mais, comme le major *A. Glyn*, *du Bas - Niger et c'est Tribes*, Londres, 1906, dit : « - à ces objets en tant que symboles qui portent en eux, abritent ou représentent les ancêtres divinisés de la famille, du clan ou de la tribu ».

Le père Schmidt affirme que le fétichisme n'est nulle part un élément principal de la religion, et encore moins son origine, contrairement à ce qu'imaginaient Comte, le père du positivisme, et Lubbock. Tous les Africains de l'Ouest vénèrent un Être suprême (par des prières, des sacrifices et des rites) – une divinité centrale qui a la Terre pour épouse et dont émanent une série de dieux terrestres. De plus, ils vénèrent leurs ancêtres, en particulier les rois ou chefs défunts. Or, les dieux terrestres et les ancêtres peuvent « habiter » à la fois leurs images et leurs fétiches (« être présents en tant que mana », esprits puissants). Un tel fétichisme ne se rencontre pas dans les cultures archaïques, mais est d'origine plus récente.

Le texte de Levy-Bruhl s'éclaire désormais : le magicien (homme fétichiste, guérisseur), médiateur entre l'Ashanti en question et la divinité du sol, l'ancêtre, etc., personnifiée par l'objet sacré, explique l'erreur : il a eu des relations sexuelles avec sa femme un jour « interdit » ! L'explication dynamique selon laquelle le fétiche, objet chargé de mana – impersonnel et magique – réagit mécaniquement à l'erreur est erronée. Fondement éthique, fondement manistique, certes (avec une action du « mana » propre à chaque individu) ; mais pas de « dynamisme » ! Remarquez l'aveu de culpabilité : « le blessé avoua que était « Vrai ». Cela illustre clairement la dimension éthique dans laquelle vivent les Ashanti.

— Nous venons de parler d'un jour « interdit ». Cela nous amène à aborder un autre couple de questions éthiques :

moa	noa
quoi pas	quoi oui
publié est	publié est

La notion de « libération » est fondamentale en Polynésie, mais aussi partout ailleurs. Les droits humains de disposition varient selon qu'il s'agisse de « moa » (non-usage) ou de « noa » (usage). Le « moa » désigne ce qui est soustrait à l'usage ordinaire (profane) (ordre, interdiction) ; le « noa » désigne tout ce qui peut être utilisé librement.

C'est ici que se situe le mot « tabou », si fréquemment employé, notamment de façon péjorative chez les théologiens laïcs. Que signifie-t-il ? *Van Baaren*

(Doolhof, p . 111) dit : « être marqué ». Les choses sacrées et profanes peuvent être taboues : les lieux saints, mais aussi les biens, les pièges (à effet magique) contre les voleurs, les objets confisqués par les autorités, les mots ou expressions interdits, etc.

GW34

Le « tabou » est ainsi soustrait au droit de disposition par sa nature même, par les autorités, par la coutume populaire, etc. La sanction, en cas de violation, n'est donc pas, comme le croit Van der Leeuw, une réaction automatique du mana , du pouvoir, mais peut provenir de la nature elle-même, être appliquée par les autorités ou par le groupe. La conception dynamique est donc erronée. Le tabou est une sorte de moa (du genre), non libéré pour la simple création d'une marque.

Freud utilise également le terme de manière psychanalytique : dans le cadre du complexe d'Œdipe, il situe les « tabous » dans la vie intérieure de l'individu. Dans *Totem et Concernant le tabou* , il affirme qu'il possède deux significations opposées : **i.** sacré, consacré, inviolable ; **ii.** perturbant, dangereux, interdit, impur. Il semble assimiler moa et tabou, car il indique qu'en polynésien, l'antonyme de tabou est « noa ». L'expression « terreur sacrée » rend souvent le mieux la pensée de Freud. Dans son œuvre, l'inconscient occupe une place prépondérante ; en Polynésie, il n'en est rien, car nombre de choses perçues sont évidentes et dépourvues de « complexes ».

D'un point de vue diachronique et « évolutionniste », la paire de concepts moa/ noa est intéressante : dans une société primitive, certaines choses sont – pour nous, modernes, quotidiennes – moa, puis cessent de l'être ; parallèlement au passage de la souillure au péché, puis à la culpabilité (processus de subjectivation), le passage de moa à noa correspond à un processus de profanation ou de désacralisation : parmi nous, beaucoup de choses qui n'existaient pas auparavant ont été libérées. – D'un point de vue historico-culturel, la séquence suivante, qui résume notre crise de la confession, est riche d'enseignements :

- primitif : tache/péché/culpabilité ; // accent rituel ;
- antique : péché/tache/culpabilité ; // accent objectif ;
- moderne : culpabilité/péché/tache ; //accent subjectif ;

où l'élément le plus pertinent est écrit en premier. Toutefois, ni les trois éléments de l'« hubris » (du grec : transgression, transgression, acte criminel) ne peuvent être isolés, ni leur importance exagérée.

2.5.3. Le caractère communautaire de la religion.

La réduction subjective ne se limite pas aux aspects cognitifs et attitudinaux ; elle considère également celui qui donne le sens comme un Gg social . Ce n'est pas moi seul, mais nous tous qui réagissons de manière religieuse.

2.5.3.1. Freud : une « horde »

Freud pensait que l'ordre social était une « horde » dès son plus jeune âge. (*Totem et Tabou* , 1913)

Le point de départ de Freud est l'hypothèse de Darwin (développée par Atkinson), selon laquelle les humains vivaient en petits groupes composés d'un homme adulte, d'un certain nombre de femmes l'entourant, et également de jeunes gens qui étaient expulsés par l'homme dès qu'ils étaient assez âgés pour susciter sa jalousie.

Freud relie cette hypothèse à la conception du culte selon Robertson Smith : le culte consiste essentiellement en un sacrifice ; ce sacrifice consiste à tuer et à manger un animal totem par le clan — un animal totem que le clan considère comme son ancêtre et son dieu, et dont la mise à mort en dehors du sacrifice était strictement interdite.

GW35

- Ces deux théories « ethnologiques », déjà dépassées en 1913, - ce qui ne semble pas déranger Freud ! - il les déclare œdipiennes, découlant de son intuition centrale du complexe d'Œdipe (l'enfant désire la mère et hait le père, du moins l'enfant mâle, tandis que précisément sa haine du père est souvent transférée à un animal ou un autre).

Une remarque : le système familial des peuples primitifs n'est en aucun cas une horde comme l'imaginait Atkinson, mais plutôt un système de mariages monogames pratiqué par un grand nombre de peuples ou un système de mariages polygames réglementés par un petit nombre d'autres. De plus, la vie sexuelle chez les peuples primitifs n'est pas aussi prédominante qu'Atkinson et Freud le pensaient.

2.5.3.2. Marx et Engels : la société primordiale

Marx et Engels parlent de ce qu'on appelle la société primitive. « C'est aussi une conscience de la nature, – qui se présente aux hommes comme une puissance totalement étrangère, omnipotente et inviolable, – face à laquelle les hommes se comportent de manière purement animale, – se laissant ainsi dominer comme du bétail ; – c'est donc une conscience purement animale de la nature (religion de la nature)... »

Ce commencement est tout aussi animal que la vie sociale à ce stade même ; c'est une pure conscience grégaire ; l'homme ne se distingue ici des moutons que par le fait que, pour lui, la conscience remplace l'instinct, ou que son instinct est un instinct conscient.

On le voit immédiatement : la religion de la nature, ou ce comportement religieux envers la nature, est déterminé par la forme de la société et vice versa. (Deutsche Ideologie, Feuerbach , Gegensatz ...)

Ces conceptions du XIXe siècle – Darwin, Atkinson, Robertson Smith ; Marx, Engels, etc. – ont toutes un point commun : l'homme est initialement un « être animal de la nature » ! Il suffit de penser à la visite de Darwin en Terre de Feu : en un instant , il fut convaincu que les Fuégiens étaient des cannibales irréligieux : « Quiconque voit de tels gens a du mal à se convaincre qu'ils sont nos semblables, des habitants d'un même monde. » (Journal, 25 décembre 1832) Pourtant, dès 1830, des recherches rigoureuses avaient déjà établi qu'ils croyaient en Dieu. Et en 1919/1924, Gusinde et Koppers en eurent la confirmation. Ils étaient loin d'être « animaux » !

2.5.3.3. Une structure tripartite qui se répète constamment

Une structure tripartite qui se répète constamment – et qui est sociologique – est :

Base biologique des religions tribales : le sang et l'affinité (famille, clan, tribu)

Base biologique de la religion populaire ; mais plus large, plus évoluée :

Base spirituelle de la religion mondiale : interprétation figurative du lien biologique : « Enfant de Dieu » !

La culture est un second facteur : par exemple, les chasseurs-cueilleurs sont primordiaux et monothéistes , tandis que les agriculteurs sont polythéistes. Ainsi, dans une certaine mesure, on peut parler de religion culturelle, ainsi que de religion de la sphère culturelle.

GW36

2.5.3.4. La structure sociale de la religion.

Dans un sens tout à fait différent de celui que Marx ou Freud lui concevaient, la religion est socialement – humainement – ordonnée. Nous prenons pour norme ce que l'on appelle l'expérience religieuse, c'est-à-dire le contact avec le miraculeux, le mantique et l'initiatique (téléstique). Voir ci-dessus, p. 16 et suivantes. Nous pouvons distinguer une triade :

(1)	(2)	(3)
Les personnes douées pour les médias		abonnés officiels

Les intermédiaires : qu'ils soient dotés de dons paranormaux ou qu'ils aient reçu une formation formelle, ils s'opposent aux non-intermédiaires.

Dans la tradition biblique, par exemple, cette classification est claire : les prophètes de l'Ancien Testament pouvaient dire, avec Balaam (*Nombres* 24,4.16/17 ; cf. *Joël* 3,1/2) : « Oracle de l'homme à l'œil ouvert (clairvoyance concernant l'avenir et les plans de Dieu) ; oracle de celui qui entend la parole de Dieu (voix intérieure comme forme d'inspiration) et connaît la pensée du Très-Haut ; — qui contemple les visions du Tout-Puissant (don de clairvoyance) et descend le regard voilé. » Grâce à ce double don paranormal — auditif et visionnaire —, ces « élus » ou « initiés » se distinguaient des prêtres du Temple de Jérusalem, qui avaient reçu une formation officielle mais n'étaient pas médiumniques, et du peuple qui « suivait » ses médiums, qu'ils soient médiums ou officiels.

Dans le Nouveau Testament, cette triple nature se retrouve : le charisme (don de grâce à vocation sociale), le ministère (le sacerdoce) et le peuple de Dieu. À propos des charismatiques , saint Pierre déclare par exemple (*Actes* 2, 17 et suivants ; *Joël*) : « Je répandrai mon Esprit sur toute chair : vos fils et vos filles prophétiseront, vos jeunes gens auront des visions, vos vieillards

des songes... » Visions et songes sont des dons qui, par l'expérience, distinguent une personne de celles qui n'en sont pas dotées.

Cette triple nature se manifeste partout dans le monde, bien que dans des contextes différents. Par exemple, dans les religions de sagesse orientales, où l'« illuminé » (Bouddha) et le méditant (yogi) remplissent la fonction des êtres dotés de dons supérieurs ; ou dans le monde primitif, où l'on trouve le magicien, le guérisseur et le chaman, toujours aux côtés de figures sacerdotales (prière, rite, sacrifice) et du peuple.

Note. – La parapsychologie est une science auxiliaire importante des sciences des religions et de la théologie. Elle ne s'intéresse ni au normal, ni à l'anormal, mais au paranormal. Elle se divise en :

1/ Paragnosis : cognition paranormale (processus de connaissance), par exemple la clairvoyance, entendre une voix intérieure, voir des (seconds) visages, grâce auxquels on obtient des informations (intuition) ;

2/ Parergie : activité paranormale (communication et interaction ; contrôle des processus matériels et énergétiques), par exemple chez les guérisseurs (thaumaturges) ; les miracles de Jésus sont des phénomènes parergiques (guérisons, exorcismes, contrôle de la nature (calmer la tempête), ressusciter les morts, etc.).

GW37

Le paranormal se divise également en :

1/ Catanormal : phénomènes par lesquels une personne dotée de dons ou d'aptitudes paranormales descend dans la conscience et la maîtrise de soi, dans le contrôle des forces sacrées et au niveau culturel ; ils ont un effet destructeur ; par exemple, la possession.

2/ Anomalie : ces mêmes phénomènes peuvent aussi avoir un effet constructif : les personnes concernées développent leur conscience, leur maîtrise de soi, leur contrôle du pouvoir et leur niveau culturel.

Parce que les phénomènes miraculeux et mystiques sont « dangereux » pour l'équilibre psychologique, la santé physique et la conduite morale, l'humanité religieuse les a très tôt considérés comme tabous – chose que les néo-sacralistes actuels oublient plus d'une fois.

Lorsque ce territoire était néanmoins pénétré, la pratique se faisait de manière ésotérique (éso = intérieur ; isolé du monde extérieur) ou « occulte » (cachée à l'opinion publique et aux autorités) au sein de prétendus « mystères » ou sociétés secrètes, ou encore de communautés à caractère sacré qui prescrivaient à leurs membres un processus de formation rigoureux et des rites d'initiation (occultisme). Il suffit de penser, par exemple, aux Rose-Croix.

La religion publique devint alors la religion exotérique (exo = tourné vers l'extérieur ; ouvert à tous).

- On perçoit immédiatement le parallèle entre la médialité et l'ésotérisme, et entre les adeptes et l'exotérisme ; - ce qui ne signifie pas qu'ils soient identiques .

- La théologie émerge facilement dans la sphère « officielle » (accompagnée d'un catéchisme ou d'un autre) : la formation, le raisonnement logique et l'adaptation à la personne moyenne y sont tout à fait appropriés.

- La structure «médiateur/officiel/disciple» se retrouve également de nos jours, par exemple dans certains cercles spiritualistes : il y a une figure médiatrice qui communique avec l'esprit contrôlant et les autres esprits (âmes) ; il y a l'organisateur qui dirige le groupe mais qui n'est pas lui-même doté de dons médiumniques ; il y a le spiritualiste ordinaire qui vient observer et consulter.

- Souvent, la religion officielle accorde une place centrale aux « mystères » : il suffit de penser aux doctrines et rituels secrets australiens concernant l'Être suprême (voir l' aspect téléstique ; p. 18 et suiv.) ; ainsi qu'aux mystères grecs (Éleusis fut adopté par la cité-État ; le culte de Dionysos (plus ésotérique) ; l'orphisme , apparu à Athènes au Ve siècle avant J.-C. ; – en particulier, les mystères hellénistiques plus tardifs de Phrygie (Cube et Attis), d'Égypte (Isis et Osiris) et de Perse (Mithra) eurent un très grand nombre d'adeptes dans tout l'Empire romain.

Remarque. - Autorité et libéralisme en matière de religion .

Il existe différents types de religion :

religions d'autorité

religions libérales

L'acceptation ou le rejet de la liberté de pensée distingue les deux, soit au sens grec (notamment de la philosophie et de la sophistique), soit au sens

moderne (de la Renaissance et des Lumières). – Dans les religions d'autorité , l'orthodoxie (la rectitude, synonyme de sincérité) fait loi : ce que la tradition, l'autorité, prescrit est la règle. – Dans les religions libérales, ces questions relèvent de la recherche personnelle.

GW38

Il convient de noter que le libéralisme (méthode a priori et/ou méthode de permanence externe de Peirce), outre les cercles philosophiques ou sophistiques grecs ou les cercles modernes de la Renaissance ou des Lumières, était déjà présent dans le passé : les anomiers (non-conformistes) et les fondateurs de religions en témoignent. Il suffit de songer aux difficultés et aux persécutions considérables qu'ils ont subies.

- Il faut ici introduire la paire « prohibitif (ou répressif) / « permissif ».

Il existe des communautés qui empêchent et répriment systématiquement l'altérité et la nouveauté ; il en existe d'autres qui les autorisent et les encouragent. Ces dernières incarnent l'idéal des hippies et des militants de la Nouvelle Gauche. Elles correspondent à un libéralisme radical.

Ce contraste s'inscrit en parallèle des deux principaux types d'économie :

Économie guidée, économie de marché libre.

Dans une société (et une religion) permissive, il existe un marché libre où l'on peut promouvoir toutes sortes de religions ; dans une société répressive, il n'en est rien.

-- Pour cela, on se réfère à la paire polynésienne moa/ noa : moa est parallèle à guidé ; noa à permissif.

Depuis le concile Vatican II, l'ancien système catholique répressif doit composer avec un « marché libre » croissant (libéralisme, permissivité) : les libéraux laïques remodelent la religion dans un sens politique, proche de la nouvelle gauche ; les néo -libéraux, à l'instar du Mouvement de Jésus et du pentecôtisme , s'intéressent aux religions orientales et aux courants occultes fascinés par le paranormal . À l'opposé, on trouve les fondamentalistes (qui souhaitent préserver les fondements de la religion traditionnelle) ou les intégristes (qui veulent conserver l'intégrité ou la pureté originelle de la religion). Toutes les religions actuelles sont confrontées à cette dichotomie.

2.5.3.5. Manisme (culte des ancêtres).

Après le naturisme, avec sa mythologie (fortement astrale) et son fétichisme, le manichéisme fut la troisième grande théorie du XIXe siècle concernant l'origine des religions.

— Cf. *Herbert Spencer*, sociologue positiviste dans la tradition de Comte, expose ce point dans **Principes de sociologie**, Londres, I, 1876, chapitre XX. Un autre soi survit à la mort ; des rites sont accomplis en relation avec cet autre soi, même après les funérailles ; ces rites évoluent vers le manichéisme (un culte organisé des morts) ; de là se distingue le culte des Grands Ancêtres, en particulier celui des chefs d'un peuple conquérant. — C'est de là que Spencer tire tous les autres phénomènes religieux.

Critique:

(a) les cultures archaïques ont un monothéisme primordial clair couplé à un mannisme très peu développé ;

(b) Les indigènes font une distinction stricte entre les ancêtres divinisés et les dieux de la nature, du moins en règle générale : ils placent ces derniers clairement au-dessus des ancêtres ;

(c) le culte intense des ancêtres est clairement d'une époque plus tardive. Il est désormais clair que le masculinisme est très répandu.

GW39

Le manichéisme repose sur la croyance en une âme survivante (aspect animiste). La relation – et c'est cet aspect sociologique que nous examinons principalement ici – est double.

(a) en Afrique, une relation étroite prévaut entre les vivants et ceux qui sont décédés : ils sont situés dans le village même ; l'amour est l'attitude envers les morts ;

(b) En Asie, l'éloignement lointain d'un « royaume des morts », loin du lieu de vie terrestre, domine ; la peur est l'attitude envers les défunts.

Partout où existe un culte des morts, on suppose que les morts ont besoin des vivants et qu'ils peuvent soit les aider (une sorte de totémisme), soit leur nuire (d'où la peur qui y est toujours associée, même en Afrique).

Conséquence : là où l'au-delà est conçu comme une amélioration par rapport à cette existence terrestre (« paradis »), le manisme est peu ou pas présent ; là où l'égalité du sort ou la détérioration est liée à l'au-delà, le manisme prospère ; ce qui met en évidence la motivation humanitaire du manisme (« purgatoire »).

Conséquences : Outre l'atmosphère de nos funérailles et la période de deuil qui suit, ainsi que celle de la Toussaint et de la Commémoration des fidèles défunts, l'idée de communauté (notamment de type africain) perdure dans la « communion des saints » : l'Église, dans la lutte, la souffrance et la victoire, constitue une grande communauté sacrée (qui revêt une dimension totémique : entraide, identification). Nos conceptions du ciel et du purgatoire s'inscrivent également dans cette tradition ancienne, sauf là où la théologie séculière la détruit. Tout cela relève de l'eschatologie chrétienne, ou doctrine des extrêmes

C'est ici qu'il convient d'aborder la question des « demas ». Ce terme a été introduit par Adolf E. Jensen (1899-1965), directeur de l'Institut Frobenius de Francfort . Il provient de la langue des Marind-Anim (Nouvelle-Guinée) et signifie « ancêtre ».

La mythologie des Marind-Anim (ainsi que celle des Wemale (Céram occidentale), des Khond (Inde), des tribus de Rhodésie du Sud , des Uytito , des Mexicains et des Péruviens) raconte qu'« à l'origine » (aux temps primordiaux), un dema fut tué et dévoré. De sa dépouille naquirent des plantes et des animaux cultivés. Par exemple, le dema du cocotier , l'être primordial dont est issu le cocotier, qui pousse principalement sur les îles coralliennes et les zones côtières des océans Pacifique et Indien – une plante très utile. Un tel dema est donc un porteur de culture (également héros de la culture – héros = demi-dieu, un humain généralement considéré comme ayant une origine divine qui a été déifié après sa mort – ; les Allemands l'appellent également Heilbringer , porteur de salut ; les porteurs de culture sont les créateurs (Urheber) de la culture d'un peuple, par exemple ses plantes sur lesquelles il vit, ses animaux, ses ustensiles, ses vêtements traditionnels).

Comme dans toute mythologie, l'événement dit primordial est commémoré lors d'une liturgie annuelle. Après tout, les temps primordiaux (le « commencement ») ont une double signification :

GW40

a/ le principe duratif d'où, tout au long de l'histoire, — si nécessaire tout, à savoir si le principe en question est le principe de l'univers — découle ; — duratif — ce qui perdure, continuellement, sans interruption — ; principe = raison ou fondement abductif , ce qui explique pourquoi ou comment quelque chose existe — ;

b/ le commencement inchoatif (se1), c'est-à-dire le début historique, le premier fait d'une série de faits (diachronique) ; - inchoare = commencer, réalisé pour la première fois. Or, le cycle annuel répète le premier fait et les précédents - il poursuit le commencement inchoatif, et ce à partir du principe primordial, c'est-à-dire le principe duratif qui se réalise sans cesse dans les faits diachroniques individuels.

- Le culte en tant que liturgie, c'est-à-dire la collection de rites , - dépeint le « commencement » - au double sens - et le présente au présent, - de manière paradigmatique (représentant, imitant sous une forme symbolique) et de manière syntagmatique (l'imitation ou la reproduction, - « mimésis », dirait Platon - est, par la participation - ce que Platon appellerait « méthexis » - la proposition présente, la présence du répété et du dépeint).

Le rituel se déroule ainsi : une personne – généralement une fille ayant des relations sexuelles avec tous les participants – est tuée et mangée, comme à l'origine, lors du déma . Les os – les restes du repas – sont enterrés sous de jeunes palmiers en guise de gage de fertilité (rituel de fertilité).

Cette dématérialité a, de ce fait, relégué le Dieu du Ciel au second plan (deus otiosus), donnant l'impression qu'il n'avait jamais existé avant l'apparition des démas . L'élément monothéiste primordial s'est ainsi effacé.

Les Occidentaux parlent d'« abus sexuel » de la fille en question ; mais il faut être prudent : « abus sexuel » est moa dans ces civilisations, non autorisé (« Tu n'as pas le droit de... ») ; sauf par exception pour célébrer le kokosdema sacraal ; alors c'est « noa » et donc moralement bon.

-- Notre Eucharistie en tant que repas (« Celui qui mange ma chair et boit mon sang ») est un lointain vestige d'un tel repas sacré et participatif archaïque.

Les démas ne sont pas de véritables divinités, mais des ancêtres (pères fondateurs, héros, porteurs de culture, « causes »), en particulier chez les peuples agricoles.

2.5.4. La réduction sémiotique de la religion.

Sur le plan méthodologique, l'attention de la conscience descriptive du phénoménologue ne se porte plus sur l'objet ou le sujet (individuel ou collectif), mais sur le traitement (par le sujet) de l'objet et son expression (toujours par le sujet, et aussi par le sujet se révélant en son sein). La conscience d'une chose en est toujours une symbolisation : elle transforme, traduit et interprète le donné en signes artificiels (signes de pensée, signes linguistiques, signes matériels).

Hegel dirait que l'« immédiat » devient (médiate) (comprendre : convertir en autre chose, à savoir des symboles qui le représentent et y font référence) (médiation). Peirce dirait : une Qualité (// immédiate, non traitée) devient, grâce à la Relation (// rencontre, expérience), un Signe (// Médiate, médiatisé , interprété, symbole).

Nous traitons conjointement les concepts (signes de pensée) et les signes linguistiques (le contenu de la pensée et les signes de la parole sont indissociables). Nous abordons ensuite les symbolisations externes.

GW41

En résumé : 1 (concepts), 2 imagerie, 3 représentation – voici, les deux, trois aspects de la sémiotique (les concepts) viennent en premier mais entre parenthèses, car ils sont le point de départ mais ne peuvent être appréhendés que par le biais du langage (imagerie) et de la représentation.

2.5.4.1. Imagerie religieuse.

L'imagerie religieuse est peut-être le mieux saisie dans le discours qui exprime la « religion » le plus purement, à savoir la prière. Certes, il existe une tribu où l'on ne trouve aucune trace de prière avec certitude : les Andamanais . Mais partout ailleurs, la prière est présente. Et ce, de plusieurs manières :

(i) purement intérieurement - souvent avec une attention concentrée et tendue - chez les plus anciens Esquimaux, chez certains Algonquins , chez les Semangs et les Bushmen : ici, bien sûr, il n'y a pas de langage figuré ;

(ii) prière gestuelle - difficile à distinguer, bien sûr - parmi les Semangs , les Wiradjoeri - Kamilaroi (Australie du Sud-Est), les Yuin ;

(iii) prière chantée non articulée au Bambooti (comparer cela avec le « om » des yogis) ;

(iv) prière informelle et spontanée - également difficile à distinguer - parmi les Negritos (Philippines), les Yamana et les Halakwulup (Terre de Feu), les Batwa (Rwanda), les Bushmen ;

(v) la prière développée (dans tous les degrés et variations, bien sûr) : ici la parole est la forme dans laquelle elle est mise en œuvre ; sa forme la plus simple est ce qu'on appelle la « prière rapide ».

« Lorsque la famille Yamana s'apprête à entreprendre un long voyage, le chef de famille se lève bien à l'avance, se tient à l'entrée de sa hutte et scrute les nuages ou la direction du vent d'un air soucieux. Si le beau temps est au rendez-vous, il dit à son dieu : « Je te remercie, Hidabuan , car tu nous as envoyé un vent favorable ! » Si, en revanche, les perspectives sont plutôt défavorables, il dit avec une ferveur indéniable : « Hidabuan , tu sais certainement que nous voulons partir : sois clément envers nous et accorde-nous du beau temps ! » » (*M. Gusinde , Zur Ethik der Feuerländer* , in *Settimana* ..., 1926, 161) - On se réfère également aux prières pénitentielles citées plus haut (16 par ex.).

Ce qui frappe, c'est que la langue employée utilise des mots dont le sens n'est pas immédiatement évident : Ta Pedn , Hidabuan , qui désignent l'Être suprême ; « Je rejette ma culpabilité sur toi » (de quel genre de « rejet » s'agit-il ? – de quelle « culpabilité » s'agit-il ?) ; « grand-mère ici-haut » (quel sens a « grand-mère » ici ? – que signifie « ici-haut » ?).

Il existe manifestement un « premier » sens (la sonorité immédiatement audible (Ta Pedn , Hidabuan) ; le sens visible et tangible de la vie quotidienne (jeter sur, culpabilité, grand-mère, ci-dessus, par exemple) – le premier acte du langage – ; mais il existe aussi un sens figuré – le second acte du langage. Transfert de relation (Sens 1, Sens 2).

GW42

Prenons pour exemple le mot analysé par *P. Ricoeur (Finitude et culpabilité)* : la « culpabilité », comprise comme une tache. Une tache est – initialement – un pied boueux, une main sale, etc. (le terme dit « profane » en français courant). L'idiome religieux utilise le même mot (l'expression) – mais le contenu conceptuel profane est transféré à un autre niveau, néanmoins

similaire : par exemple, lorsque l'Église catholique parle d'« Immaculée Conception » (conception sans péché). Par ce « transfert », cependant, le contenu conceptuel modifie, au moins partiellement, l'idée sous-jacente au mot.

- Analyse plus approfondie :

Tache physique : le vêtement, par exemple, est taché ou souillé ; on voit l'endroit où la saleté se trouve dessus, la « tache » au sens profane.

La souillure morale : la conscience, c'est-à-dire l'homme intérieur comme point de départ des actions, est « souillée », mais au sens « figuré » : la « souillure » est « différente ».

- Le schéma relationnel est celui de l'analogie :

physique /vêtement = tache morale/conscience

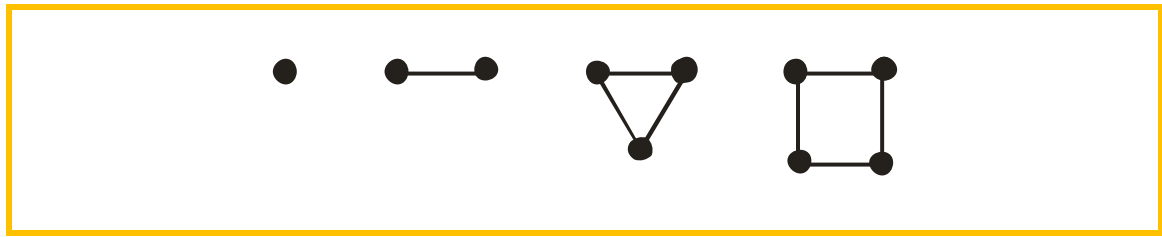
Le signe « = » se réfère à la relation, et non directement aux quatre termes (salissure physique , souillure morale, vêtement, conscience) : de même que la souillure physique se rapporte au vêtement, la souillure morale se rapporte à la conscience (c'est l'identité qui unit tous ces termes différents). Il s'agit, de plus, d'une analogie proportionnelle (proportio = ratio). Quelle relation prévaut ici ? Celle de l'être ou de l'acte de « salissure » : la souillure souille le vêtement (et le prive de son « honneur ») ; de même, le péché envers la conscience, mais différemment, à savoir dans le domaine du Saint-Esprit et du Saint-Esprit (sacré).

De cette manière, on peut également placer la « culpabilité » (bien sûr !), la « grand-mère », le « lancer sur », « là-haut », etc., dans un schéma analogique proportionnel.

Note. - Exemples philosophiques grecs de « langage figuré ».

2.5.4.2. Exemples statiques

Pythagore : - le nombre (compris par les Grecs), « arithmos », en est le premier exemple ; les mathématiques numériques et spatiales fusionnent : si l'on compte avec des cailloux, alors un est l'élément spatialement le plus simple (ponctuel) ; deux, deux cailloux, reliés par une ligne ; trois, trois cailloux, reliés par une ligne pour former un triangle ; etc.



- Qu'en conclut Pythagore par transfert ? (deuxième exemple) « Nombre » est, pour lui, « essence », structure essentielle (universellement applicable) ;

GW43

« **L'unité** » (monas , monade) est, pour lui, l'essence parfaite : le parfait a pour essence (mode d'être) l'unité, comprise comme l'englobement de tout ce qui est parfait ;

La « dualité » (duas , dyade) est, pour lui, la structure (l'essence) de l'imparfait, qui, à ses yeux, présente une discordance par rapport à l'unité close du parfait (la divinité) ; « l'un » peut, pour lui, signifier à la fois « nombre » et « unité » (monade) ; – est donc ambiguë ; –

ainsi, par analogie proportionnelle, les mots mathématiques acquièrent des significations religieuses (métaphysique arithmologique) ;

Platon : se rattache à un autre mot, « typos », sceau ; le sceau donne une « forme et une apparence fixes » à une matière instable, cirreuse (forme solidifiée) ; le « sceau primordial » (archétype, archetupos) est l'être, l'essence de quelque chose : tout comme les sceaux marquent les choses, les essences ou les modes d'être le font aussi (mais au sens figuré) ; ils sont (comme) des « sceaux ».

Sceau/ (cire) chose chose	=	essence/ (n'importe quelle) chose
------------------------------	---	---------------------------------------

// De même que le nombre caractérise les choses ordinaires, le nombre au sens figuré en a également un : de même que chaque chose spatiale a un « nombre » (au sens grec), de même, pense Pythagore, chaque chose a un nombre au sens figuré :

Nombre/ (chose matérielle) (chaque) chose	=	'nombre'/
--	---	-----------

Platon l'appelle « eidos », « idée » (perspective), le « type », tupos , sceau de la chose ; -- la métaphysique idéaliste en découle.

2.5.4.3. Exemple dynamique

Aristote, sensible au mouvement et au changement des choses, s'aligne sur un autre exemple initial : pour lui, « l'œuf, la graine, le germe » sert de modèle à l'être (ou à l'essence) (changeable) des choses ; tout comme un œuf, un germe ou une graine commencent petits et se développent en une chose mature, de même la « dunamis » (la potentia , la possibilité ou la disposition) des choses en général, par exemple, la législation, un être humain, etc.

œuf/être adulte	= ' dunamis ' (puissance)/ être adulte
-----------------	--

Chaque être possède quelque part une « graine », un « germe », un « principe en forme d'œuf », et il appelle cela sa « dunamis » (la disposition essentielle).

Comparons cela avec ce que le premier philosophe de Grèce place au centre : « l'eau » (tout est eau) au sens de berceau, de terre, de matrice d'où tout émerge (Thalès de Milet , le premier philosophe présocratique). Anaximène , à sa suite, affirme que tout est « air » (le souffle = vivant, voire animé et conscient).

GW44

Ces exemples nous amènent au cœur de la métaphysique : on constate que la métaphysique, à l'instar de la religion ou de la morale, recourt à un langage figuré, créant ainsi ses propres termes par analogie proportionnelle. On peut schématiser cela comme suit :

Bt	Langage figuré	Abstraction
physique .	Moins concret : moins de	Résumé : le langage
Plus	sens quotidien (du moins	philosophique (et

précisément : le sens ordinaire et quotidien dans le premier cas	initialement) ; ab . initial - premier transfert ; première imagerie ;	scientifique) de la science positive, de la philosophie et de la théologie parle ainsi de second transfert ; de seconde imagerie.
---	--	---

N.B. Le vide sémantique (vers le syntaxique).

2.5.4.4. Représentation religieuse

La représentation religieuse (symbolisme au sens strict).

Nous parlons ici de symboles qui ne sont ni des mots ni du langage, mais des représentations matérielles. Commençons par en établir la structure.

Relation entre symbole (t1, t2) syntagme ^ paradigme

- La relation entre le terme « 1 » et le terme « 2 » est à la fois syntagmatique et paradigmatisque ; elle est donc symbolique (t1 et t2 sont des termes convenus, compris par)

Cette définition est la définition générale, valable pour tout symbolisme, y compris le symbolisme non religieux. Il nous faut maintenant définir plus précisément le symbolisme religieux. Nous le ferons à l'aide d'un exemple.

- Nous recevons la consécration.

t1	t2
Christ	L'histoire de la vie terrestre et glorieuse du prêtre du Christ (dont le résumé se trouve sous
-naissance, souffrance et mort;	t1) ; accompagnée d'un rituel centré sur deux symboles fondamentaux, le pain et la coupe.
- la résurrection et l'ascension	

= Syntagmatique : - (participation) // (participe)	R = syntagmatique : t2 représente t1 au présent (c'est-à-dire : quiconque est confronté à t2 contacte simultanément t1 par son intermédiaire).
= paradigmatique // (similitudo)	= paradigmatique : t2 rend visible, dépeint, représente, tangible et visible (à la fois l'histoire qui reflète fidèlement ce qui s'est passé, et les symboles matériels de base, le pain et le vin représentant le corps et le sang, la vie, du Christ, et le rituel qui les met en œuvre)

Tous les sacrements et sacramentaux, toutes les liturgies (avec les variations nécessaires, bien sûr) ont cette structure de base, - du moins si elles ne sont pas comprises de manière séculière (ce que font actuellement les théologies séculières ; ce qui revient à les vider de leur substance).

GW45

En résumé:

Un symbole religieux extériorisant est une représentation actuelle d'une réalité sacrée au moyen de sa représentation matérielle et rituelle, qui est donc à la fois imitation (mimésis, comme dirait Platon) et participation (méthode , platonicienne) ou, en termes thomistes : similitudo (ressemblance, imitatio) participata (participé, en contact avec l'essence même de ce qui est représenté).

— De plus, nous verrons que ce mythe peut aussi servir d'application. — Analysons maintenant, à la lumière de ces considérations, deux autres aspects de la religion chez les peuples primitifs.

2.5.4.5. Le sacrifice.

Le sacrifice.

Le sacrifice fait partie intégrante du culte et englobe tous les actes extérieurs par lesquels l'homme exprime son lien avec le sacré, et plus particulièrement avec l'Être suprême. Toutefois, ces actes extérieurs revêtent un caractère dramatique, une structure théâtrale : l'homme « joue », « interprète » un rôle pour la Puissance sacrée. Le rituel naît de cette mise en scène, dans la mesure où cette « performance » est rythmée et reproductible.

Il n'est donc pas surprenant que les Indiens Uytito d'Amérique du Nord aient pratiqué un jeu de balle sacré lors de leur fête annuelle des récoltes en l'honneur du Père Primordial qui se manifeste visiblement dans les fruits ; que les Pangwe marchent sur des échasses et que les Kajan (Bornéo) fassent tourner des toupies comme forme de culte :

— que la danse trouve son origine dans le culte.

Le sacrifice s'inscrit dans l'ensemble du culte. Du moins dans les cultures avancées.

Mais qu'est-ce que c'est en soi ? Nous l'avons déjà vu : le primitif se coupe les mollets et jette le sang au ciel en guise de prière. (Schebesta , à propos de Malaka) Sans forme « ludique » ou « rituelle », pour l'instant. Simple. A. Vorbichler , *Das Opfer auf den ältesten nous accessible Stufen der Menschheitsgeschichte* , Wien (Mödling) , 1956, a étudié précisément cette simple étape du sacrifice.

Selon Vorbichler, le sacrifice est un acte de vénération par lequel l'homme place sa dépendance totale envers l'Être suprême, notamment en offrant sa propre vie – et non la valeur matérielle de l'objet sacrificiel – en offrande. Comment comprendre une telle chose ?

L'homme naturel ne connaît pratiquement aucune valeur plus élevée que la vie. Le besoin fondamental, pour reprendre les termes du fonctionnaliste Malinowski , est le besoin de vivre et de satisfaire aux nécessités de la vie. Tout le reste est fonctionnel ; il joue un rôle au service de la vie. Reproduction, territoire, santé, association, profession, prestige – tout est envisagé en fonction de la vie, et plus précisément de la force vitale (*dunamis*) : vie = f (facteurs de vie).

Ici, le symbolisme joue un rôle primordial : le Pygmée, par exemple, considère le cœur, le foie et l'estomac d'une antilope comme un mets délicat et les offre à l'Être suprême ; le Samoyède et le Koriak offrent la moelle des os ; mais toutes ces parties et organes « spéciaux » sont pour eux considérés comme le siège de la vie. Les objets choisis symbolisent ainsi la valeur suprême : la vie.

GW46

Mais il existe un second symbolisme : la vie est perçue comme un don de l'Être suprême, un don qu'Il a fait à l'homme. Au cœur, au-delà et en profondeur de la vie, l'humanité primitive voit l'Être suprême comme cause et donateur. Or, dans le sacrifice, « elle rend la vie reçue à celui qui l'a donnée ». C'est un acte de reconnaissance de l'origine. Ainsi, le sacrifice symbolise l'origine de la vie. L'être primitif situe cette origine dans le Saint des Saints et le Saint des Saints ; elle est sacrée. L'Être suprême, dans les profondeurs cachées du ciel, est l'origine.

La vie n'est pas d'abord « pour » l'homme, mais « de » Dieu. C'est Lui qui en dispose en premier lieu. Mais pour l'homme, elle est *moa*, non pas simplement à sa disposition.

Voici l'aspect moral de l'origine. Elle « ordonne » la vie, la subordonnant aux règles et aux normes gardées par l'Être suprême. Quiconque considère cet ordre (le cosmos) comme un *noa*, à sa disposition, viole un ordre sacré. Ainsi, quiconque commet un meurtre (*Caïn*) ; quiconque commet l'adultère, le vol, manque à ses devoirs de membre à part entière de la tribu, etc. (Considérons la liste des facteurs de vie). – Le sacrifice peut donc – et il l'est généralement – exprimer le repentir de cette appropriation contraire à l'ordre du monde : ce qui était considéré à tort comme *noa* est réaffirmé, dans le sacrifice, comme *moa*. Ainsi le nain Semang qui verse son sang et confesse sa faute. C'est l'élément de pénitence. La pénitence est la restauration de l'ordre.

En résumé:

La « puissance » (élément dynamique), comprise avant tout comme force vitale, mais aussi comme propriété et don de la divinité céleste (élément monothéiste primordial). – Voici le point de départ ; le sacrifice exprime, symbolise cette situation, cet ordre des choses. Ainsi, le sacrifice est un symbole, une représentation de la pensée primitive (et, à travers sa pensée, de l'ordre du monde tel qu'il le perçoit).

L'offrande des prémices (probablement le plus ancien type de sacrifice) de fruits, le sacrifice animal, l'offrande expiatoire de son propre sang, le sacrifice animal sans effusion de sang — voyez les nombreuses formes.

- Ici, la différence d'attitude (voir ci-dessus) entre la religion (sacrifice) et la magie devient apparente : le magicien agit de manière à contrôler le pouvoir, ou la force vitale, respectivement.

- Il agit en tant que dispensateur de celle-ci ; – ce qui n'est pas nécessairement anti-religieux : après tout, Dieu a donné le pouvoir (de vie) et l'a mis à la disposition de l'homme (dans l'ordre de l'univers).

Ici, le pain et le vin deviennent compréhensibles comme symboles du corps et du sang (de la vie et de la force vitale dans l'Eucharistie). Le sang est l'âme, la vie, la force vitale du corps. — Avec en arrière-plan, au moins dans une certaine mesure, le déma .

2.5.4.6. Art.

F. Olbrechts , Art d'hier et d'aujourd'hui . Davidsfonds, Selected Books, 1929/2. Ce petit ouvrage d'un élève de Franz Boas , de l'Université Columbia à New York, demeure précieux. Art figuratif (plastique), poésie, musique, danse : par quoi se caractérisent-ils ?

GW47

Ils trahissent l'« inspiration » (l'animation), non seulement religieuse, mais aussi profane. Car celle-ci n'est pas spécifiquement artistique (esthétique) : l'inspiration se trouve également à l'origine du travail et du jeu. On reconnaît l'art des primitifs à sa technique : il est, selon l'expression aristotélicienne, « poiësis », creatio , création ; mais une création présentant les caractéristiques suivantes :

a) la répétition du même motif (élément) - par exemple, le rythme est un tel exemple de répétition, mais dans le domaine moteur - ;

b) stylisation de l'objet naturel : il y a la forme naturelle de quelque chose avant que l'homme n'intervienne ; - l'artiste primitif aime simplifier les lignes naturelles capricieuses (clarté) ; - cette simplification prend facilement des formes géométriques (ou du moins des approximations de celles-ci) ;

c) dépendance de style : la primitive aime suivre un style lié à la tradition ; elle aime suivre un modèle de conception fixe dans toutes les variantes qu'elle lui donne ; c'est l'élément moa dans le comportement noa ;

d) – La caractéristique la plus marquante semble être la symétrie, c'est-à-dire l'élaboration régulière des motifs (éléments artistiques) : « régularité » et « mesure » en sont les éléments constitutifs (Olbrechts , 33). Cela signifie qu'un point central sert de point de départ et qu'une relation régulière ou symétrique est construite à partir de là.

1234567891 0 1234567891

Le nombre d'unités de mesure de part et d'autre du point de départ doit être strictement le même (identité) ; sinon, l'intervalle n'est pas symétrique par rapport à 0.

Derrière tout cela, et notamment derrière le maintien de l'égalité, se cache l'idée d'ordre du monde. Le cosmos n'est pas seulement sérieux ; il est aussi beau, et cette beauté réside avant tout dans la symétrie. Ceci nous amène au sacré tel que Rud le définit. Otton le définit : tremendum et fascinans , fascinant.

- « Formgeschichte », l'histoire de la forme, a pour postulat central la forme traditionnelle (fixe) dans laquelle une œuvre d'art est moulée : le caractère établi de l'art primitif constitue un moteur idéal pour la recherche historique sur la forme.

- Voir aussi : *F. Adriaens et al., Art from Altamira to the Present* , Anvers, 1971, vol . Partie V (Art non européen) et Partie I (Art dans l'Antiquité).

2b. La beauté (symétrie) et les écarts par rapport à la beauté.

La gravité de l'ordre du monde lui confère sa sacralité ; l'harmonie (ou symétrie), sa beauté. Pourtant, deux déviations existent : l'Être suprême et le farceur. On peut schématiser cela sous forme de différentiel (une série de termes allant du négatif au positif) :

Être suprême, Sublime (Sublime)	le farceur pur	« laid » (comique / tragique)
--	----------------	----------------------------------

Chez les Inuits, le chaman prie « en se concentrant dans un silence absolu sur Sila (l'Être suprême) » (*Shebesta* , *Origine ...*, 161). Hormis un cas isolé (Togo), on ne trouve aucune image ni représentation plastique de l'Être suprême dans toute l' Afrique noire . « Dieu est invisible, et l'on ne peut représenter l'invisible », dit l'Afrique noire (*Shebesta* , 180 et suiv.). – Dans l'Antiquité classique, les Israélites ne fabriquaient aucune image de Yahvé, et les Pythagoriciens adoraient Dieu (la Monade) dans le silence et l'immobilité.

GW48

- D'où vient ce vide, cette déviation, au sein d'un cadre archaïque et ancien ? La raison en est : l'Être suprême, respectivement Yahvé ou les Monas, est exalté (sublime, Erhaben), c'est-à-dire au-dessus de toute « forme » (qui impliquerait la finitude et la limitation).

— au-delà de toute « limite » (qui impliquerait une limitation). — Si donc il est question de « beauté » dans l'Être Sublime, alors il s'agit d'une beauté sans forme — irréprésentable et qui ne peut être pleinement appréciée que dans le silence — ainsi que d'une beauté infinie.

Informe – la beauté infinie est sublimité. La forme et l'échelle sont transcendées (transcendance). – Informe, donc trop de « forme » !

Le filou est l'antipode : laid (informe, au sens de dépourvu de beauté), figure naine et tragi-comique, il est, par sa forme et son échelle, l'antipode de l'Être suprême. Il suffit de penser aux représentations médiévales du diable (avec des pattes et des cornes de bouc, monstrueux). Informe, ici, justement par absence de forme !

L'art est sémiotiquement intéressant car il représente la pensée humaine et, de ce fait, le monde tel qu'elle le conçoit : l'artiste projette ses idées dans la matière. Réciproquement, l'œuvre d'art exprime, est expressive. Ce que l'artiste pense, son monde, s'y exprime, s'y reflète.

Par exemple, la symétrie est une manifestation d'harmonie, qui est l'essence même de la beauté ; cette harmonie est inhérente à l'ordre du monde. Elle se reflète dans l'œuvre d'art.

- Mais l'absence aussi « parle », « exprime », notamment lorsqu'il s'agit de l' Être suprême (Yahvé, que l'on peut nommer, le Monas), qui est inexprimable

.

Seuls les polythéistes plus tardifs représenteront les dieux, et notamment le Dieu suprême (qui ne possède que partiellement les caractéristiques de l' être suprême) : issus de la fusion des héros et des démons de la nature, ils ne sont plus, après tout, « élevés » en forme et en taille. Cet art polythéiste en dit long sur la pensée de cette culture (sa « valeur sémiotique » !).

Voici comment nous comprenons la définition de Hegel : « L'art est sensuel » "Scheinen der Idee" (la manifestation sensorielle de l'idée).

2.5.4.7. Sagesse religieuse.

Après l'imagerie et la représentation (matérielle) (le symbolisme au sens strict), nous considérons les idées, le contenu de la pensée. La « sagesse » est l'ensemble et le système des idées.

Cela nous révèle ce que les gens pensent d'eux-mêmes et du monde. C'est la sagesse au sens d'une intuition transmise discrètement. Philosophie et science enthymématiques (pré-scientifiques et pré-philosophiques). À l'instar du Père *Basile Lorsque Tanghe interrogea les Ngbandi (Oebangi-Oeële)* sur le pourquoi, ils répondirent : « Nous ne savons pas. Dieu l'a dit à nos ancêtres. » (*Le Serpent chez les Ngbandi* , Bruxelles, Goemaere , 1919, p. 51). Cette sagesse est double : gnomique (proverbiale) et mythique (narrative).

GW49

Sagesse gnomique. (Proverbialement)

Grec : Gnome = sort ; aphorismos (aphorisme) = déclaration isolée.

- En Inde, par exemple, nous avons les sutras , textes de style aphoristique, solennels ou privés, purement religieux ou semi-juridiques ; - une partie des Védas.

En Grèce, nous avons les Sept Sages, précurseurs des véritables philosophes. Leurs paroles sont du genre :

— « Connais-toi toi-même » : le postulat de cet adage est ce qu'on appelle l'hubris , la transgression ; quiconque commet une transgression s'attire l'intervention des dieux, ce qui signifie la ruine, si nécessaire ; « connais-toi toi-même » signifie : sois conscient des limites (du bonheur) que te confèrent les dieux immortels et le Destin ;

-- derrière tout cela se cache l'idée grecque de cosmos, d'harmonie, dans laquelle chacun de nous a sa place et au sein de laquelle toute perturbation entraîne une sanction immanente ;

- “Meden agan ” (Ne quid nimis , Lt.; mesure dure, Fr.; littéralement : « rien de trop »): même prémisse que « Connais-toi toi-même »; signification analogue : ne franchis aucune limite !

- L'essence de la tragédie grecque réside dans de tels proverbes.

Mais bien avant les Sept Sages, Homère et, plus tard, Hésiode ont laissé derrière eux une riche sagesse gnomique ; ainsi, par exemple, l'Illiade et l'Odyssée (Homère) regorgent de proverbes : « Le fer tente l'homme de lui-même » (le fer, c'est-à-dire l'épée forgée à partir de fer, « analogie attributive »), est

une tentation pour le chevalier (« l'homme »), surtout en état d'ivresse ; ainsi Ulysse le dit à son fils avant le grand jugement.

En réalité, les gnomes font partie d'un ensemble beaucoup plus vaste de connaissances, mais ces dernières y sont enthymématiquement présentes. Une réflexion et une explication plus approfondies révèlent le reste de cette cohérence.

Sagesse mythique. (Récit)

Gr. Muthos = histoire ; muthikos = mythique ; muthiologia = mythologie (à la fois la totalité des mythes et la théorie des mythes, ou plutôt, le récit des mythes) ; mutholos = conteur de mythes .

En histoire culturelle et en sciences des religions, un mythe est un récit à dimension sacrée, que l'on désigne par le terme d'« histoire sacrée ». Il se distingue par exemple de la légende (de saint), de la saga (de héros), ainsi que du conte de fées, qui est souvent une version édulcorée du mythe.

En psychiatrie, ce terme a une connotation péjorative. Un mythomane est une personne qui invente des histoires imaginaires pour se présenter sous un jour favorable (elle en est l'« héroïne » !). L'origine de ce phénomène est, par exemple, la frustration (la déception quant à ses propres capacités).

- qu'on ne confonde pas « imaginaire » (purement hypothétique) avec « fantastique » (reflétant l'imagination) ; le véritable mythe (religieux-historique) est fantastique (riche en imagination), mais non imaginaire (fabrication).

GW50

2a . - Comprendre Concernant la définition du « mythe » , il faut partir du constat que « la majorité des actes accomplis par l'homme des cultures archaïques ne sont pas, à ses yeux, la répétition d'un geste primordial accompli au commencement des temps par un être divin ou une figure mythique » (*Eliade , Traité , 41-42*). La plupart des actions de l'homme de la culture archaïque n'ont de « sens » à ses yeux que dans la mesure où il répète et perpétue un modèle dit « transcendant » (archétype) (paradigme → syntagme).

-

Ceci revêt une signification ontologique : pour l'homme primitif, l'exemple transcendant possède une valeur de réalité unique. Ce qui, à l'origine, s'est manifesté pour toujours est-il véritablement « réel », et non néant ?

Conséquence : s'il ne veut pas finir dans le néant, il doit alors (paradigmatiquement) imiter, répéter, ce qui a été démontré et (syntagmatiquement) le mettre en œuvre (par la participation). Cf. Eliade , ibidem, 42.

N.B. - « Geste primordial » = événement primordial, événement originel. (// Esprit)

= Quelle est la portée du sujet traité par le mythe ? Celle-ci peut être caractérisée comme statique (synchronique) ou dynamique (diachronique).

Statique:

Le mythe parle de la soi-disant « origine » (c'est-à-dire la première origine) de l'être (= de tout) ; ceci se schématise facilement en la structure tripartite suivante :

monde - devenir)	aspect cosmo-gonique (cosmos + gonia ,
anthropo-gonique de l'humanité	(anthropos , humain)
dieux - aspect	théogonique (du moins chez les polythéistes) ;

Ce dernier aspect devient simplement l'aspect théologique dans le proto-monothéisme ou le monothéisme ultérieur (Israël, zoroastrisme , religion d'Akhenaton) : il n'est pas question de « gonia », de procréation ou de devenir avec l'Être suprême ; Il est lui-même la source et l'origine du monde et de l'homme.

// On constate que la division tripartite traditionnelle de la métaphysique en cosmologie, anthropologie (// psychologie rationnelle) et théologie est d'origine mythique.

Dynamique;

Le mythe parle du cours, du schéma de développement, du drame de l'histoire («temps»); par commodité, ceci est schématisé en la structure tripartite suivante : commencement, début - archè - aspect logique (archè = début)

Complications, tournants - kairo - aspect logique (kairo = tournant,
complication) fin, fin eschato - aspect logique (eschaton = dernier,
résultat, fin, ultime)

On constate que ce schéma, celui de l'histoire sacrée, est ancien et pourtant toujours pertinent : le paradis (commencement doré), la Chute (déclin) et l'espoir de restauration et de rédemption (fin du monde) sont des thèmes récurrents dans les conceptions de l'histoire, qu'elles soient primitives, antiques, médiévales , modernes ou contemporaines (Marx, Nietzsche, Freud, par exemple). C'est la métaphysique dynamique. Son schéma est ancien.

« Au commencement, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles » — ainsi s'achève notre « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit » : cette perspective est celle du mythe ; elle montre la dimension dans laquelle la mythologie et, dans son sillage, la métaphysique ont situé toute chose.

GW51

La mythologie d'une tribu, d'un peuple ou d'une culture est à la fois un recueil et un système de ce qui « est », de l'être, à la fois synchronique et diachronique. Cela signifie que la pensée s'y exprime pleinement. De ce fait, le mythe transcende la saga, la légende et le conte de fées – bien que ceux-ci puissent s'y imbriquer, tout comme le mythe d'Œdipe s'entremêle à la mythologie grecque : Œdipe, par exemple, a commis un acte d'hybris (un mariage inconscient avec sa mère) ; l'ordre du monde (les Moira , les dieux) exige sa chute tragique.

Note : L'ontologie répond à la question : « Que doit prendre en compte l'homme : une partie de la réalité ou, en principe du moins, la réalité dans son intégralité ? » La mythologie constitue une première ontologie, « fantastique », imaginative, qui sera suivie d'une ontologie « rationnelle », logiquement justifiée. L'homme doit prendre en compte non seulement le premier plan de la vie quotidienne, mais aussi, et surtout, ce que l'on appelle les « arrière-plans » de la vie et du monde.

2b. – L'être tout entier, divin, humain et cosmique, – toute l'histoire, passée, présente et future, « enraciné » dans une origine « transcendante », – voici le message de la mythologie. Décrivons-le plus en détail d'un point de vue relationnel. À cette fin, nous introduisons la paire transcendant-immanent, dépassant, « au-dessus » -présent -propre, « dans » -présent . *Otto Willmann* , * *Histoire de l'idéalisme* *, III, 1036, note qu'en métaphysique, cette

paire (// choriston , überschreitend , hinausliegend ; // enuparchon , eingegangen , innewohnend) est utilisée en lien avec cinq relations :

- Dieu est transcendant (et à sa manière immanent) par rapport au fini ;
 - les idées, comprises comme des modèles de choses préexistantes de toute éternité, sont, en tant que « principes », des raisons ou des fondements suffisants pour l'esprit abductif et inductif, sont transcendantes (et en même temps immanentes à leur manière) par rapport aux choses ; (// formes, Ar. ; nombres, Pythagore)
- l'esprit humain est transcendant (et à sa manière immanent par rapport au corps humain ;
 - les idéaux, à savoir les valeurs spirituelles qui signifient tâche, exigence et bonheur, sont transcendants à l'activité spirituelle qui doit les réaliser (et immanents à elle à leur manière) ;
 - les objets de la connaissance, c'est-à-dire ce qui est connu, sont transcendants (et pourtant, à leur manière, immanents) par rapport au sujet ; de même les objets de la volonté (mais alors non pas par rapport à la faculté de connaissance, mais à la faculté de but).

En **résumé** : toute la métaphysique classique trouve ici son cadre.

En fait, « transcendant »/« immanent » correspondent à « externe » et « interne », mais avec l'idée que le couple « supérieur/inférieur » est mêlé : le transcendant est supérieur (plus parfait), ce à quoi il est immanent est inférieur (moins parfait), du moins pour les quatre premiers cas ; tandis que le transcendant est « antérieur » à ce à quoi il est immanent, dans le cinquième cas ; à savoir, les objets de la connaissance et de l'aspiration, qui précèdent la connaissance et l'effort.

Le terme « immanent » est souvent employé aussi pour qualifier les seconds termes des cinq relations : le fini (les choses de ce monde), le corps humain, l'activité réalisatrice et la connaissance, respectivement l'effort, sont « immanents » (ils sont « immanence », comme on le dit aussi). Analogie !

GW52

transc . ^ imman . s'applique-t-il en mythologie ?

Première application : l'Être suprême est exalté, au-dessus, mais en même temps omniprésent dans ce monde et dans l'humanité ;

La seconde application : les actes exemplaires de la Divinité, s'il s'agit de figures mythiques, sont plutôt exaltés au-dessus :

1. la conduite des gens (leur ordre, leurs institutions, leurs coutumes, etc., ainsi que

2. les choses qui nous entourent, mais elles sont présentes en elles comme le principe même de la vie humaine et de la réalité des choses ; - c'est précisément ce que Pythagore, Platon et Aristote ont exprimé en déclarant que les « nombres » (comprendre les structures mathématiques et même les structures en général, car c'est ainsi que Pythagore les comprenait, après tout), les idées (comprendre les exemples selon lesquels les choses sont faites), les « formes » (comprendre l'ordre, les formes organisationnelles des choses), étaient plutôt, supérieurs, au-dessus des choses et des actes concrets, et pourtant présents en eux (Pythagore souligne l'équilibre entre les deux, Platon souligne la transcendance, Aristote l'immanence, - ces deux derniers, cependant, sans nier l'autre composante) ;

Troisième application : L'élément animiste dans la pensée primitive de l'humanité faisait clairement référence à la transcendance de l'« anima », de l'âme – ou, du moins, du principe de vie, si on l'entend de manière animiste , par exemple le principe de vie d'une plante, d'un animal ; – certainement d'un fétiche, où il s'agit d'un « esprit ».

Ainsi, pour les Inuits, les grosses pierres, les tourbillons et autres choses « significatives » (= mana) ont leur « inua », leur « possédant » (// possession), leur principe vital (*Schebesta* , *Origine* , 160) ; de même, une théorie des idées d'attrait animiste est présente dans l'affirmation des Iroquois selon laquelle chaque animal du monde spirituel a son modèle (// J. Haekel , voir *Schebesta* , *ibid.*, 65) ; pourtant, l'âme (ou son analogue animiste) est immanente, habitant la réalité animée (O. Willmann note également la convergence entre « âme », voire « ange » ou « esprit gardien » (totémistique) d'une part, et le principe essentiel (nombre, idée, forme) d'autre part).

Le quatrième application : « Cet ensemble de vérités - destiné les Australiens , les Pygmées , les Fuégiens et leurs opinions sont -ils un constituant de leur propre « Weltanschauung » (vision du monde) mais une ontologie pragmatique (nous dirions même et une sotériologie), et c'est la base de leurs « vérités » il (le primitif) essaie de se sauver en s'intégrant au réel » (*Eliade*, *Traite*, 41) ;

En effet, l'histoire sacrée des mythes est en même temps une histoire de salut : imiter et s'aligner sur l'exemple transcendant dès le commencement (ce par quoi il devient immanent à ce monde et à cette vie) est une question de salut ; le bonheur, la prospérité et le bien-être en dépendent ; le mode d'être idéal s'y exprime, s'y manifeste et s'y affirme ; la transcendance de l'idéal par rapport à la factualité (relativement impure) va de pair avec une immanence minimale en son sein ; – quelque chose qui représente l'aspect modal ;

Cinquième application : le primitif est ce qu'on appelle un « réaliste naïf », c'est-à-dire qu'il est convaincu de connaître et de poursuivre la réalité telle qu'elle est objectivement ; elle est extérieure et supérieure à lui, antérieure à ses connaissances et à ses aspirations, et pourtant intérieure à elle ; les mythes des mythologues reflètent et présentent ce dont ils parlent, sans être cela en soi.

- On reconnaît que le symbolisme est identique à la relation « transcendance-immanence », mais au lieu de partir de la réalité transcendante, on part de « ceci », la réalité immanente (second sens) : ce dans quoi le transcendant est présent et visible se réfère (sémantiquement) au transcendant.

GW53

Autrement dit : le sacré (le saint, l'au-delà) transcende le monde (cette réalité terrestre et séculière) tout en lui étant immanent. Tout dualisme – la fameuse « hypothèse des deux mondes » des penseurs laïques – est ici absent : malgré toutes les distinctions, le sacré et le séculier ne font qu'un.

2c – L'être et le temps se révèlent selon leur « origine », et sont même rendus visibles dans la mythologie ; cette origine peut être interprétée relationnellement comme une « transcendance » immanence – relation (ou symbolisme, si l'on considère la relation d'origine à l'inverse). Examinons maintenant cela plus concrètement.

- « Pour l'homme de la nature, le mythe est une chose très sérieuse : il ne peut (moa !) être raconté à chaque occasion, tout le monde ne peut (moa !) le raconter, et tout le monde ne peut (moa !) l'entendre. » (*Schebesta* , *Origine* , 95, à l'exception des parenthèses « moa » interposées , qui sont les nôtres).

— (Les mythes) « décrivent l'origine, le développement et le destin du monde et de l'homme — le paradis, la « culpabilité primordiale » (le péché originel), l'origine de la mort, le déluge, l'introduction des biens culturels et la fin des temps. Selon le témoignage des peuples indigènes, ces mythes sont « absolument réels et vrais » ! » (Schebesta , ibid., 97).

« Non seulement le contenu, mais aussi l'acte même de raconter l'histoire revêtent une importance décisive dans le véritable mythe. Le récit du mythe constitue un culte efficace qui “reproduit” l'événement primordial ici et maintenant, le rendant actuel et présent » (Van der Leeuw)... « C'est une parole prononcée qui possède un pouvoir décisif, car elle est répétée » (Van der Leeuw) (Schebesta , ibid., 99). Ceci met en évidence l'aspect dynamique .

Les nombreuses et profondes similitudes entre les mythes des peuples les plus divers du globe ont incité W. Koppers à expliquer tous ces récits par diffusion , c'est-à-dire comme provenant d'une unique culture primordiale, située aux origines de l'humanité, et se diffusant (diffusio) à partir de là à travers le monde. Si l'illumination (ou inspiration ; voir le caractère oraculaire et inspiré qui sous-tend toute religion, supra) est une raison suffisante : les mythologues sont des êtres inspirés qui puisent leurs intuitions imaginatives à une source unique et universelle, des esprits surnaturels (anges) qui sont les guides (voir totémisme personnel ou, comme mentionné également, nagualisme) et les inspireurs des conteurs de mythes.

Un mythe pygmée comme exemple concret : Dieu créa, avec l'aide de la lune (concernant cet aspect « lunaire », voir ailleurs ; la lune semble ici être l'hypostase de l'omniscience divine , son œil omniscient et même créateur), le premier homme, Baatsi , et le plaça sur terre. Il façonna son corps d'argile, l'enveloppa d'une peau et y versa du sang (symbole de vie !). Lorsque Baatsi commença à respirer, Dieu lui murmura à l'oreille : « Tu engendreras des enfants qui peupleront la forêt. Mais enseigne à tes enfants mon commandement et veille à ce qu'ils l'enseignent aussi à leurs enfants (principe de la tradition !) : vous pouvez manger de tous les arbres, mais pas du tofu ! »

— (Kairos :) Baatsi eut de nombreux enfants, leur enseigna le commandement de Dieu et — ici la différence avec le mythe d'Adam dans la Bible — se retira ensuite auprès de Dieu au ciel (religion du dieu céleste !). Le peuple adhéra à la tradition de Baatsi . — (Kairos :) Un jour, cependant, une femme enceinte (Ève !), saisie d'une envie irrésistible, désira ardemment le fruit délicieux du tofu. Son mari tenta de la raisonner, mais elle continua de supplier avec tant de ferveur que son mari finit par se faufiler dans la forêt et

cueillir secrètement un fruit. Il l'éplucha rapidement et cacha soigneusement les pelures en chemin pour ne pas être dénoncé. Mais la lune (symbolisant et hypostasiant l'omniscience divine , élevée au monde suprasensible) l'avait vu. Elle le rapporta à Dieu : « L'homme que Tu as créé a transgressé Ton commandement (l'orgueil !). Il a mangé du fruit du tofu ! » Dieu fut si furieux qu'il punit cette désobéissance par la mort. (D'après Schebesta , ibid., 143)

GW54

Un autre exemple pygmée : Udopha , la vieille Pygmée, explique pourquoi les femmes doivent travailler si dur (à cause des enlèvements !) : « Au commencement était Masoepa , le Créateur de toutes choses. Il vivait seul, sans femme ni frère, avec ses trois enfants, deux fils et une fille. Ce furent les premiers humains. Masoepa était bon envers eux ; il veillait à ce qu'ils ne manquent de rien. Ils l'appelaient « Père » (voir la Bible !), il vivait dans une hutte, parlait avec le peuple (fascinosum , immanence), mais sans se montrer (transcendance, tremendum), et leur interdisait même (moa !) de l'espionner. » (Kairos :) Sa fille unique était extrêmement curieuse : elle aurait adoré voir son Père ! Chaque jour, elle devait déposer du bois et une cruche d'eau devant sa porte.

Un jour, elle aperçut, cachée derrière un arbre – par orgueil –, le bras de son père, orné de bracelets, tenant la cruche. Quelle joie pour elle ! Masoepa , pour qui le péché n'avait pas échappé, rassembla ses enfants et, dans sa colère, les réprimanda pour leur désobéissance. Pour les punir, il s'en alla, les abandonnant à leurs soucis. Pourtant, il leur offrit des armes et des outils (biens culturels) afin qu'ils puissent subvenir à leurs besoins (élévation spirituelle et épanouissement après la Chute). Mais il maudit sa fille : « Tu seras la femme de tes frères, tu porteras la douleur et la souffrance, et tu accompliras toutes sortes de travaux pénibles. » Et Masoepa disparut...

Cette seconde version témoigne davantage d'un homme pratique que d'un penseur, dirait *P. Radin* dans **Le Monde de l'homme primitif **, p. 46 et suivantes : le texte est moins logiquement fermé, mais, d'un autre côté, plus vivant et imaginaire.

Une addition maniste , et simultanément animiste : « Écoutez davantage les voix des êtres ! La voix du feu qui se propage ! Écoutez la voix de l'eau ! Écoutez dans le vent le fourré en larmes ! – C'est le souffle des ancêtres ! Ceux qui sont morts ne sont jamais partis ! Ils sont dans l'ombre qui s'épaissit ! Les morts ne sont pas sous la terre : ils sont dans l'arbre qui bruisse ; ils sont

dans la forêt qui gémit ; ils sont dans l'eau qui coule ; ils sont dans l'eau qui dort ; ils sont dans la hutte du nègre ; ils sont dans la multitude ! Les morts ne sont pas morts ! » – Transcendant, certes, mais aussi immanent (« dans ») !

Il est désormais clair pourquoi des penseurs tels que Schelling, l'idéaliste allemand, J. Bachofen , E. Cassirer , K. Jaspers, P. Ricoeur et d'autres ont considéré la réflexion sur les mythes comme une méthode de connaissance valable pour parvenir à une compréhension plus profonde de l'homme, du monde et du divin (Analyse des mythes). Voir aussi O. Willmann !

GW55

- Il est désormais clair quelle erreur commettent les scientifiques positifs lorsqu'ils cherchent la mythologie au même niveau que la science : cette dernière adhère méthodiquement (et idéologiquement, lorsqu'il s'agit de positivistes et d'autres scientifiques laïques) à ce monde et ne peut comprendre le langage des mythologues, qui signifie des choses très différentes de la description et de l'explication positives du monde.

Les scientifiques positivistes commettent aussi régulièrement des erreurs de compréhension textuelle : ils confondent le genre littéraire (type de texte) et, de ce fait, s'attaquent à des mythes bibliques et non bibliques à l'aide de données scientifiques sans rapport avec la question. Par exemple, lorsqu'ils attribuent au mythe une valeur exclusivement « poétique » ou lorsqu'ils emploient le concept d'« origine ».

Conclusion : la langue et le texte sont régulièrement mal compris (philologie incorrecte : voir le cours de première année).

2d. L'être et l'histoire (le temps) sont tous deux thématiques dans le mythe, plus précisément à partir du « commencement » ou de l'« origine » — tels qu'ils sont formulés aujourd'hui. Définissons maintenant plus en détail ce « commencement » (cette « origine »).

Nous avons déjà abordé ce thème plus haut, pp. 39/40 (liturgie de la déma des Marind-Anim). Nous y avons indiqué que l'événement primordial (geste primordial) pouvait être compris à la fois de manière durative et inchoative. Ceci s'applique à l'origine (au commencement). Au sens duratif, on procède du temps (l'histoire, dans sa diachronie) compris collectivement et universellement ; au sens inchoatif, du même temps compris de manière distributive et singulière, respectivement envisagée particulièrement. La

formule « au commencement » signifie à la fois le commencement historique (le moment singulier du début) et le principe métaphysique (la raison suffisante, présente de manière durative, fondée sur chaque fait historique singulier, c'est-à-dire l'ensemble des faits, universels).

On prétend que la mentalité gnomique et mythique est « anhistorique », mais ce n'est que très partiellement vrai.

1. « Devenir » et « chute » (« périr ») - genèse et phthora , disaient les Grecs - est pour chaque primitif un fait de premier ordre, un point de départ de la pensée et de l'action.

2. De plus, les premiers hommes ont traversé toute une série d'étapes culturelles et ont vécu toute une série d'événements historiques marquants, naturellement plus lentement que nous. Leurs traditions témoignent très clairement de cette prise de conscience.

Mais ils situaient l'origine et la chute au sein du tout plus vaste de l'« origine » (le commencement), le soi-disant temps primordial ou temps premier, compris à la fois de manière inchoative (historique) et (surtout) métaphysique (éternelle). En d'autres termes : ils situaient l'« immanent » (au second sens, l'historique) au sein du « transcendant » (le sacré, le saint – l'autre monde).

Ainsi, la « répétition » apparaît clairement : le commencement historique initial se répète ; le principe éternel se répète (mais dans un sens entièrement différent de la fois précédente), simultanément. Cette répétition est une proposition présente visible. Par exemple, dans le Rig - Veda, recueil indien vieux d'environ trois mille ans et comprenant plus de mille poèmes religieux, la vie religieuse était centrée sur le « Yajna » (apparenté au grec hagios , sacré), généralement traduit par « sacrifice », mais plus justement par « acte sacré ». Il s'agissait d'un feu dans lequel étaient versées des offrandes aux dieux (polythéisme !), et d'une boisson sacrée, préparée simultanément, le tout accompagné de poèmes récités, de chants et d'incantations murmurées.

Le commencement est le suivant : les dieux (selon la version polythéiste du mythe) firent se lever le feu céleste, le soleil (matinal), à l'origine (et pour toujours), et inondèrent le monde entier d'une humidité vivifiante. Tel est le principe éternel, transcendant et durable, l'origine. Ce principe est aujourd'hui manifesté et accompli de façon visible dans le yajna , depuis l'Antiquité, selon une longue tradition historique, de génération en génération. Par ce biais, les êtres humains s'harmonisent avec l'ordre du monde.

Ainsi, ils entrent en affinité et en contact avec elle. – En résumé : ce que les dieux ont accompli (démontré) constitue le premier yajna , primordial. Ce que le peuple védique accomplit (ou imite) constitue le second yajna , terrestre (événement sacré). Cf. H. Lommel, **Gedichte des Rig -Veda **, Munich – Planegg, Barth, 1955, p. 10. Notons que le feu et la boisson sont ici des représentations (symboles) du feu solaire céleste et du sang divin.

Comparons la consécration catholique : le récit de la consécration diffère fondamentalement du mythe car l'archétype (principe transcendant, éternel et métaphysique) est un événement historique réel : la vie, la mort, le voyage aux enfers et la résurrection de Jésus sont des faits historiques avérés, symboliquement « répétés » une première fois (c'est-à-dire singuliers, inchoatifs) lors de la Cène et, depuis, répétés de génération en génération. Du mythe, seule la structure subsiste dans le sacramentalisme catholique (paradigme – syntagme). De plus, on dit : « in illo tempore », « en ce temps-là », au lieu de « au commencement ». Ou plus précisément : tout le contenu du « commencement » est passé dans la recreation (nouvelle origine) de l'incarnation de Jésus.

Quels concepts servent maintenant à décrire l'origine plus en détail ? Nous voyons ici diverses modalités d'origine. N. Söderblom , **Das Werden ...**, 149 et suiv. : (Die Urheberhypothese) parle de deux modalités principales dans les récits d'origine : **Aussonderung ** , ** Ausscheidung ** (exception, séparation ; exclusion et séparation, d'une part, et, d'autre part, ** Verfertigung ** , **Schöpfung** (fabrication, création, création).

Le premier type met l'accent sur l'égalité naturelle, voire la fusion, et conduit à l'émanation (e.manatio ; // grec : ek.roè ; écoulement) : du supérieur jaillit l'inférieur sans interruption de cohérence (continuité) ; il diffère ainsi de l'évolution (qui signifie un développement du inférieur vers le supérieur, permettant au supérieur de provenir du inférieur). Le mysticisme, dans lequel Dieu, l'homme et le monde fusionnent, privilégie cette conception.

Le second type conduit au créationnisme (croyance en la création), selon lequel l'« origine » fabrique et crée le monde temporel de son propre chef. Les religions prophétiques privilégient cette conception (par exemple, le zoroastrisme en Israël).

En réalité, c'est plus compliqué. Il faut distinguer :

(un) L'artificialisme (artificium = produit manufacturé) ; l'artificiel sert de modèle, mais s'exprime de manière figurative ; le résultat est créé à partir de rien, c'est-à-dire de rien en dehors du créateur, de sorte que le créateur se crée quelque chose à partir de lui-même. La Bible et Aristote conçoivent cette idée dans une certaine mesure. Les premiers monothéistes aussi.

(b) Le magisme (la magie) : l' acte dynamique du magicien, du chaman, du sorcier et de l'homme en général sert de modèle, donnant vie à une réalité par sa parole puissante et efficace (la formule magique). La Bible, interprétée dans une perspective monothéiste, reconnaît la parole créatrice : Dieu a parlé, et la chose fut ! Dans la tradition sacramentelle catholique , l'acquiescement lors de la confession est une telle parole (re)créatrice. Les monothéistes originaux connaissent également la parole créatrice.

(c) Juridisme (ius, droit ; juridique) : le législateur sert ici de modèle ; le fondateur d'un État organisé ; aussi le colonisateur. L'origine première « établit », « institue ». Ainsi, la doctrine catholique traditionnelle affirme que le Christ a « institué » l'Église, « institué » ses sacrements, qu'il l'a « fondée ». Les dieux ont « fondé » au commencement. Ou l'Être suprême.

GW57

(d) Le biologisme sert de modèle à la production biologique au sens actif, à laquelle la descendance correspond au sens passif. Dieu, l'Être suprême, le Dieu suprême, les dieux, les Causes « engendrent » les humains, les animaux et les choses – au sens figuré. Ils sont les dispensateurs de vie. Dieu est donc aussi appelé « Père ». – La « séparation » de Söderblom pourrait également s'y intégrer. L'« effusion » a un sens plutôt physique .

(e) mathématisme : l'opération mathématique sert de modèle ; on parle de « division », de « scission », ce monde naît des restes ; si nécessaire mêlé à des représentations biologiques : de l'œuf-monde naît, par sa « scission » (orphisme , pythagorisme).

- L'origine doit encore être précisée par l'ontologie.

En effet, le devenir et la disparition des choses issues d'un berceau, d'une terre mère, sont régulièrement confondus avec d'autres modalités d'origine. L'être peut en effet être considéré comme une « origine » d'où les phénomènes « émergent » et dans laquelle ils « disparaissent ». C'est le langage phénoménal : on adhère au mode d'apparition manifesté par le devenir et la disparition. Compris ainsi, c'est exact. Son origine et sa disparition réelles vont plus loin :

elles signifient tirer l'existence (réelle) de « quelque chose », à savoir l'origine, et la retourner. On peut dire cela de l'être, mais pas simplement de Dieu, qui n'est pas l'être transcendantal (= omniprésent), mais l'Être Suprême, qui a certes un lien direct avec l'être (transcendantal), mais cet être n'« est » pas (il est divinement transcendant ; cela est vrai). Dieu est un être et doit donc être situé, logiquement, au sein de l'être comme système et ensemble d'êtres ; mais il ne coïncide pas avec lui. Car il possède une essence propre. Il est donc « origine » d'une manière bien différente de l'être ! (Analogie !) Les phénomènes, par exemple, ne « périssent » pas en Dieu comme dans une terre mère qui reçoit à nouveau les « restes » !

Voilà qui met fin à cette longue description phénoménologique de la métaphysique primitive comme point de départ de la métaphysique ultérieure. L'objectif était la compréhension historique, dresser l'arbre généalogique de la métaphysique, comme dirait O. Willmann . Après la rupture de la sophistique et des Lumières avec le passé (antique) de l'humanité, une « réhistorisierung » (réhistoricisation) s'impose, c'est-à-dire un retour aux sources, non pas pour s'y enfermer, mais comme source d'inspiration (« Historisches »). Le « principe » (principe historique de toute philosophie) est une forme importante d'abduction : on comprend beaucoup de choses en possédant l'explication de ce qui précède.

Parallèlement, nous nous sommes engagés dans la philosophie pratique et la théologie de l'histoire. De fait, le mythe perdure dans ces deux branches de la pensée rationnelle postérieure. Il a été rationalisé et, si nécessaire, sécularisé, mais la question de savoir s'il a acquis une substance significative reste ouverte. La philosophie et la théologie « conformistes », qui s'inscrivent dans le courant de pensée gnomique et mythique, puisent fondamentalement dans des intuitions primitives ; les « non-conformistes » – tels que les sophistes et les Lumières – rompent avec ce courant et tentent, de manière purement rationnelle et sécularisée, de trouver un nouveau fondement – sans grand succès jusqu'à présent, bien au contraire.

L'éducation est souvent la pire des choses. Willmann l'a bien compris ! D'où son retour au « Perennis ». philosophia ', la 'philosophie éternelle', c'est-à-dire la philosophie qui ne rompt pas la continuité avec l'origine', le 'commencement', mais la poursuit.

GW58

3. Le piédestal antique.58

3.1. Terminologie technique,

Il convient tout d'abord d'expliquer les termes techniques liés à l'histoire et à la culture.

Le terme « **primitif** » désigne ce qui n'est pas encore pleinement développé, ce qui se trouve encore à l'état initial. Dans ce sens, mais avec une nuance plus forte encore, on emploie également le terme « archaïque » : les premiers peuples primitifs – les chasseurs-cueilleurs – sont alors (généralement, car la terminologie technique varie selon les auteurs) « archaïques » au sens strict. Ils ignorent encore l'agriculture et l'horticulture ; l'Être suprême leur voue un profond respect.

- « **Antique** » (« vieux ») désigne une étape historico-culturelle ultérieure ; elle diffère principalement de l'état primitif par les deux caractéristiques suivantes :

(1) par l'organisation socio-économique : - chez les primitifs, la famille (groupe de familles), le clan (groupe de familles) et la tribu (groupe de clans) sont centrés autour de la famille comme noyau ;

- chez les anciens, la ville est centrale, et en effet principalement en tant que cité-État (polis) ; mais, au fil du temps, le monde antique évolue vers des « empires » (imperia : les empires perse et romain, par exemple) - le tout sur fond agraire (l'agriculture et l'horticulture sont situées autour des villes).

(2) par l'évolution culturelle : la culture devient à la fois individuelle et universelle : - l'individu (l'individu) se libère de la structure tribale fondée sur le sang et la parenté, par laquelle la personnalité gagne en indépendance : l'être humain individuel commence à compter ;

- l'individu trouve sa place dans un environnement international : il n'est plus limité aux frontières tribales ou autres, et acquiert une signification universelle qui transcende toutes les affiliations tribales, nationales ou urbaines.

Le terme « **classique** » prend alors tout son sens. Après tout, il présuppose un monde antique issu de la primitivité, où ni la divinité, ni les nombreux dieux, ni les héros ou figures héroïques ne servent d'exemples (ne sont exemplaires), mais où l'homme l'est.

- Dans une atmosphère antique, un Gilgamesh (Babylone) ou un Prométhée (Hellas), qui se dressent comme des héros contre les dieux, est compréhensible (culture noble : aristo.kratia).

Dans un monde antique imprégné de l'idéal d'héroïsme, un nouvel idéal émerge progressivement : l'être humain exemplaire. En Chine, par exemple, les empereurs et les sages sont exemplaires ; en Inde, les sages et les êtres éclairés ; et en Grèce, les artistes et les philosophes. Ils appartenaient à ce que nous appellerions aujourd'hui des cercles « éclairés » (Renaissance, Aufklärung), qui, à bien des égards, se situaient en marge de la culture antique (il suffit de penser aux conflits dans lesquels ils furent impliqués). Cela tient au fait que l'être humain accompli et cultivé était devenu « canonique » (kanoon = règle), régulateur (regula = règle), normatif (norma = norme) et exemplaire (exemplum = exemple ou modèle).

« Les cultures grecque, romaine, indienne et chinoise ont indéniablement des fondements antiques. Homère est une figure antique, Socrate une figure classique. Notre conception de la Grèce est (en partie due à l'éducation reçue dans les gymnases) « trop classique ». Socrate et Platon étaient des novateurs radicaux. Leur culture était assurément antique. Hérodote professe sa parenté avec les Égyptiens. » (*Encyclopédie ethnographique*, 28/29).

GW59

3.1.1. Temps de rotation de l'essieu

Le concept de « temps de rotation de l'axe ». Dans son *livre Von Ursprung Dans *Und Ziel der Geschichte**, Karl Jaspers met l'accent sur ce qu'il nomme l'« Âge axial », l'époque de la révolution axiale – une période marquée par un profond bouleversement spirituel et culturel, suivie de périodes de formation intense d'entités politiques et culturelles visant à instaurer un nouvel ordre mondial, voire à dominer le monde. Pour lui, cette époque correspond à celle du prophète Daniel (après Jérémie et Ézéchiël), de Zarathoustra, de Bouddha et de Socrate. En Inde, au Proche-Orient et en Europe, émerge un type d'être humain qui allait façonner l'avenir pendant 2 500 ans. Ce bouleversement se fait déjà sentir au VIII^e siècle, atteint son apogée vers 600 avant J.-C. et, dans son sillage, se développent des formations politiques qui orientent l'histoire jusqu'à nos jours. Les grands textes sacrés (les Védas et leurs développements ultérieurs, la Bible, etc.), par exemple, datent de cette période.

Tout bien considéré, une période de rotation axiale demeure un phénomène énigmatique : bien que les contacts entre les principaux centres culturels n'aient pas été très étroits, ces derniers se sont néanmoins développés simultanément, et de façon analogue. C'est là l'explication.

Le bas Moyen Âge, la Renaissance et les Lumières annoncent une seconde période de rotation axiale, dans laquelle nous sommes pleinement impliqués. Car la culture antique, classique et médiévale est depuis lors plongée dans une crise profonde.

- On comprend maintenant pourquoi l'on parle d'un piédestal antique : grâce à cette période de rotation axiale, une rupture apparaît entre le point de départ primitif et ce qui suit, la période antique-classique-médiévale ; c'est, en quelque sorte, un nouveau piédestal sur lequel l'humanité s'établit de la Chine à l'Europe.

3.1.2. Principe de la semence et de la récolte

Le fondement cognitif de toutes ces cultures anciennes est un pragmatisme primordial ou primitif, mais dans une version ancienne.

- Chine : le ciel, la terre et l'humanité sont les composantes d'un univers cohérent et ordonné (d'où le nom d'« universisme » - également connu sous le nom d'universalisme - donné à la pensée chinoise antique par le sinologue néerlandais de Groot : univers = cosmos) ; l'homme trouve la « voie » dans cet univers dans le Tao (// Daoe) ; il se situe dans cet univers de telle sorte qu'il représente un ordre objectif extérieur à l'homme et intérieur à lui, qui le normalise (lorsqu'il agit) et le sanctionne ;

- Inde : la loi mondiale ici est le « Dharma », car l'univers est, à grande comme à petite échelle, un tout ordonné qui normalise et sanctionne à la fois la nature et l'homme en tant qu'être agissant moralement (fait ressentir le bon ou le mauvais caractère : il suffit de penser au karma, le « résultat » des actes accomplis par désir (et donc mauvais), et à la réincarnation qui en est la conséquence (quiconque agit bien devient, en vertu de l'ordre du monde, quelque chose de bon ; quiconque agit mal, quelque chose de mauvais) ;

- Hellas : le concept du cosmos, du microcosme et du macrocosme domine la pensée hellénique : l'harmonie.

— Voir ci-dessus, pp. 20 et suivantes, pp. 29 et suivantes, où nous avons anticipé la culture antique à partir du point de départ primitif . perennis ! Voir aussi les pages 4 et suivantes.

- Mais en Grèce, quelque chose se produit d'une manière frappante qui se produit aussi ailleurs, mais pas de cette manière : l'historia , c'est-à-dire la libre recherche de la connaissance en toute chose. Histor = témoin oculaire, quelqu'un qui acquiert la connaissance (eidenai) grâce à sa propre vision (idein) ;

— dans un second sens, arbitre, quelqu'un qui acquiert une compréhension approfondie grâce à l'examen des témoignages oculaires.

GW60

Observation personnelle, enquête, connaissance du sujet : tel est le lien exprimé dans histor . Ainsi que dans historia : à savoir, ce que l'on sait de quelque chose grâce à l'autopsie (aut. opteo : je vois par moi-même) – observation personnelle – ou à l'interrogatoire de témoins fiables (information, contenu de la connaissance) ;

D'où la seconde signification (analogie attributive) : exposition dans laquelle les contenus de la connaissance sont jetés, pour former le récit lié (logiquement ordonné) dans lequel tout est interconnecté d'un point de vue spécifique ; de là — encore une fois grâce à l'analogie attributive — récit, récit historique, histoire, mais ensuite compris comme exposition, traité.

Puisque les Grecs, à partir des fusikoi , appliqueront fisis — ou philosophes de la nature — à fisis (= natura, nature) , sur la base de recherches, grâce à leur propre vision ou à celle d'autres personnes, l'expression « historia » apparaît. fusikè ', historia naturalis , plus tard en français « histoire naturelle », que l'on peut traduire par science naturelle, recherche sur la nature ou « histoire naturelle » (d'où, par exemple, la biologie moderne émergera comme une science positive indépendante).

Puisque l'ordre (ou la structure) résidait dans la fusion , il pouvait être intellectuellement étudié et appréhendé ; l'histoire était donc possible : ainsi naît la philosophie hellénique. La raison, d'une part, comme faculté d'ordonner les données, et un univers ordonné, d'autre part, constituent les pôles subjectif et objectif d'une même intuition fondamentale déjà à l'œuvre dans le pragmatisme primordial, mais dans le contexte culturel de la tribu.

L'homme grec, pensant de manière indépendante, se connecte à une intuition antique tout en s'émancipant par l'instauration de sa propre vision et de son propre jugement. Telle est la révolution de l'homme classique au sein d'un cadre antique.

Puisque le logos désigne la connaissance qui a pris forme grâce à une organisation réfléchie (logos = relation), et que l' historia est cette connaissance, ou plutôt ce qui l'articule, la recherche sur la fisis est L'étude du logos dans la nature (fisis) est de facto une investigation : la logique apparaît alors comme un phénomène normal, tant dans l'exposé que dans ce qui est exposé. Un univers ordonné est un univers logique. C'est ainsi que nous comprenons ce qui a été dit de la logique la première année, c'est-à-dire d'un point de vue historique.

Hécatée le Milésien (du latin Miletos = Milete, en Asie Mineure, sur la côte, en réalité en Ionie) est le premier à ipsissimis verbis l'individu exprime : « J'écris ce qui suit tel qu'il me paraît évident ; car les histoires (logoi = expositions) des Hellènes sont en effet nombreuses mais aussi ridicules (geloioi) - c'est du moins ce qu'il me semble ».

Voilà ce que dit l'individu classique. – Les anciens Grecs ne parlaient pas ainsi !

GW61

3.1.3. Changement : un être suprême, de nombreux dieux

Le passage de la croyance en un Être suprême au polythéisme. Le polythéisme trouve probablement son origine dans le polydémonisme (p. 12) et la croyance ultérieure en des démas ou des héros (p. 11). Il caractérise les cultures très développées de l'Antiquité (p. 12), où nous, issus d'un milieu primitif, avons anticipé le monde antique.

La question se pose : s'agit-il, sans équivoque, d'un déclin ? Du point de vue du monothéisme primordial , ou de la croyance en des dieux célestes, dans une certaine mesure ; certainement du point de vue du monothéisme « négatif » (Akhenaton , Zarathoustra , Moïse) qui a résisté au polythéisme antique.-

Mais, d'un autre côté, on peut se demander si, notamment en ce qui concerne la racine unique – du moins selon Wölfel – du polythéisme, à savoir la croyance au patriarche ou au sauveur, une nouvelle conscience de l'homme

lui-même ne se manifeste pas : l'homme, l'homme héroïque, le héros culturel, assurément – peut-être tout homme en puissance – est appelé à un être supérieur, à la déification – est un « dieu » en puissance. L'accès à l'Être suprême, au Dieu céleste, est contenu dans cet ordre de pensée.

De plus, dans un contexte biblique, les esprits supérieurs entourant Yahvé — les anges ou messagers de Yahvé — sont l'équivalent des dieux entourant le Dieu suprême. Cette théïosis, la déification de l'homme, jouait en effet un rôle central dans la Grèce antique, classique et chrétienne.

Si le polythéisme, principalement par son polydémonisme (culte des forces naturelles), a obscurci le concept de divinité (immoralité, passivité) et a affaibli la croyance en l'Être suprême au profit de la croyance en un Dieu suprême, il a néanmoins suggéré la déification de l'homme comme sa vocation. Ce faisant, il a fourni un point de référence à l'idée fondamentale du christianisme antique – la déification de l'homme par l'incarnation de Dieu – et a préparé le terrain pour l'humanisme antique.

Nous mettrons en avant trois noyaux culturels issus de ce Vieux Monde :

- (i) l'Extrême-Orient,
- (ii) le Proche-Orient,
- (iii) Hellas .

Ce choix repose sur une base économique : une carte des origines des cultures et des États agricoles (voir par exemple *le Dr. Vermaseren (Atlas der algemene en vaderlandse geschiedenis* , Wolters-Noordhoff, 1963-1, p. 2) identifie les centres suivants : environ 4 500 av. J.-C. en Mésopotamie, environ 4 000 av. J.-C. dans les vallées de l'Indus et du Nil, et environ 2 200 av. J.-C. dans les vallées du Fleuve Jaune et du Yangtsé- Kiang et leur espace intermédiaire (Chine). Les populations agricoles constituent le berceau des civilisations anciennes. C'est dans ce contexte que la ville émerge et que se développe l'homme classique.

- John Plott et Paul Maya, *Sarva-Darsana - Sangraha (Un guide bibliographique de Histoire globale de la philosophie* (Leiden, Brill, 1969) - « global » = relatif au globe terrestre ; = planétaire - se situe avant 550 av. J.-C. en Chine : les classiques pré-confucéens, le Code de lois ; en Inde : les premiers Védas (environ 2000 av. J.-C.), les Brahmanas (environ 1000 av. J.-C.) ; au Proche-Orient : Zoroastre Zathustra (660/573 ap. J.-C.), Moïse,

Deutéronome (+/- 625 ap. J.-C.), en Europe : hymnes homériques (+/- 740 ap. J.-C.), Hésiode (+/- 775), Solon (+/- 559 ap. J.-C.), les Étrusques (Rome).

- Francis LK Hsu , *Clan, Caste et Club* , New York, Van Nostrand , 1963, 335 pp. caractérise les trois principaux centres culturels comme suit : la Chine = « centrée sur la situation », l'Inde = « centrée sur le surnaturel » , l'Occident (États-Unis) = « centré sur l'individu » ; sociologiquement, la Chine est caractérisée par le clan, l'Inde par la caste et l'Occident par le « club » :

Chine:	Inde:	l'Ouest :
interdépendance	Dépendance	indépendance
indépendance	unilatérale -	interdépendance
dépendance	interdépendance -	dépendance
unilatérale	indépendance	unilatérale

Cette caractérisation, si on l'interprète avec nuance, semble bien rendre compte des trois noyaux culturels en question. Métaphysique, religion, éthique : tout cela reflète ces caractérisations. Une culture forme un tout cohérent (syntagme).

GW62

3.2. *L'Extrême-Orient.*

Inde.

Selon *Swami Krishnananda* , une brève histoire de la religion et Philosophique Pensée en Inde , Sivanandanagar , Himalaya , The Divine Life Society, Inde, 1970, 240 p. - une œuvre hindoue authentique, donc, souvent préférable aux représentations occidentales - parfois hâtives et, finalement, toujours étranges -, on peut classer la littérature religieuse et philosophique comme suit :

(i) la soi-disant Sruti ou révélation fondamentale : elle comprend

i/ les Védas (Veda- Samhitas), - en particulier les (plus anciens) Rigvedas , un recueil de chants du deuxième millénaire après J.-C., traitant notamment de la question de l'origine (création) du monde, du Dieu inconnu, et aussi du pouvoir magique des rites comme symbole de la création du monde ;

Plus tard, dans les Brahmanas , on trouve l'explication des rites sacrificiels, où apparaissent des termes tels que Brahman (incantation sacrificielle ; mot magique qui contrôle même les dieux ; pouvoir de la

connaissance rituelle comme introduction au pouvoir de la connaissance métaphysique). De ces trois premières significations de Brahman émerge ensuite une quatrième qui s'affirmera : l'origine première de toute chose (voir ci-dessus pp. 39/40 (démalithurgie) et surtout pp. 55 et suivantes, principe duratif et inchoatif), ainsi que l'Atman (souffle, « soi », cette identité profonde de quelque chose ou de quelqu'un, que nous appelons « âme ») ; la renaissance (réincarnation, réincarnation) apparaît déjà clairement.

ii / Les Upanishads , à diviser en systèmes d'enseignement ésotériques anciens et plus récents (voir pp. 18 et suiv. (télésticisme), 21 (phénoménal-occulte)), vers 800 apr. J.-C., dans lesquels la création n'est pas rattachée à une origine première, mais – du moins – la transgression, le dépassement de cette création, occupe une place centrale grâce au chemin intérieur de la conscience qui rend l'homme humain et lui permet de s'élever au-dessus de ce monde (transcendance ; voir pp. 51-52 : transcendance/immanence) : en effet, dans les Upanishads , la doctrine se lit comme suit :

- Brahman (voir le quatrième Bt ci-dessus) est l'Univers ; Atman , c'est mon âme, mon « moi », mon moi profond ; mon identité profonde ; eh bien, Atman « est » (fondamentalement, en réalité) Brahman (// mysticisme de l'identité (voir p. 26)) ; il n'y a, en réalité, aucune distinction réelle et définitive entre moi, en tant qu'Atman , et l'Univers, en tant que Brahman ;

- cette théorie métaphysique, maintenant, est avec

1. Elle relie une théorie de la souffrance : la souffrance existe comme conséquence de la séparation et de la différence entre Brahman et Atman (fondamentalement un et identique), d'une part, et ne saisit pas l'unité de Brahman et Atman , d'autre part ; – à la métaphysique et à la théorie de la souffrance, une théorie de la causalité est appliquée.

2. une théorie de la moralité, liée : - l'existence future (ici et dans l'au-delà) dépend de ou (est causée par) l'action morale et l'effet que l'action morale convoitée produit sur la personne qui agit, à savoir le karma ;

GW63

- l'âme se meut (samsara, c'est-à-dire la séquence ou l'ordre - la soi-disant « roue » - des renaissances) et la réincarnation qui lui est attachée dépend de la qualité morale du motif de l'action (désir ou désir assouvi, mal ou bien) ; méténomatose ou échange corporel ;

- une sotériologie (voir p. 31 ci-dessus) est liée aux théories précédentes : quiconque souhaite être libéré de la roue misérable des réincarnations peut choisir la voie de la sortie du mysticisme : quiconque a une perspicacité (connaissance, gnose) sur l'unité Brahman - Atman et sa signification eudémonologique, et vit en conséquence, connaîtra le salut ;

- dans les Upanishads plus récentes, les idées de Sakhya et de Yoga sont déjà clairement à l'œuvre, mais des intuitions théistes sont également évidentes, qui conçoivent Brahman comme un Dieu transcendant et d'un autre monde (// Monothéisme primordial ; plus récemment, le soi-disant monothéisme « négatif », qui s'oppose au panthéisme et au polythéisme) ;

- se situent ici deux soi-disant sectes, c'est-à-dire des mouvements religieux et métaphysiques dissidents, qui interprètent la Sruti ou révélation fondamentale de manière hétérodoxe (= / orthodoxe) :

- le bouddhisme ancien, qui apparaît entre les Upanishads les plus anciennes et les plus récentes (voir ci-dessous) ;

- Le jaïnisme (voir ci-dessous) ;

(ii) la Smriti ou révélation secondaire :

- celles-ci commencent par les œuvres épiques, telles que les Itiharas, récits d'histoire cosmique, les Puranas, mythes ;

l'épopée mondialement connue des géants, le Mahabharata, appartient aux Itiharas, composée d'environ cent mille vers doubles, d'où est extraite la soi-disant Bhagavad-Gita (Bhagavad = l'Exalté ; gita = chant), un chef-d'œuvre poétique traitant, dans un sens théiste, d'éthique et de Samkhya - Yoga, et qui a acquis une grande renommée ;

- c'est là que se situent les soi-disant « systèmes » ou darshanas, qui représentent les écoles philosophiques de l'Inde :

- **1/ École Nyaya** : ° Gautama : logique (voir cours de première année) ;

- **2/ École Vaisheshika** : ° Kanada ; atomisme (le monde est constitué de ce que les Grecs appelaient « atomes », constituants indivisibles, séparés et sans unité) ;

GW64

-- les deux écoles sont assez similaires ; elles sont pragmatiques et laïques (voir supra, p. 23) : elles ne connaissent pas, ou ne prennent pas en compte, un principe primordial transcendant au-dessus et en dehors du monde ;

-

3/ École Sankhya (= École Samkhya) : ° Kapila ; dualisme : deux types de réalité (ou « principes », comme ils le disent aussi) divisent (classification) l'Univers, à savoir

- prakriti , le principe créatif et en perpétuelle évolution de la nature, cause du devenir, tant physique que psychologique,

- Purusha , le principe immuable, spirituel et unique de la conscience, cause de l'être éternel ; la connaissance (gnose) est le salut ;

-4/ École de yoga : ° Patanjali ; auto-culture : - d'une manière générale, le yoga est toute école systématique du corps et de l'esprit en vue de la méditation (voir p. 26), ainsi que de la contemplation et de la connaissance libératrice (gnose) - plus étroitement, le yoga fait référence au système de Patanjali ;

- les deux écoles, Samkhya et Yoga, vont assez près ensemble, et ce, déjà depuis les Upanishads plus récentes , dans lesquelles elles atteignent un développement philosophique systématique ;

5/ Nīmamsa : ° Jaimini ; exposition : issu d'une mentalité rituelle antérieure, ce système s'est développé en un système anti-métaphysique lié au Nyaya et au Vaisheshika , ce qui implique l'athéisme, le pluralisme des âmes éternelles, la laïcité, la philosophie du langage, etc. ;

- le bouddhisme plus tardif se situe ici (du III^e siècle de l'ère chrétienne au VIII^e siècle de l'ère chrétienne, avec ses deux branches principales, Hinayana et Mahayana (voir ci-dessous) ;

6/ École Vedānta : aboutissement et apogée des Védas ; traitement systématique des doctrines parfois incohérentes des Upanishads sous le concept principal de Brahma ; cette école présente diverses tendances :

- Shamkara (Shankara) : (788/850) ; le penseur Vedānta le plus célèbre : strictement moniste (un seul principe de réalité) ;

- Ramanoela (Ramanuja) : (.../1137) ; penseur connu pour son interprétation théiste des Upanishads : Dieu et l'âme (elle-même) ne sont pas identiques (=/ monisme de Shamkara), mais similaires (analogues) ; Dieu et

le monde sont en relation comme l'âme et le corps ; cf. problème de la transcendance-immanence) ; voici les deux interprètes les plus célèbres ;

On distingue trois grandes tendances :

- le a.dwaitatendenz : non-dualisme (par exemple Shamkara) ; cf. a = non ; dwaita = duo, deux ;

- la tendance vishishta-adwaita : non-dualisme ou monisme varié (Ramanuja par exemple) ;

- dwaitatendens : dualisme.

- Aux XIXe et XXe siècles , toutes ces écoles ont été relancées : - Ramakrishna (1833/1886), un mystique qui place la bhakti (l'amour de Dieu) au centre, et son disciple, Swami Vivekananda ;

- Théosophie (ici en Occident) : H. Blavatsky (1831/1891), Annie Besant (1847/1933), C. Leadbeater ;

- de là est née l'interprétation centre-européenne de Rudolf Steiner (1861/1925), appelée anthroposophie, avec un fort fond dit « dynamique » (à comprendre : astrologique), que l'on voit à l'œuvre, par exemple, dans l'agriculture dynamique-biologique (à distinguer de l'agriculture biologique-organique) ;

- le Brahmo-Samaj : Ram Mohoen Rey (1777/1833), Debendranath Tagore (1818/1905), Rabindranath Tagore (fils du précédent), qui devint très connu ici pour sa poésie onirique et religieuse ; - cette direction est théiste ;

- Sri Aurobindo (.../1950), peut-être le plus grand penseur indien récent ;

- Mahavatar Babadsji , Lahiri Mahasaya (1828/1895), Sri Yoekteswar (1855/1936), *Paramahansa Yogananda* (1893/1952), ce dernier auteur d'une fascinante *Autobiographie d'un Yogi*, Los Angeles, Self-Realization Fellowship, Californie, 1969 - également traduite en néerlandais - : un système de Kriya - yoga visant à la réalisation de soi et cherchant consciemment des adeptes en Occident ;

GW65

Swami Sadananda (nom indonésien d'Ernst Georg Schulze, philologue allemand), Walther Eidlitz , son élève : le système théiste de Krishna Chaitanya (1486/1533), qui se concentre sur la bhakti , la dévotion amoureuse à Dieu ; par la bhakti , le vaishnava , celui qui appartient à Vishnu

, qui réside comme l'origine omniprésente et soutenant l'univers, comme témoin silencieux dans le cœur de chaque être humain et qui s'est révélé comme Krishna , prend conscience dans son âme, par sa propre expérience, de ce que les grands maîtres (gurus) ont transmis fidèlement et constamment à travers les âges dans une sampradaya — sam = pur et fidèle, pra = plus loin, daya = donner — qui provient en fin de compte de Dieu lui-même, qui s'est révélé au commencement (voir *W. Eidlitz , Die indische Gottesliebe , Olten , Walter-Verlag, 1955*) ;

- Swami Sivananda , fondateur de la Divine Life Society, dont il existe une branche à Alost, mais dont le siège social se trouve en Inde, à Sivanandanagar (Himalaya), Swami Satchidananda (qui a été reçu en audience par le pape Paul VI), - Swami Sivananda réside à Rishikesh , dans son ashram .

Il est rapidement apparu que la pensée hindoue, notamment sous la forme du yoga, a acquis une influence mondiale et occupe une place prépondérante dans le néo-sacralisme contemporain (qui englobe, outre les religions orientales, des mouvements bibliques tels que le mouvement de Jésus et le néo-pentecôtisme , d'une part, et des courants ésotériques et occultes comme le spiritualisme, d'autre part). Compte tenu de son importance considérable et croissante, les remarques suivantes s'imposent :

(a) En sanskrit, l'Indus est appelé « Sindhu », qui signifie rivière ; les Grecs l'appelaient Indos , d'où Indus ; - les Perses appelaient la rivière Hindush ; de ce nom les musulmans ont dérivé le nom Hindous pour les Indiens ; c'est l'origine du terme géographique Hindouisme ;

(b) Le brahmanisme ne vient pas de Brahma, le Dieu créateur du monde des hindous - à ne pas confondre avec le Brahman neutre , le Grand Pouvoir englobant tout (voir supra p. 62), qui est, fondamentalement, identique à l'Atman , le soi profond - mais de Brahman (et), la caste sacerdotale indienne (en sanskrit brahmana), qui contrôlait la vie hindoue vers 1000 avant J.-C. ; en pratique, l'hindouisme et le brahmanisme sont les mêmes ;

(c) les peuples indo-européens reconnaissaient à l'origine un Être suprême, un Dieu du ciel (von Schröder, *Arische Religion*), ce qui n'empêche pas les Védas (veda = connaissance (sacrée), perspicacité), dans leurs quatre parties, d'être polythéistes (c'est-à-dire une véritable religion populaire avec des hymnes aux dieux, des formules sacrificielles, des formules magiques..., qui divise la réalité en un monde suprasensible avec de nombreux dieux, demi-dieux et démons, d'une part, et, d'autre part, ce monde terrestre, dans lequel

l'Indien de cette époque souhaitait vivre longtemps et heureux et, par conséquent, n'avait pas encore adopté le pessimisme ultérieur des textes brahmaniques et, encore moins, des Upanishads) ;

- Le théo -monisme est le nom le plus heureux (G. Mensching) pour la vision religieuse des Brahmanas et des Upanishads : theos = divinité, monos = unique, les deux unis appellent l' unité Brahman - Atman décrite ci-dessus ;

GW66

(d) *Mircea Eliade* , le grand phénoménologue de la religion, dans son ouvrage fortement recommandé, *Le Yoga (Immortalité et liberté)*, Paris, Payot , 1960, 428 pp., affirme que quatre concepts interconnectés caractérisent l'hindouisme :

(1) karman (ou karma) : la loi de causalité universelle (dans laquelle le dharma , la loi éternellement fixe et sacrée de l'univers, que nous apprenons à connaître par la législation et les réformes sociétales et sur laquelle reposent les varnas , les quatre castes de l'Inde, se fait sentir), qui contraint l'homme au samsara ;

(2) maya : illusion, délire – l'événement mystérieux qui produit le monde (voir supra pp. 56/57) et le soutient et, de ce fait, rend le samsara possible, au moins tant que l'homme reste aveuglé par son a.vidya , son ignorance (et agit donc avec désir et non éteint, immortel) ;

(3) nirvana : la réalité située quelque part au-dessus et au-delà des événements trompeurs de maya et de la roue du samsara tissée par le karma(n) ; l'« Absolu », l'« Être » pur, l'« inconditionnel », le transcendant, l'immortel, l'impérissable, l' Atman-Brahman ou quel que soit le nom qu'on lui donne ;

(4) Yoga : lier, tenir, joug - pratique d'imposition, c'est-à-dire les techniques de mortification et de méditation qui effectuent le moksha , le mukti , c'est-à-dire la libération du samsara et de la maya causés par le karma ;

(e) le soi-disant Raja Yoga ou yoga royal de Patanjali comprend quatre yogas :

1/ karma-yoga : yama (abstinence, maîtrise de soi par l'action désintéressée, sans désir , éteinte) ;

2/ bhakti -yoga : niyama (maîtrise de soi par la direction de son amour vers Dieu et son prochain ; ainsi, effort et amour contrôlés)

3/ Hatha yoga : les asanas (postures), le pranayama (respiration) et le pratyahara (distraction) sont maîtrisés, pris en main ; - ce yoga physique est le plus connu et, malheureusement, le plus mal compris, car il est privé de son fondement métaphysique ;

4/ Le jnana -yoga comprend la pratique de la dharana (concentration, contrôle de l'attention), de la dhyana (réflexion, méditation, approfondissement de l'attention) et du samadhi (vision, contemplation). Jnana signifie connaissance (gnose en grec), mais Patanjali prolonge la connaissance purement métaphysique sur laquelle s'achève le système Samkhya (comme toute gnose, d'ailleurs) jusqu'à une véritable ascension spirituelle, un changement de conscience terrestre qui atteint la mukti , la libération (donc sootériologiquement), une véritable initiation qui englobe la « mort » (par la mortification) et la « résurrection » (par un changement de conscience) (cf. l'interprétation paulinienne du baptême, dans lequel le croyant meurt et ressuscite avec le Christ), par laquelle le yogi devient un « deux fois né » (William James).

Note : Jean Herbert, *Spiritualité L'ouvrage Hinduoue* , Paris, Albin Michell, 1972, est une bonne introduction, complète et détaillée ; outre Albin Michel (français), N. Kluwer, Deventer, publie une série Orient (néerlandaise), qui est de bonne qualité.

Les Sikhs sont des musulmans, présents en Inde depuis 711 avant J.-C., qui ont réalisé une synthèse de l'islam et de l'hindouisme (à partir du XVe siècle) : ils ont développé un yoga septuple. Fondateur : Nanak Dev (1469/1538), suivi de neuf gourous (= enseignants).

GW67

les écarts :

1/ - Jaïnisme - celui qui surmonte le désir et les passions qui en découlent en lui-même est un « saint conquérant », un djinn ;

- un adepte d' un tel djinn est un djinn ; d'où vient le djinainisme ;

- Mahavira (« grand » (maha) ; « héros » (vira)), +/- 500 av. J.-C., originaire du Bihar, contemporain du Bouddha, est le fondateur de ce mouvement de réforme ;

- sa doctrine du salut ressemble à celle du Bouddha, mais là où ce dernier met l'accent sur le psychique, Mahavira met l'accent sur le physique ; dans le style Samkhya , il considérait l'homme comme une âme (// purus (j)a), profondément enchevêtrée dans la matière (// prakriti) ; conséquence : le salut consiste en la dématérialisation , qui, selon Mahavira , devait être réalisée par une privation et une douleur sévères, par lesquelles le karma est détruit (tapas = ascétisme corporel) ;

- la non-violence (= ahimsa) était louée car causer de la souffrance revient à acquérir du karma ;

2/ - Bouddhisme : le fondateur est le prince Siddhartha , fils de Shuddodana , un prince, et de Maya, son épouse, vivant à Kapilavastu ; à l'âge de vingt-neuf ans, il prend conscience de la nature funeste de toute existence terrestre et devient un ascète errant ; sept années de mortification physique lui apportent la compréhension que l'ascétisme extérieur n'apporte pas le salut : il choisit la voie de la contemplation (méditation) ; dans le silence nocturne sous l' arbre de la Bodhi à Uruvala sur la rivière Neranjara , le tournant décisif de sa vie se produit alors : Siddhartha , Gautama , fait l'expérience du Bodhi (= illumination) et devient ainsi un Bouddha (= un être illuminé) ;

- Qu'a contemplé Gautama cette nuit-là ? Il a contemplé les quatre vérités aryennes : la souffrance (la peur) : la naissance, la vieillesse, la maladie, le regret, le désespoir et le désir de l'inaccessible en sont les cinq aspects ;

- la cause de la souffrance : le désir de vivre la vie terrestre avec ses expériences sensorielles ;

- l'élimination de la cause de la souffrance : la mortification du désir de continuer à vivre la vie terrestre avec ses plaisirs sensuels, sa cupidité, etc. ;

- la méthode pour procéder à l'élimination de la cause : la voie octuple aryenne (= noble) :

1. la juste perspicacité (= les quatre vérités aryennes),
2. s'efforcer,
3. parler,
4. acte,

5. mode de vie,
6. effort,
7. attention,
8. concentration (chaque fois sous leur forme correcte) ;

- par la suite, il devient prédicateur dans les Indes du Nord ; des disciples l'entourent ; un ordre monastique est formé (plus tard également des sœurs) ; il meurt (°560/+480) ;

L'athéisme (ni Dieu ni les dieux ne reconnaissent le Bouddha ; ni Brahman ni Ishvara (Dieu suprême, Dieu du ciel), tels que les reconnaissent les Upanishads) ; la laïcité (la vie n'est pas une préparation à l'au-delà, mais une manière de vivre ici et maintenant) ; en ce sens, le Bouddha est anti-métaphysique ; et pourtant, il partage avec les Upanishads la réincarnation et la quête du salut (voir pp. 62/63 ci-dessus) : « Tel est le fruit que l'on récolte, tel est le fruit que l'on sème : celui qui fait le bien récolte de bons fruits et celui qui fait le mal de mauvais. » (Samyutta-Nikaya 1 : 227) Voilà le Dharma ! Le bouddhisme se divise en deux grandes tendances :

GW68

a/ la plus ancienne représentation est appelée Tri.pitaka (tri = trois ; pitaka = panier ; = ordre communautaire à trois paniers, sermons et contes, manuels scolaires) ;

b/ Le bouddhisme tardif (IIIe - VIIIe siècle apr. J.-C.) partage les idées communes suivantes : tout est momentané (actualisme : moments d'action discontinus), tout est souffrance (pessimisme), tout est séparé (existentialisme : une structure purement séculière des choses sans idée supérieure), tout est vide (nihilisme : tout est sans substance) ; autour de cette base commune, deux directions se cristallisent :

b1/ = Hinayana (le petit véhicule) surtout en Birmanie, on trouve ces Theravadins qui adhèrent aux conceptions les plus anciennes (Tripitaka), mais avec un accent sur la réalité du monde extérieur et sa connaissabilité ; - aristocratiques, intellectuels froids, préoccupés par leur propre salut ;

b2 / - Mahayana (le grand vaisseau) : sous l'influence de l'hindouisme et d'autres religions populaires, terre-à-terre, bienveillant, soucieux du salut des autres (grand vaisseau dans lequel il n'y a pas plus d'une personne !) ;

- la multitude de Bouddhas et de Bodhisattvas qui refusent le nirvana pour sauver leurs semblables piégés dans le samsara est centrale ici ; le saint sauveur (bodhisattva) le plus célèbre est sans aucun doute le Bouddha Amitabha ;

- ainsi naît un culte (ce qui était impossible dans le bouddhisme le plus ancien et le bouddhisme Hinayana : un laïcisme athée !);

Le Mahayana possède une multitude de directions sans précédent ; l'une d'entre elles mérite certainement d'être mentionnée, à savoir le soi-disant troisième vaisseau, le lamaïsme tibétain (= vajra.yana = vaisseau de diamant) (voir infra”).

3.2.1. Chine

En histoire chinoise, on s'appuie fortement sur les dynasties : la dynastie Xia est-elle plus qu'une légende ? Quoi qu'il en soit, la dynastie de Shanghaï date d'avant 1600 av. J.-C. ; elle est suivie par la dynastie Chu (vers 1100 av. J.-C.).

W. Brugger, *Philosophique Wörterbuch* , Freiburg i.Br., 1961, S. 408ff., d'après Forke (voir, par exemple, son livre *Die Gedankenwelt des Chinesischen Kulturkreises* , Munich/Berlin, 1927, pp. 4/9, où un aperçu est donné de +/- 2500 av. J.-C. à la fin du XVIIIe siècle apr. J.-C.), divise l'histoire de la philosophie chinoise comme suit :

- Sous la dynastie Hsia (la plus ancienne), la religion était un culte de la nature qui se rapprochait beaucoup du monothéisme ; après tout, le Ciel était le dieu suprême (monothéisme primordial, relation entre le ciel et le dieu).

- parallèlement à cela, une théorie des symboles de la nature s'est développée, qui était très importante pour l'État et la vie familiale ; - les concepts fondamentaux de la théorie politique étaient connus ; - ce dernier point n'est pas surprenant étant donné l'universisme chinois (voir p. 59) et le rôle de l'homme, en particulier de l'empereur (dynastie), au sein de celui-ci ;

- sous les Chu (+/- 1100 av. J.-C.) - le Ciel était presque entièrement humanisé ; - l'homme (pp. 38 et suiv.) jouait un rôle de premier plan ; - l'éthique était basée sur les coutumes populaires ;

- les œuvres les plus anciennes, les soi-disant classiques chinois (ouvrages utilisés dans les salles de classe), s'inscrivent dans ce contexte ; également appelé sinisme (= religion chinoise originelle) :

GW69

1 = I Ching (= I Ging, = Yiking), le manuel du devin ; ce livre oraculaire chinois mondialement connu, qui a également été largement étudié ici ces dernières années, est basé sur 64 hexagrammes : des bâtonnets d' achillée millefeuille séchés , longs et moyens, sont placés en deux groupes de trois par tirage (hexa = six ; gramma = figure dessinée) :

== paradis = tj'ièn

== paradis = tj'ièn

Le créatif (tj'ièn) apporte un succès sublime, en promouvant par sa constance .

== == Terre = k' oen

== == Terre = k' oen

La réceptivité (k'oen) engendre un succès sublime (favorisé par la constance d'une jument). Si l'ambitieux (entrepreneur, noble) a quelque chose à entreprendre et souhaite aller de l'avant, il s'égare ; (mais) s'il suit le chemin, il trouve la voie. (...) La constance tranquille apporte le salut.

il existe 62 autres hexagrammes avec du texte ; (voir pp. 17 et suivantes : manticisme ; aspect oraculaire) cf. *Wilhelm, I Ching (Le Livre des Changements)*, Kluwer Deventer, 1953-1 1972-4 ; une fois de plus un prétexte pour le néo-sacralisme comme l'hindouisme ou le bouddhisme ;

— Il y a assurément là une philosophie de la nature : elle fonctionne avec deux « principes » opposés (Vd Rd ' n), à savoir yin (= jin), le féminin, et yang (= jang), le masculin, - le passif (dunamis) et l'actif (energiea), qui, depuis le début, constituent l'univers dans des proportions variables ; - pour comprendre cela, considérez que le sens ordinaire et philosophique du yin est le côté ombragé d'une vallée, où le soleil ne brille pas, frais, humide, fertile, et celui du yang le côté ensoleillé de cette même vallée, chaud, végétalisé, sec ;

2 - Le Siloeking (Shoo Ching), la deuxième grande œuvre classique, datant de la période Shang, chronique, dans laquelle Hoeng -fan.

La Grande Règle, un recueil de concepts fondamentaux des sciences naturelles et de la théorie politique, basé sur l'idée que la nature et l'État interagissent (universisme) ;

- sous les Chus, la philosophie proprement dite commence avec dix écoles (anciens philosophes d'État, - confucianistes, taoïstes, Yang Chu, méhistes, sophistes (dialectiques), philosophes d'État plus tardifs, philosophes politiques, philosophes de la nature, éclectiques) ;

- sous la dynastie Han (206 av. J.-C./220 av. J.-C.), les dynasties Wei à Song (220/960 av. J.-C.), la dynastie Song (960/1280 av. J.-C.), la dynastie Yuandyn (1280/1368), la dynastie Ming (1368/1644) et la dynastie Qing (1644/1912), la pensée chinoise perdure sans interruption ;

- L'universisme, fondement intellectuel de la vision chinoise du monde, de l'État, de la science et de la morale, place, comme indiqué, l'Univers au centre, avec son harmonie entre le Ciel, la Terre et l'homme (l'homme étant par excellence l'Empereur, le Fils du Ciel) ; cet Univers harmonieux découle d'un principe où règne le Tao (Daoe), la loi universelle, la voie que l'univers doit suivre et qui se manifeste dans la nature, la morale et le rituel ; ce principe d'ordonnancement est constitué du Yin et du Yang, qui régissent tout devenir et toute destruction ;

— Permettez-nous de présenter brièvement ici les trois principales religions populaires : après tout, elles dominent la pensée philosophique ; nous nous appuyons sur *John Wu, Boven Oost en West*, Anvers, *Sheed et Ward*, version originale anglaise. 1951, pp. 163/206 :

GW70

3.2.1.1. Taoïsme

Tao, Daoe, Tau – ou quelle que soit la façon dont on souhaite l'écrire et le prononcer – est, au sens large (voir supra 59, 69 par exemple), le fondement primordial ordonnateur, la raison suffisante ou la base de toute chose dans son devenir et sa cohérence profonde. Mais avec Lao -Tse (= Lao Tzu) il prend un sens plus restreint : - Tao-te = vertu (la qualité par laquelle on est en

contact et en harmonie avec le Tao) ; Tao-te- king = livre sur la vertu (king , ching , ging-book) (// te- shin = pratique de la vertu) ;

- Lao Tseu (Tseu = maître ; donc Maître Lao) (né en 604, selon d'autres en 480 av. J.-C.) arrive dans le Livre de la Vertu à la réflexion métaphysique sur le Tao, le fondement primordial qui ordonne tout et sur lequel reposent la morale et la vie de l'État (ce livre est appelé « la plus grande et la plus profonde création de l'esprit chinois ») ;

- John Wu dit que Lao-tse atteint le Tao en « tournant le regard vers l'intérieur » (p. 176) ; Bien qu'englobant tout, le Tao réside pour lui au plus profond de notre cœur (ibid.) : le Wu Wei, c'est-à-dire le détachement du résultat de nos actions (p. 177/178) – // p. 63 : désir éteint ; // 66 : karma-yoga ; // 67 : élimination de la cause de la souffrance –, le Wu Wei est l'accès au Tao en nous ; c'est ainsi que nous parvient l'interprétation mystique du taoïsme ; ou, si l'on veut, Lao-tseu met l'accent sur l'aspect yin de l'homme et l'on pourrait qualifier sa doctrine de « yinisme » (le yang des personnes actives, pragmatiques et sécularisées est relégué au second plan) ; on peut alors aussi qualifier le Wu Wei de « passivité » (cf. p. 177 et suiv.) ; après tout, on peut décrire le Tao comme « la porte du féminin obscur » (voir R. C. Zaehner , *Zo zoekt de man being God* , Rotterdam, Donker). 1960, p. 391) – il suffit de penser au côté ombragé d'une vallée illuminée par le soleil : de même le Tao est « l'origine sombre, fraîche et fertile » de toute chose ;

3.2.1.2. Le confucianisme

- avec Beethoven et Schubert, les deux compositeurs allemands, Khong-foe-tse (foe-tse = maître ; donc Maître Khong ou Confucius dans la prononciation occidentale latinisée ; °551/+479) figure sur l'« index » de la récente révolution culturelle communiste en Chine ;

- N'ayant pas une vision métaphysique des choses, Confucius est considéré comme agnostique et moraliste : les relations éthiques sont centrales pour lui ;

— et pourtant, cette morale est, d'une certaine manière, profondément religieuse : « L'homme véritablement humain sert le Ciel comme ses parents et ses parents comme le Ciel », dit le Li Shi (= Li Chi), un livre sur Confucius ; la piété filiale est en effet le tissu même de sa morale familiale, que l'on pourrait à juste titre qualifier de « familialisme » (la Nouvelle Gauche utilise ce terme de manière péjorative !) — il suffit de penser aux soi-disant « Cent Familles » (en réalité 116 ou 117), qui forment le fondement de l'État chinois en tant

qu'organisation parfaite centrée sur l'Empereur, les fonctionnaires et les lettrés ;

- cette morale traditionnelle de la gentry chinoise (Zaehner , 370) a en effet agi comme un drapeau rouge pour la Révolution culturelle ;

- aussi laïc fût-il, Confucius n'avait rien d'un fondateur religieux ou d'un philosophe ;

GW71

il était un gentleman à la chinoise (Zaehner , 370) ; de plus, les Chinois qui allaient plus loin ou plus profondément que cette noblesse laïque devenaient taoïstes ou bouddhistes, bien qu'ils restassent néanmoins confucéens dans l'âme ;

3.2.1.3. Le bouddhisme en Chine et au Japon

Bouddhisme:

- les relations sociales étaient au cœur de la vie de Confucius, l'ascète - la vie contemplative était le but principal de Lao-tse , le bouddhiste chinois tourné vers l'intérieur, mystique (John Wu , 187/194) ;

- Le bouddhisme chinois était un bouddhisme Mahayana (68 Supra) en cinq versions qui existent encore aujourd'hui (méditation ; moralité ; Amidisme ; Tantrisme (= école des mantras, avec des formules magiques ; // Lamaïsme au Tibet) ; Zen) ; - Le bouddhisme Zen a été fondé par le 28^e patriarche Bodhidharma , qui est venu d'Inde en Chine en 520 ; 'zen' vient de dhyana , c'est-à-dire méditation ;

- restent à mentionner :

(un) Mē Ti (480/400 av. J.-C.), fondateur du Méhisme , qui postulait la philanthropie universelle soutenue par le théisme antique (68 supra : Dieu céleste) comme base de la moralité ;

(b) les soi-disant « vertueux » ou « jeûneurs », qui observaient les cinq commandements, y compris l'abstinence de viande, s'enfermaient, en pénitents, s'enfermant si nécessaire dans un bâtiment muré avec une fenêtre sur le monde.

CI. Tibet.

1/- Le bonisme (prononcé : beunisme) est la religion pré-bouddhiste du Tibet, un animisme (8 supra) avec un noyau chamanique fort (26 supra) et des formules magiques comme élément important (28 supra), et la religion du Dieu Céleste (11 supra) comme fondement.

2/ Lamaïsme : - ce nom est analogue au brahmanisme : il désigne les « clercs » (lamas) qui pratiquaient cette religion ;

Le Vajra-yana, ou véhicule de diamant, le navire qui nous transporte à travers l'océan de ce monde de souffrance vers le Nirvana , serait apparu vers l'an 500 de notre ère et serait, selon *G. Mensching , d'origine bouddhiste. Geisteswelt (Bouddha historique de Vom zum Lamaismus)*, Baden-Baden, Holle, sd , S, 17, « caractérisé notamment par le fait que chez lui domine ce qu'on appelle le tantrisme, une sorte de magie systématique. Lié au tantrisme était le shaktisme , à savoir la conviction que la femme, respectivement le principe féminin numineux - di sacrale

- attribue une importance aux événements mondiaux » ;

- un autre nom pour vajra-yana est mantra- yana : 'mantra' = formule magique (la plus ancienne et la plus célèbre, datant du Yayur -Veda, est 'Om' (= AUM), le son que tous les yogis murmurent et qui est identifié soit à Ishvara , le Dieu du Ciel (Patanjali), soit à Brahman (= fondement primordial)) et ainsi le mantra-yoga est le yoga des formules magiques ;

- 'tantra' = tissu ; plus tard : exposition systématique ; Dans le tantrisme, il s'agit de rites de culte systématiquement exposés (44/45 supra), qui, cependant, se distinguent d'un texte rituel ordinaire parce que, selon la conviction des tantristes , ils ont un effet magique : les mots, les actions et les pensées sont en lien magique avec l'Origine (pp. 50 et suiv. supra) ; prononcer les mots, accomplir les actions, penser les pensées, et... on met en mouvement l'Origine de l'Univers (Brahman , si besoin est Ishvara) et on entre en contact mystique avec elle ;

- à travers cette interprétation tantrique , le Mahayana , parallèlement à sa tendance morale et gnostique, a acquis une aile mystique et magique vers 250 av. J.-C., ce qui suppose une concentration véritable et profonde (du moins parmi les meilleurs).

GW72

- Nous ne pouvons manquer de mentionner *Lama Kazi Dawa-Sam- dup* et *WY Evans- Wentz* , **Le Livre tibétain des morts** (= Bardo-Thödol), Deventer, Ankh -Hermes, 1971-1, 1973-3, qui a gagné en popularité dans les cercles néo-sacrés (qui, grâce à Timothy Leary , le psychologue de Harvard, a servi de manuel pour ses expansions de conscience psychédéliques).

ID. Japon.

1/ Shintoïsme : = to (// tao , dao) - voie ; shin (// shin) - dieux ; Shinto = la voie des dieux, religion des dieux ; - Le shintoïsme est la seule religion de la nature qui ait été préservée jusqu'à nos jours au sein d'un peuple très cultivé : il comprend deux noyaux :

(a) la religion de la nature simple telle que nous l'avons décrite dans la partie I ;

(b) la croyance en la fondation de l'empire japonais comme un événement cosmique très important ; cela ressemble à l'idée de l'empire chinois ;

2/ Bouddhisme : = « L'empereur (c'est-à-dire Jamei en 585) croyait en la loi du Bouddha et en même temps suivait la « voie des dieux » (= Shinto) ; son comportement sert d'exemple aux Japonais ;

- le soi-disant Theravada (= les quatre vérités aryennes (p. 67 supra) des Theravadins ou des adeptes du Hinayana) en constitue, bien sûr, le noyau au Japon également ; pourtant, c'est le Le mahayana y prévaut ; – deux variantes y prévalent, que nous présentons ici :

(un) Le bouddhisme Amida (Amidisme), la religion du Bouddha Amitabha , dans laquelle l'invocation continue du nom du Bouddha, dans une foi confiante, est centrale (ce qui attire les protestants !), sans dogme, sans rituel immédiat ;

(b) Le bouddhisme zen , religion de méditation visant le satori (l'éveil), issu des écoles chinoises de Dhyana , parallèle à l'amidisme , est donc lui aussi sans dogme ni rituel, recherchant un contact immédiat avec le Sacré, mais prônant la méditation plutôt que la foi. Il se rapproche du Hinayana en ce que le satori est un éveil soudain et non progressif. Ce sont principalement les samouraïs (chevaliers) qui y adhèrent, et le zazen (méditation assise) en est la pratique de base.

Note. – Il existe des variantes catholiques des religions orientales : – J.-M. Déchanet , *Yoga en dix leçons* , Bruges/Utrecht, DDB, 1965 ; – Dom Aelred Graham, *Le catholicisme zen* , New York, Harcourt, Brace and World, 1963 ; – H.M. Enomiya Lassalle , *Méditation Zen (Rencontre entre Zen et Christianisme)*, Bilthoven, Ambo, 1971 (1968-1 orig .).

Ces œuvres peuvent servir de prélude à un néo-sacralisme catholique . — Voir aussi : Th. Merton , *La Voie de Zhuangze* , Bilthoven, 1972.

Note – Sunyata , un mot hindou fréquemment utilisé en lien avec le bouddhisme sino-japonais, signifie « le grand vide comme origine des choses » (Brahman , si vous voulez, mais « vide », car, selon les bouddhistes, il n'y a pas de Brahma- Atman : il n'y a pas de « Soi » !).

3.3. Le Proche-Orient ancien.

- L'ancien Proche-Orient - s'étend de la vallée du Nil (jusqu'au « Sud », c'est-à-dire l'Éthiopie), en passant par le passage syro-palestinien, jusqu'à la Mésopotamie (le pays entre deux fleuves : le Tigre et l'Euphrate) : le soi-disant Croissant fertile ; - couvre les déserts d'Arabie et de Syrie (entre la Syrie et la Palestine, et la Mésopotamie) ;

- comprend également les hauts plateaux d'Asie Mineure, d'Arménie et d'Iran.

Du point de vue linguistique, on distingue trois groupes : les Égyptiens, les Sémites et les Indo-Européens.

- Politiquement, ce vaste territoire devient un sous Alexandre le Grand (332 av. J.-C.).

GW73

Note : Aujourd'hui, le terme « Proche-Orient » désigne la région s'étendant de l'Égypte à la frontière iranienne. L'Iran est déjà considéré comme faisant partie du Moyen-Orient, qui s'étend jusqu'à la Birmanie ; au-delà, on trouve l'Extrême-Orient. L'Orient ancien comprend donc le Proche-Orient actuel ainsi que la partie la plus proche du Moyen-Orient actuel.

Nous devons l'écriture aux Phéniciens, le monothéisme aux Juifs, le concept de vérité aux Perses, ainsi que l'idée de tolérance et les mathématiques aux Égyptiens et aux Mésopotamiens, et la monnaie aux Lydiens . Le mélange de magie et de science, le despotisme (le pouvoir central), le système pénal cruel, la belligérance et l'esclavage constituent les grandes zones d'ombre du Nord-Est antique.

3.3.1. Égypte

Vers 3150 av. J.-C., l'Égypte entre dans l'histoire (la plus ancienne stèle hiéroglyphique du roi Narmer). L'Ancien Empire (2778-2263 av. J.-C.), le Moyen Empire (2160-1785 av. J.-C.), le Nouvel Empire (1580-1085 av. J.-C.), période de déclin, renaissance saïte (663-525 av. J.-C.), déclin à nouveau, conquête romaine (30 av. J.-C.).

- H. Junker a démontré l'existence d'une croyance originelle en Dieu (monothéisme primordial : les autres « dieux » ne sont ni éternels, ni exempts de souffrance, ni créateurs) ;

- vient ensuite le polythéisme ; sauf sous le pharaon Akhenaton ; - ce qui ressort cependant, par rapport à la Mésopotamie, c'est la nature sereine (la paix intérieure) du Créateur, des dieux même ;

Cela se reflète, comme en Mésopotamie, dans la conception du roi : « Le roi est le soleil qui fertilise la terre ; à ses sujets, il donne l'air qu'ils respirent, la nourriture et une vie heureuse ; il doit donc être aimé de tout son cœur et servi fidèlement ; quiconque s'oppose à lui sera anéanti sans pitié, on lui refusera une sépulture » ; ainsi est écrit un texte du Moyen Empire . En effet, le souverain est un symbole de Dieu (syntagme et paradigme de la divinité, descendant et manifestation visible de celle-ci : voir p. 44 supra), doté d'une autorité divine toute-puissante, entouré de prêtres, de nobles, de fonctionnaires et de serviteurs privilégiés, et de paysans, d'artisans, de soldats et d'esclaves non privilégiés ; pourtant, il rayonne de sérénité, comparé aux souverains mésopotamiens .

- Le pharaon Akhenaton introduit le monothéisme : Aton ; Echn.aton = (qui) est bénéfique à Aton ; ce monothéisme plus tardif ou soi-disant négatif a été de courte durée ; il est appelé « atonisme » ;

- les Rose-Croix, une confrérie secrète sacrée, voire néo -sacrée, dont l'Amorc est la plus connue, affirment, à travers une longue tradition ésotérique, remonter à l' époque d'Akhenaton ;

- outre cette religion à mystères, un autre mystère mérite d'être mentionné : les mystères d'Isis et d'Osiris, un exemple de « demareligion » (voir p. 11, 39 et suiv. ci-dessus), qui se sont répandus dans le monde antique à l'époque hellénistique (Osiris, le bon dieu, menacé par son frère maléfique Seth (Gr. :

Typhon), sauvé par sa sœur et épouse Isis, devient, après un drame de mort et de résurrection, le souverain des enfers) ;

- remarquable dans ce contexte est la conception égyptienne de l'âme : il s'agit d'un véritable animisme (pp. 8 et suiv.) mais tel que ba est l'âme (durant la vie) et ka le double ou le second soi, vivant après la mort, objet de rétribution après la mort (central dans la culture égyptienne ; // animisme) ;

GW74

- remarquable est la séquence historico-culturelle qui nous a été transmise par Hérodote et Varron :

(a) La première période est l'âge des dieux, dans lequel les dieux sont normatifs et où l'on parle une langue hiéroglyphique ;

(b) La seconde période est l'âge héroïque, dans lequel les héros sont normatifs et où l'on parle un langage symbolique ;

(c) la troisième époque est l'époque humaine, dans laquelle l'homme est généralement exemplaire et où l'on parle la langue vernaculaire ;

- cette séquence en trois parties est devenue *Giovanni Battista Vico* (1668/1744) dans ses *Principii di una scienza nuova* (1725) comme modèle conceptuel pour sa philosophie moderne de l'histoire, dont il est, incidemment, le « père » ; elle a également servi de guide au sociologue français Tarde (la culture, c'est l'imitation , spécifiquement l'imitation de l'un des trois exemples (voir p. 58 supra) ;

- = notons au passage que les notes du collège des médecins de la cour des pharaons égyptiens du troisième millénaire avant notre ère témoignent d'une grande capacité d'observation ainsi que de remarquables tentatives de généralisation théorique (inductive) et de raisonnement causal (abductive) ; pourtant, la conception ionienne de la nature ou de la fusion doit d'abord les examiner avant qu'elles ne deviennent une science au sens grec du terme. (Cf. *Werner Jaeger, Paideia* II 13) ;

- notons également que « copte » signifie égyptien tardif.

3.3.2. Le monde sémitique

- Les zones résidentielles sont :

(a) Mésopotamie : Basse Mésopotamie (souvent appelée Mésopotamie du Sud ; // Sumer), Mésopotamie moyenne (Akkad , Babylonie ; cf. culte de Marduk), Mésopotamie du Nord (également Haute Mésopotamie ; Assur ,

Assyrie (Ninive) ; cf. culte d'Assur) ; -- La Mésopotamie du Sud est également appelée Chaldée ;

(b) Phénicie (// Canaan) voir Palestine, Syrie, Liban, Jordanie actuels ; Canaan est relié à la Mésopotamie par l'Aram (qui offrait une zone de transit et une lingua franca, l'araméen) ;

(c) l'Arabie et l'Éthiopie;

- cinq langues : akkadien , cananéen , y compris l'hébreu, l'araméen, l'arabe et l'éthiopien ;

- début historique : - +/- 3500 av. J.-C. (et - les recherches sur les Sumériens sont en cours - peut-être même plus anciennes), à savoir les plus anciens textes cunéiformes (décryptés en 1802) ;

- les Sumériens (Sud) et les Akkadiens (Moyen) sont les plus anciens habitants ; viennent après eux les Babyloniens (Hammurabi : +/- 1710/1668 av. J.-C.), les Assyriens (Tigilath-Pileser : +/- 1157 av. J.-C. ; Assurbanipal , après Sargon), les Néo -Babyloniens ou Chaldéens (Nabuchodonosor II : 600 av. J.-C.), après quoi les Indo- Européens , à savoir les Perses, entrent en scène (Cyrus : 538 av. J.-C. ; plus tard Alexandre le Grand : 331 av. J.-C.) ;

B(I) Mésopotamie.

a/ - Tandis que la première école mythologique naturelle (p. 6 supra) ou naturisme est apparue au début du XIXe siècle suite à la découverte de l'unité des langues indo-européennes , l'origine de la seconde école mythologique ou mythologique astrale est similaire : les érudits avaient, pendant des décennies, découvert Sumer et Akkad , Babylone et Assyrie et leurs successeurs, ce qui conduit, en 1906, à la *Gesellschaft für vergleichende Mythologie* Conférence sur les *mythes* à Berlin, présentant une nouvelle théorie sur l'origine de la religion.

- **(1)** E. Siecke , dans **Liebesgeschichte des Himmels **, Strasbourg , 1892, souligne, quant au contenu, l'importance des grands corps célestes et plus particulièrement de la lune polymorphe, qu'il considère comme la source la plus ancienne et la plus riche de mythes (lunarisme), et, quant à la méthode, le fait que le sujet du mythe est toujours quelque chose d'observé dans la sphère céleste, notamment les grands corps célestes (mythologie astrale ; astron = corps céleste, étoile, constellation), le soleil et la lune (H. Lessmann , Dr. Hüsing et al. ; tandis que P. Ehrenreich , **Die Mythen und Legenden der südamerikanischen**). *Urvölker* (Berlin, 1905) a inclus les cultures primitives dans son étude. Plus tard, ce travail a été poursuivi par Ehrenreich dans *Die*

*algemeine Mythologie und son Dans *Ethnologischen Grundlagen **, Berlin, 1910, le panlunarisme (la lune comme unique source mythologique) et le point de vue astral unilatéral (les corps célestes comme unique source mythologique) ont été améliorés.

GW75

Néanmoins, le noyau reste valable : « La croyance aux étoiles et la signification attribuée aux étoiles se rapportent l'une à l'autre comme religion et "proclamation" de salut », dit *Helmuth M. Böttcher* (dans **Sterne **, **Schicksal**) . et (*Prophètes* , Munich, 1965, p. 13). « Le ciel et la terre, le commandement des astres et le destin humain étaient (c'est-à-dire, chez les anciens, des Sumériens à nos jours) étroitement liés d'une manière mystérieuse. » (Ibid., 22). Les chasseurs (jusqu'au VI^e millénaire apr. J.-C.), les bergers (d'abord les chèvres et les moutons – Ve millénaire – puis les vaches – IV^e millénaire) vivaient jour et nuit en pleine nature, sous le ciel ouvert, et constataient l'ordre du cosmos (sur terre et dans les cieux), la simultanéité, qu'ils expliquaient par la causalité (les cieux, les corps célestes, comme puissance(s) régnante(s), « gouvernant » la vie et la mort dans la nature et chez l'humanité. Oui, « la divinité suit la forme et la trajectoire des astres. Et dans les astres, la divinité se révèle nécessairement. Les deux deviennent en grande partie identiques . » (Ibid., 25)

Ainsi naît l'astrologie (aspect oraculaire : voir supra p. 17 et suivantes). « C'est écrit dans les étoiles. » Symbolisme céleste (voir supra p. 44 et suivantes) : les dieux « habitaient » les étoiles, « étaient » les étoiles, les étoiles étaient « les yeux » de la divinité, etc. Les étoiles contrôlaient les dieux (célestes) ; les dieux contrôlaient les étoiles (Astrothéologie).

Ainsi naît ce qu'on appelle l'idéalisme astral : les idées, c'est-à-dire les modèles organisationnels des choses, viennent du ciel, où sont stockés le plan de la création et son cours (// Idéalisme platonicien).

- **(2)** H. Winckler, A. Jeremias et E. Stucken ont même préconisé le « pan-babylonisme » : toutes les mythologies ; toutes les religions tirent leur origine de Babylone, de sa mythologie astrale, de sa religion, et ce sur le globe entier (H. Böttcher soutient toujours cela pour les Sumériens).

Il est vrai que la mythologie stellaire se retrouve sur presque toute la planète et qu'elle constitue une religion d'une unité remarquable à travers le

monde, fondant culte, morale et juridique. Mais la question de savoir si Babylone en est le berceau est une autre affaire !

le rôle majeur de l'astrologie dans le néo-sacralisme contemporain, bien que n'étant plus entendue au sens mésopotamien originel (horoscopie , « calculs », etc.). Ainsi, le 15 décembre 1973, la Société flamande d'astrologie fut fondée à Louvain (avec des prétentions scientifiques). À Paris, on utilise même l'ordinateur pour réaliser des analyses astrologiques !

On distingue clairement l'astronomie et la cosmographie modernes d'une part, et l'astrologie d'autre part : le fondement rationnel de l'astrologie a été fortement contesté jusqu'à présent. Pour autant, l'intuition authentique ne semble pas être exclue. La pratique prouve que, dans certains cas, il est possible de déterminer le destin par des moyens astrologiques, mais comment ? La question demeure.

GW76

À ce propos, il convient de se référer à *P. Naylor , *Astrology (An Historical Examination)**, Londres, Robert Maxwell, 1967, 242 pp., aux pp. 12/13, où (voir aussi H. Böttcher) le caractère oraculaire (cf. 17/18 supra) de l'astrologie ancienne est souligné : les positions du soleil, de la lune et des sept planètes, et leur passage à travers les figures du zodiaque, interprétés par les prêtres-astrologues en fonction du destin du pays (guerre, maladie, météo) et ce dans un contexte religieux, étaient au cœur de la réflexion, et non les horoscopes, comme c'est le cas aujourd'hui.

- Référez nous aussi Désagréable *Robert Tocquet, Les pouvoirs secrets de l'homme* , Paris (J'ai lu, A 273), 1963, pp. 107/119, où il parle de l'astrologie au présent phrase dit : « ...l'existence des correspondances dans la position des astres au moment de la naissance et les caractéristiques morphologiques psychologiques et de stinée de l'individu » (107). Ici, le destin individuel est central.

b/ - Nous tirons le mythe dit de la création chaotique primordiale des écritures sacrées des Babyloniens.

- « Chaos » signifie « lieu vide », vide - et diffère de « tohu » Washington bohoe ' tiré de la Bible (état de confusion et de fusion de tout) -; mais souvent, le chaos signifie aussi un état désordonné.

Le chaos primordial, ou chaos originel, désigne l'état initial de l'univers. L'univers est né d'un tel état initial confus, de sorte que la cosmogonie (genèse du monde), la théogonie (genèse des dieux) et l'anthropogonie (origine de l'humanité) – la structure tripartite fondamentale de la métaphysique ! – sont ici traitées simultanément (*genia* = origine, histoire). À comparer avec la Genèse biblique (récit de la création).

L'histoire commence ainsi : « Quand le ciel n'avait pas encore de nom, la terre en contrebas n'en avait pas non plus. Quand Apsu , l'abîme antique, origine des dieux, et Tiamat , la Mer qui les portait tous, n'avaient pas encore mêlé leurs eaux, quand aucun champ de roseaux n'existait et qu'aucun polder n'était visible, quand aucun dieu n'avait été appelé à l'existence ni n'avait reçu son nom, et qu'aucun destin n'avait été déterminé, alors les dieux se formèrent dans ces profondeurs. » (*M. Beek, Aan Babylons stromen*) A'm / Anvers, 1950, p. 160)

- Cela concerne l'« origine » (voir p. 56 et suivantes) et c'est le « grand vide » (pas encore le tohu). Washington bohoe !). « Nom » et réalité ne font qu'un. Biologisme : le « mélange » des eaux d' Apsu , le Père Primordial, symbolisé par l'eau douce, et de Tiamat , la Mère Primordiale, symbolisée par l'eau salée, est l'« origine » du ciel d'en haut, de la terre ferme d'en bas et des dieux.

Le véritable drame commence maintenant : « Les dieux – nouvellement formés de l'union primordiale – ont perturbé les sens par « Tiamat, en faisant du bruit dans les demeures célestes » (Is. 23/24). Apsu , voulant les exterminer (l'agressivité est donc déjà présente chez les premiers dieux avant la création !), voit alors Mummu , son fils et vizir, lui soumettre un plan : « Quand Apsu l'eut entendu, son visage s'illumina à la pensée du mal qu'il ourdissait contre les dieux, ses fils. » (I:52) Mais Apsu fut tué dans son sommeil avant que le plan de Mummu ne puisse être mis à exécution.

GW77

- On constate que l'agression est présente partout ici dès le début ; autrement dit, le grand vide est déjà désordre, péché (tohu Washington bohème !).

- Après le massacre primordial d' Apsu , qui sert de prélude, s'ensuit la bataille décisive entre Marduk et Tiamat .

En effet, Marduk est créé : « Un dieu fut engendré, le plus puissant et le plus sage » ; il est introduit dans l'assemblée des dieux.

- Sur quoi Tiamat entre en colère : elle donne naissance à des monstres (une vipère, un dragon, un sphinx , un grand lion, une fureur enragée, un homme-scorpion) (I:139/141).

« Lorsque Tiamat eut accompli sa tâche avec acharnement, elle s'arma pour le combat contre les dieux, sa propre progéniture ; pour venger Apsu, Tiamat agit avec perversité. » (II:1/3). On perçoit ici la tragédie : le mal moral est prédéterminé à l'origine (ici en Tiamat) ; la ruine, le malheur sont inhérents à la nature (et non le fruit de la volonté). La nécessité prévaut ici en matière de mal et de malheur. Un tragique séquence d' événements . *P. Ricoeur, dans son ouvrage Finitude et culpabilité* (tome II, p. 170), affirme : « Cette promotion du divin au détriment de la brutalité originelle se retrouve dans la mythologie grecque. » Ce n'est pas l'homme, en tant qu'être libre, qui est à l'origine du mal sur terre, mais il le rencontre et le perpétue.

La décision est alors prise : Marduk est proclamé prince et le chœur des dieux l'appelle : « Va, mets fin à la vie de Tiamat . Que les vents emportent son sang jusqu'aux confins du monde ! » (IV : 31/32). Aussitôt, il déchaîne la tornade, son arme redoutable, et enfourche le char des tempêtes, irrésistible et terrifiant (IV : 49/50). Grâce aux vents, emmagasinés au plus profond de son être, Marduk triomphe. Tiamat . C'est le deuxième meurtre primordial.

- Dans le sillage de cette théogonie suit la cosmogonie : Tiamat est divisée en quartiers, coupée en morceaux, et de ces morceaux naît le cosmos dans ses parties (IV, fin), grâce à la distinction, la séparation, la mesure et l'ordonnement.

Dans ce sillage cosmogonique suit l'anthropogonie : le chef des dieux rebelles est condamné et tué, et de son sang naît Ea (le troisième dieu de la trinité babylonienne, Anu (dieu du ciel), Enlil (dieu du ciel) et Ea (= Enki sumérien , le dieu de l'eau)) qui crée l'homme sur les conseils de Marduk , dont la tâche est de nourrir et de servir les grands dieux.

- Voici le schéma de base du célèbre Enuma Elish, ou le récit babylonien de la création. Quelle différence avec la sérénité égyptienne et le mythe juif de Yahvé !

On pourrait également mentionner ici l'Épopée de Gilgamesh -(ainsi que les mythes du Paradis et du Déluge). Ils présentent la même atmosphère primitive et agressive.

- L'ontologie ou la conception de l'être (concept de réalité) qui y est exprimée est tragique : « l'être » en tant qu'origine de tous les êtres est déjà corrompu à sa racine par le mal (moral), le malheur et la ruine dans une sphère agressive.

- C'est ainsi que les gens et les enfants étaient élevés en Mésopotamie à cette époque. La fête du Nouvel An était la répétition rituelle et symbolique du mythe de la création : Marduk , compris comme Tammuz (mystère de la mort et de la résurrection), est le modèle du roi humilié puis restauré.

GW78

Voir pp. 44 et suivantes (Symbolisation religieuse) : le roi présente et rend visible Marduk-Tammuz dans sa chute et sa résurrection comme l'événement primordial .

— La persistance de ce mythe et de la métaphysique qu'il renferme. — *Paul Ricoeur , Finitude et culpabilité , II, 304, souligne cette importante persistance :*

- (a)** les fragments d' Héraclite , le présocratique hellénique ,
- b)** le mysticisme allemand du XIVE siècle,
- (c)** l'idéalisme allemand (Fichte , Schelling, Hegel) du XIXe siècle,

Tous proposent une formulation philosophique et rationnelle de cette théogonie chaotique primordiale comme fondement de la métaphysique, où le mal (moral) et le malheur (eudémonologique) sont inscrits au sein même de l'être. L'être, c'est être de manière agressive et nécessaire, et périr de cette manière. Telle est la tragédie de l'être. – Si l'on sait que Karl Marx a grandi dans ce climat (l'idéalisme allemand) et qu'il l'a certes inversé (passant d'une vision idéaliste à une vision matérialiste), tout en le perpétuant, on comprend que la lutte des classes et la haine de classe sont le moteur de l'histoire économique-sociale (et, en réalité, de l'histoire tout entière). Si l'on sait que le marxisme aspire avec acharnement à la domination mondiale et qu'il tient déjà des pans entiers du globe sous son emprise, alors on comprend pourquoi nous sommes sous l'influence de l' Enuma babylonien. Elish, en tant que précurseur de la métaphysique stratégique de l'être , est resté stagné, et nous avons fourni un autre exemple de compréhension historique (abduction historique).

Il est également clair pourquoi Tammuz (Marduk) a donné naissance à un culte à mystères à l'époque hellénistique : porteur de culture, porteur de salut par la mort et la résurrection (voir *von Glasenapp* , *Lexique* ., 31 ; *van Baaren* , *Labyrinthe* , 50).

3.3.3. Israël

Parmi les peuples sémitiques, Israël est devenu un peuple d'envergure mondiale. Son influence, durable et profonde, est considérable, tant directement (par la tradition juive toujours vivante en Israël et à l'étranger) qu'indirectement (par son influence sur le christianisme et l'islam). Il convient donc d'en dire quelques mots.

un/ Le récit de la Genèse des Juifs.

yahviste vit le jour . Sa véritable nature ne se révèle qu'en le comparant au polythéisme serein des Égyptiens, d'une part, et à la théogonie chaotique primordiale des Mésopotamiens, d'autre part. Seul l' atonisme (voir p. 73 ci-dessus : le monothéisme du pharaon Akhenaton) se rapproche, dans une certaine mesure, de la conception fondamentale d'Israël . Le zoroastrisme s'en approche également, mais nous y reviendrons. Le monothéisme atteint ici sa forme purement supra-ative (car il constitue une réaction contre les polythéismes).

Quelles sont les caractéristiques du mythe d'Adam ?

- **(1)** L'origine du mal et du malheur réside dans un ancêtre de l'humanité actuelle, Adam, dont le mode d'existence était un mode d'existence humain (il n'était pas un dieu, par exemple).

(2) Au centre se trouve Yahvé, Dieu, moralement bon (et, d'un point de vue eudémonologique , béni). Il est le Saint (cf. p. 30 supra) ; il est le créateur et, par conséquent, la création dans son ensemble est bonne (contrairement à la Mésopotamie, où l'origine même était déjà mauvaise et perverse) ; Adam lui-même, en tant qu'être libre, introduit le mal au sein d'une création bonne.

GW79

(3) Adam est tenté de faire le mal et de nuire par le Serpent, symbole de Satan, et par Ève, mais cela ne lui enlève pas sa liberté et sa responsabilité, bien que celles-ci soient diminuées : Adam n'agit pas par nécessité naturelle.

Le Serpent symbolise cependant l'ampleur immense, voire cosmique, du mal et du désastre. Mais cette grandeur n'enlève rien à son caractère défini et limité ; il ne s'agit donc pas d' un chaos primordial .

b/ Caractéristiques d'Israël.

(1) Monothéisme pur, comparable à l'atonisme (égyptien) et au zoroastrisme (persan) (Ahura Mazda).

(2) Prophétisme . - Comme déjà indiqué (13v. supra), les montagnes de l'Hindou Kouch (Afghanistan) séparent les religions en deux types : - d'un côté prédominent les religions avec au centre une loi mondiale éternelle (un cosmos ordonné mais plutôt une harmonie ciel-terre-homme sans personne dans le ' tao ' chinois (ici au sens large ; pas au sens yin des taoïstes) ; dharma - religion au sens hindou) ;

De ce côté-ci, la religion personnelle prédomine : Dieu, ou le Dieu suprême et les dieux, dominent la vision du monde ; ils interviennent dans l'histoire humaine et universelle ; ils ont recours à des intermédiaires appelés prophètes : il faut penser à la structure sociale de la religion évoquée plus haut (p. 36 : fidèles, dignitaires, médiums), mais en mettant l'accent sur une mission divine applicable à tout un peuple, à plusieurs peuples, à l'humanité entière. Les prophètes d'Israël sont d'une nature particulière : Akhenaton n'en est pas un à proprement parler (Égypte) ; mais Zoroastre (Zaratoustra), et plus tard Mahomet, peuvent être comparés à eux. La sagesse gnomique et mythique persiste ou a une influence durable (il faut penser au mythe d'Adam et aux Livres de la Sagesse, par exemple) ; mais Yahvé s'exprime dans des situations historiques concrètes, par l'intermédiaire des prophètes, aux peuples (les nations) et leur transmet un message (la bonne nouvelle). « Ainsi parle Yahvé », explique l'auteur. Ainsi Yahvé fait l'histoire ; ainsi Il les guide. Ainsi, l'histoire du salut se concrétise au sens strict. La proclamation, c'est faire l'histoire.

Une évolution est perceptible dans le prophétisme . Elle est exposée dans A. Gelin , **De hoofdlijnen van het Oude Testament **, Anvers, Patmos , 1962, pp. 33/34, 60, 84/86. Jérémie, suite à l'effondrement de la nation théocratique en 587 ap. J.-C., souligne l'échec du système de l'alliance.

« Voici, les jours viennent... En ces jours-là, on ne dira plus : “Les pères mangent des raisins verts, et les dents des enfants en sont agacées !” Non, chacun mourra pour sa propre faute ; celui qui mange des raisins verts en

aura les dents agacées. Voici, les jours viennent – oracle de l'Éternel – où je ferai alliance avec la maison d'Israël et la maison de Juda : une alliance nouvelle ! Non comme l'alliance que j'ai faite avec leurs pères, quand je les ai pris par la main pour les faire sortir d'Égypte – mon alliance qu'ils ont rompue, et à laquelle je suis devenu abominable – oracle de l'Éternel. »

Voici l'alliance que je conclus avec la maison d'Israël après ces jours-là, déclare le Seigneur : je mettrai ma loi au-dedans d'eux, je l'écrirai sur leur cœur. Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple.

GW80

Alors ils n'auront plus besoin de s'instruire les uns les autres, en se disant : « Connaissez le Seigneur ! » Non, alors tous me connaîtront, petits et grands, déclare le Seigneur, car alors je leur pardonnerai leur transgression, et je ne me souviendrai plus de leur péché. (*Jér. 31:27/34*)

Ce texte marque l'aboutissement de la mission confiée à Jérémie et s'inscrit immédiatement dans le développement de l'Ancien Testament. Que dit-il ?

- Il constate l'échec de l'ancienne alliance, mais annonce une nouvelle intervention de Yahvé :

(a) Yahweh pardonne les péchés (*31 :34 ; // Ez. 36 :25, 29 ; Psaume 51 : 3/49*) ;

(b) Yahvé instaure une rétribution individuelle (*31:29 ; // Ez 14:12*) au lieu d'une rétribution collective

(c) Yahweh introduit l'intériorisation de la religion, par laquelle la « loi » de Yahweh, au lieu d'être un décret extérieur, devient une inspiration intérieure qui touche le cœur de l'homme (*31: 33; // 24:7; 32: 39*);

- cela se produit sous l'influence de l'« esprit » de Yahweh qui accorde à l'homme un cœur nouveau, comme Ézéchiél le précisera plus tard (Ézéchiél 36:26/27) et aussi le Psaume 51 (= Miserere), verset 12.

- Cette nouvelle (et éternelle) alliance sera annoncée par Ézéchiél après Jérémie (Ézéchiél 36:25/28), ainsi que par les derniers chapitres d'Isaïe (*Islam 55:3; 59:21; 61:8*)

- sera vécue comme une réalité déjà actuelle dans *le Psaume 51* ;

- sera introduit par le sacrifice du Christ sur la croix (*Matthieu 26:28*) ;

- sera proclamé par les Apôtres comme étant en plein accomplissement (2 Cor 3:6; Rom 11:27; Heb 8:6/13; 9:15ff.; 1 Jean 5:20).

Mais il s'agit toujours d'une véritable alliance, même si sa nature évolue.

Werner Jaeger (*Paideia* , I, 83 et suiv.) affirme : « On perçoit clairement une évolution spirituelle dans le mode d'intervention des dieux – dans les épopées homériques – passant d'une intervention plus extérieure et isolée, qui, dans le style épique, devait être très ancienne, à une guidance intérieure constante de l'individu par une divinité, à l'image d'Ulysse guidé par Athéna – la déesse – au moyen d'inspirations toujours nouvelles. » Ce parallèle remarquable entre des religions aussi différentes que les religions hébraïque et grecque témoigne d'une profonde évolution de la conscience religieuse. En un sens, l'humanité entière devient, en principe du moins, prophétique, ou du moins inspirée, et non plus de simples intermédiaires. Cette prise de conscience est actuellement très présente dans les milieux néo -sacrés.

(3) Le moralisme.

Nous sommes partis de la nature morale tripartite de la « souillure/péché/culpabilité » (p. 31 et suiv.). Or, il est frappant de constater que dans le judaïsme, et donc dans l'Israël postérieur, l'élément de « culpabilité » en tant que conscience du péché et de la souillure est fortement mis en avant : la volonté de Yahvé doit être accomplie, et même scrupuleusement (moralité scrupuleuse). (Cf. P. Ricoeur , *Finitude et culpabilité* II, 115-116). Jésus et surtout Paul aborderont cette question, mais dans un esprit correctif.

GW81

Décision. - Cl. Tresmontant , *Les idées maîtresses de la métaphysique Dans son ouvrage « Christianity »* (Paris, Seuil , 1962), Willmann affirme qu'à partir du document yahviste du IXe siècle après J.-C., on peut établir une tradition métaphysique ininterrompue jusqu'à nos jours, qui prend naissance, se développe et se définit. L'« être », la relation entre réalité incréée et créée, entre unité et multiplicité, le devenir, la matière, le temps, l'homme, l'âme, le corps, la liberté, la pensée, l'action, etc., le devenir. Ce document du Livre *de la Genèse* est compris d'une manière unique qui perdure dans le judaïsme, le christianisme (et même l'islam) jusqu'à nos jours. C'est précisément cette métaphysique que nous défendons ici (octobre, 11/12). C'est là qu'apparaît ce que Willmann appelle la « philosophie ». *La pérennité* (cette pérennité est pour lui la « généalogie de la vérité » (voir pp. 2/3 ci-dessus)) constitue un énième exemple de compréhension historique, à laquelle nous accordons toute

l'importance dans ce cours (car elle représente l'essence même de l'histoire de la philosophie !). Voir également le texte de Söderblom (p. 13 ci-dessus), qui peut servir de fil conducteur à ce cours : nos racines plongent dans l'Israël ancien et la plupart de nos possessions religieuses et spirituelles y trouvent leur origine, non pas nécessairement de manière exclusive, mais au sens large. C'est précisément pour cette raison que nous inscrivons Israël dans le cadre plus vaste de l'histoire culturelle mondiale (ou planétaire).

3.3.4. Médias et Perse

L'approche de l'exploration de la culture des Indo- Européens (Aryens) est triple :

- La tendance anti-Lumières de la philosophie du début du XIXe siècle, avec ses deux branches : - la branche protestante, qui, dans l'idéalisme allemand (Fichte , Schelling, Hegel), extrait la religion de la froide « raison » rationaliste pour la décrire comme morale (Lessing, Kant, Fichte) ou comme expérience intérieure (Herder, Jacobi, Schelling, Schleiermacher , Fries ; // Romantisme), les situant toutes deux dans le développement historique de l'humanité – une conception qui atteint son apogée chez Hegel ; - la branche catholique, qui soustrait la religion à la « raison » rationaliste brûlante dans le traditionalisme, qui situe la religion dans une révélation de Dieu dans un langage primordial, dans lequel la transmission de génération en génération peut avoir lieu (*Chateaubriand, Le Génie du Christianisme* , 702 ; *Joseph de Maistre , Les Soirées de Saint- Pétersbourg* , Lyon, 1821 ; *de Bonald , Législation*) . *primitive* , -id., *Recherches primitives* (+1840), la base théorique ; *A. Bonnetty , Annales de philosophie chrétienne* (à partir de 1830) ; *G. Ubaghs* (+1870; à Louvain) ; *F. de Lamennais , Essai sur l'indifférence en matière de religion* , Paris, 1817/1823) ;

- les symbolistes de l'université de Tübingen (en particulier *le père Creuzer* , *Symbolik et la mythologie des peuples anciens* , Leipzig, 1810/1812), d'une part, et d'autre part, les historiens des religions (notamment *K. Völker et K.O. Müller , Prolegomena zu un scientifique mythologie* , Göttingen, 1825) fournissent une méthode basée sur le contexte philosophique susmentionné ;

La découverte et l'étude approfondie des langues indo-européennes par P. Coeurdoux (1767), W. Jones (1788), Fr. von Schlegel (1808), Fr. Bopp (1816 et suiv .) , etc., ont révélé que la quasi-totalité de l'Europe et une partie de l'Asie, jusqu'à l'Indus, parlaient ou parlaient des langues appartenant à une même famille. En Asie, cette aire s'étend de la côte d'Asie centrale (Anatolie) et de l'Arménie (Turquie) à l'est du Tigre (plateau iranien), formant ainsi un arc jusqu'à l'Inde. À l'ouest, elle comprend les Lydiens (près de la côte

ionienne), les Phrygiens (mer du Sud , région où Paul et Barnabé ont prêché), les Hittites (Turquie centrale) et les Hourrites (Mitanni , en Turquie orientale). À l'est, elle comprend les Élamites , les Mèdes et les Perses. Les langues sont (occidentalement) le hittite et le phrygien, (anciennement) le persan. Les Perses établirent un empire qu'Alexandre le Grand conquit.

GW82

a/ Mythologie de la nature (= naturisme).

(1) – Il s'agit de la première grande théorie de la religion proposée par la recherche religieuse moderne. Elle a vu le jour dans le contexte décrit précédemment (début du XIXe siècle). Voir supra p. 6 pour la liste des théories.

- Nous savons déjà en partie (pp. 74 et suiv.) grâce à la soi-disant deuxième version, à savoir l'astrale (astrologique) des peuples mésopotamiens — Sumériens , Akkadiens ; Babyloniens et Assyriens sémitiques ; Élamites indo-européens et autres Aryens de cette région — ce qu'est la mythologie de la nature ; considérons maintenant brièvement la première école de mythologie de la nature , l'indo-européenne.

(2) - Le point de départ est constitué par les phénomènes naturels :

- tout d'abord les corps célestes astraux : - le soleil, son lever et son coucher (Max Müller à Paris, à Oxford à partir de 1856 - à ne pas confondre avec Otfried Müller mentionné ci-dessus - ; Michel Bréal) ;

- le ciel (Ch . Hoix).

- puis le météorologue (prévisionniste) : - pluie, tonnerre, éclairs, tonnerre (A. Kuhn) ;

- également les éléments élémentaires : - l'eau (P. Forchhammer , chercheur indépendant) ;

- feu (Regnaud , Renel).

Ces phénomènes sont personnifiés en figures mythologiques (personnages), voire en dieux. D'où l'étude des noms des dieux, par exemple (nomina numina).

Le Boni de cette école réside dans le rôle prépondérant indéniable que jouent les êtres et les phénomènes de la nature dans le mythe et la religion des Indo- Européens ; le mali est

(a) le caractère littéraire unilatéral des enquêtes (aucun égard pour l'aspect économique de la culture) ;

(b) sous-estimer l'élément lunaire ou lunaire ;

(c) l'opinion selon laquelle la religion indo-européenne était la plus ancienne (cf. par exemple G. Dumézil , *Les dieux des Germains* , Paris, PUF, 1959, qui traite principalement de la formation de la religion scandinave, où elle est située dans un cadre indo-européen (ainsi que structurel) plus large : « une théologie complexe et structurée »). sur la structure des trois fonctions de souveraineté , de force, de fécondité » (oc, 1)).

Les fondateurs de cette école sont Adalbert Kuhn et surtout Max Müller, en Allemagne, et Eugène Burnouf , en France. Mais c'est *Leopold von Schröder*, **Arische hellgion **, Leipzig, 1914/16, qui en a assuré le développement. À ce sujet :

- le dieu du ciel : dans la tradition d'Ad. Kuhn et de Ch . Ploix (les philologues indo-européens susmentionnés), von Schröder adopta la croyance en un dieu suprême du ciel, ainsi qu'au culte dans lequel cette croyance se manifeste ; ce dieu du ciel dominait de loin le reste du panthéon des dieux mythologiques ; - de plus, Schelling, le grand idéaliste allemand, s'était déjà intéressé au dieu du ciel, et Max Müller lui avait également consacré du temps ;

// C'est ici que émergent des traits proto-monothéistes ; et ce, chez les Indiens, les Perses, les Grecs, les Italiotes , les Allemands, les Celtes, les Litvaniens , les Slaves, etc.

— la nature constitue en fait l' aspect naturiste de la religion indo-européenne, que von Schröder examine.

GW83

En ce qui concerne la terre (le dieu du ciel situé dans le ciel clair et calme, que ce soit le jour ou la nuit, ou situé dans le ciel orageux, plein de nuages, avec des éclairs et des coups de tonnerre, est considéré en de nombreux endroits comme lié à la terre comme son épouse qu'il rend fertile par la pluie : ainsi, chez les Grecs, nous avons le couple Ouranos (le Ciel) et Gaïa (la Terre)) ;

- le soleil (chez les Grecs, Hélios est « l'œil de Zeus », le dieu suprême, par exemple, tout comme Surya en Inde est « l'œil » de Mitra et de Varéna) ;

- la lune (mythologie lunaire), un point sous-développé par von Schröder, qui fut plus tard complété par la mythologie astrale babylonienne et par les ethnologues ;

- le feu (trois formes de feu sacré : le feu sacrificiel, le feu protecteur, le feu domestique) ;

— le dieu du tonnerre (voir déjà supra p. 16 et suivantes).

- l'âme et l'ancêtre : l'aspect animiste (voir ci-dessus pp. 8 et suiv., ainsi que pp. 11 et suiv. (croyance au sauveur) et pp. 39 et suiv. (croyance au dēma)) ; - il convient de souligner que la croyance en la réincarnation (réincarnation de l'âme dans une ou plusieurs vies terrestres ultérieures - chose courante dans les cercles néo-sacrés actuels -) est un aspect des religions aryennes qui trahit une mythologie agraire qui croit qu'il existe un lien caché entre la renaissance printanière dans la nature, d'une part, et, d'autre part, la résurrection (dans l'autre monde) (voir *P. Ricoeur, Finitude et culpabilité*, II, 266/267) ;

L'orphisme grec, qui a influencé Pythagore et Platon et se trouve ainsi au cœur de la métaphysique hellénique, reprend ce thème de la réincarnation ; de plus, la réincarnation est un aspect de l'animisme, qui a introduit le concept de « pur » – au sens de « rien d'autre », et non au sens moral d'un « bon esprit » moral – avec le concept de « pure réalité corporelle » (dualisme anthropologique) comme pendant ; un élément qui appartient à la pérennité de l'animisme, comme l'explique le Père W. Schmidt dans son ouvrage **Origine et évolution de la religion**, Paris, Grasset, 1931, p. 121. (Il s'agit donc là encore d'un exemple de compréhension historique, ou, si l'on préfère, selon les traditionalistes français, « traditionnelle », et d'un proto-langage qui transmet la tradition).

b/ Caractéristiques religieuses.

(I) Les caractéristiques des Indo-Européens sont :

i/ le respect de tous les dieux dans un climat de grande tolérance, - quelque chose qui possède une pérennité jusqu'à ce jour, aussi limitée soit-elle ;

ii/ Deux religions à mystères nous sont parvenues : - les Phrygiens nous ont donné les mystères de Cybèle, dans lesquels Cybèle et son bien-aimé (ou, comme c'est le cas dans ces mythologies, son fils) Attis, né du fruit d'un

amandier, qui provenait du membre tranché de l'intermédiaire hermaphrodite Agdistis ; - il se marie, mais le jour de ses noces, il meurt par castration (autokastratio), car la jalouse Agdistis l'avait rendu fou ;

GW84

- ensuite il ressuscite ; - cela fut célébré lors d'une fête publique et d'une fête secrète.

— Les Perses nous ont légué les mystères de Mithra : Mithra est le tueur de taureaux ; cela a donné naissance à deux versions :

i/ un végétatif : par ce sacrifice la vie et la croissance naissent dans ce monde ;

ii/ un rite eschatologique : le Sauveur (Saoshyant) tue un taureau à la fin des temps, et par là un monde glorifié voit le jour ; - à l'époque hellénistique, cela était célébré dans un rite d'initiation dans des cryptes souterraines, avec une séquence de sept degrés d'initiation, pour acquérir la certitude concernant la résurrection à la fin des temps ;

- ce culte de Mithra était le plus grand rival du christianisme primitif en raison des nombreuses analogies : - Mithra et le Christ sont tous deux des médiateurs entre Dieu et l'humanité ; Mithra = Sol Invictus ;

- les deux systèmes croient en l'immortalité, la résurrection, le Jugement dernier, le ciel et l'enfer ;

- les deux systèmes reconnaissent le baptême, l'eau bénite, la célébration du dimanche et la Nativité de Dieu le 25 décembre ;

- les deux systèmes recrutaient des adeptes issus des couches inférieures de la société, en particulier des hommes, des soldats romains.

sanctuaire dédié au culte mithraïque ont été découverts à Londres ! (Voir aussi plus loin)

iii - Les Mèdes nous ont légué la magie : la caste sacerdotale y était appelée « magiciens » (voir ci-dessus, pp. 28 et suivantes) ; le mot est lié à « pouvoir », « aimant », au mot latin « magnus » (grand) et au sanskrit « maha » (grand : par exemple, on disait à l'époque que Gandhi était « mahatma » (= grande âme : maha + atman) ;

Ils nous ont légué la distinction entre magie « blanche » et magie « noire » (les termes goétien et théurgie furent plus tard employés), car ils ont introduit une dimension éthique à la magie (p. 29 et suiv.). Cf. magisme (dynamisme).

(2) La religion perse.

ce mouvement se trouve Ahura -Mazda, plus tard appelé Ohrmazd (= Ormuzd) ; d'où le nom de mazdéisme . Trois centres ont façonné la vie religieuse de la Perse :

(a) un noyau aryen ressemblant aux Védas (Inde) dont est issu le mazdéisme originel des Perses ; au sein de ce noyau aryen se situe

(b) un noyau mède, à savoir la religion des Mages, dans le milieu duquel Zarathoustra (Zoroastre) est né au VIIe siècle après J.-C. et à partir duquel le zoroastrisme ultérieur (Avesta = livre sacré) s'est développé ;

(c) un noyau mésopotamien (Babylone/Assyrie), qui donne naissance au zervanisme , mais surtout au mithraïsme (et au culte mithraïque) et, plus tard, au manichéisme (dont Mani , 215/277 PCN, est le fondateur) ;

Le noyau aryen, influencé par le noyau médo- zoroastrien et, dans une moindre mesure, par le noyau mésopotamien, donne naissance à ce que l'on appelle le mazdéisme classique , notamment au IIIe siècle avant J.-C. Son influence perdure jusqu'à nos jours chez les Parsis (Perses) en Inde et les Gabrs en Iran.

GW85

- Caractéristiques.

(a) Dualisme. Cela apparaît déjà dans la doctrine de l'âme : elle survit à la mort, erre pendant quelques jours, est jugée par Mithra (dans les Védas indiens, Mithra est le dieu de la lumière ; dans l'Avesta (et ses commentaires, le Zend-Avesta), Mithra est un associé d' Ahura -Mazda) et doit ensuite traverser le pont décisif du juge (Tshinvat - pont) : celui qui a vécu selon la formule zoroastrienne « bonnes pensées, bonnes paroles, bonnes actions » y rencontre sa conscience sous la forme d'une belle jeune fille et traverse le large pont de la vérité pour entrer dans le paradis d' Ahura -Mazda ;

Mais celui qui a mal vécu rencontre sa conscience sous les traits d'une fille laide et traverse l'étroit pont des mensonges, plongeant au passage en enfer.

Le dualisme, cependant, est omniprésent. Zarathoustra, en particulier , lui a donné forme.

Né en 618 après J.-C., il commence sa mission prophétique en 588. Après des débuts difficiles, il est contraint de fuir. Un prince le protège, lui permettant ainsi de poursuivre sa prédication.

Plus tard, du III^e au VII^e siècle, sa doctrine devient la religion rationnelle des Perses.

- Il bannit l'ensemble du panthéon polythéiste de la religion aryenne ; seul le Dieu suprême Ahura -Mazda (le Seigneur le Sage) est reconnu dans un sens monothéiste (monothéisme négatif, qui s'oppose au polythéisme).

Ce monothéisme est au cœur de sa doctrine concernant la dualité (d'où le dualisme) du vrai et du faux. Ahura -Mazda est, après tout, le Dieu de la vérité. Cette vérité, en tant que concept religieux et métaphysique central, a perduré jusqu'à nos jours (voir Pythagore ; voir Socrate , Platon, Aristote).

L'homme est un être libre qui doit choisir entre le bien (la vérité) et le mal (le mensonge). De plus, aux yeux de Zarathoustra , sa religion d'Ahura -Mazda est le bien et la vérité, tandis que l'ancienne religion polythéiste populaire est le mal et le mensonge.

Le dualisme apparaît également dans la doctrine concernant le bon esprit ou esprit saint (un « fils » d' Ahura -Mazda, selon certains textes) et son pendant, l'esprit mauvais (Ahriman , Angra) . Mainjoe).

(b) – Après la mort de Zarathoustra , le zoroastrisme évolue vers un système où coexistent les bons esprits (les anges) et les mauvais esprits (les démons). Le monothéisme strict s'en trouve quelque peu assoupli.

Plus tard, sous les Sassanides (III^e siècle av. J.-C.), deux zoroastrismes coexistent : l'un est moniste : l'« origine » (voir ci-dessus) est le Temps infini, d'où émergent simultanément le bien et le mal ; l'autre est nettement dualiste : le principe du mal, premier Angra Mainjoe , plus tard appelé Ahriman , est tout aussi éternel qu'Ahura -Mazda et indépendant de lui. Voilà le vrai dualisme !

GW86

Conclusion. – Il est évident que le mot « dualisme » possède plusieurs significations (analogie). Il convient donc d'être prudent lorsqu'on le lit ou qu'on l'utilise.

- Selon *RC Zaehner*, **Zo zoekt de mens zijn God**, Rotterdam, 1960 (édition originale anglaise : 1959), p. 223, l'influence du zoroastrisme est considérable, notamment sur le judaïsme, le christianisme et l'islam, en particulier en ce qui concerne :

- (1) l'immortalité et la résurrection du corps;
- (2) le contraste Dieu/diable, dans lequel Dieu est compris de manière très pure (saint, juste, bon) ;
- (3) l'attente d'un sauveur eschatologique à la fin des temps.

Un vestige discutable demeure le dualisme dans sa forme post-zoroastrienne (voir ci-dessus) et le panthéon surchargé qui lui succède. C'est précisément cet aspect discutable que Mani (également appelé Manès ou Manicheus) – 215/277 PCN – adoptera et développera indépendamment en le célèbre manichéisme (dont saint Augustin fut un adepte).

Né de parents persans en Babylonie, au sein d'une secte anabaptiste ascétique, Mani, après un séjour en Inde, commença à prêcher ses enseignements en Perse en 242/243. Il voyagea ensuite à travers l'Asie centrale, l'Inde et la Chine, avant de retourner dans son pays en 250, où des prêtres zoroastriens l'accusèrent d'hérésie et le firent emprisonner. Mani était un intellectuel très cultivé qui écrivait pour proclamer la vérité de la doctrine.

Il s'agit d'une conception dualiste : la lumière et les ténèbres, le bien et le mal, Dieu (en tant qu'esprit) et la matière (ou le corps) sont présents dès l'origine (dans cette origine double). C'est dans cette sphère duale que Mani situe son panthéon complexe, son histoire sacrée et toute sa métaphysique imaginative.

La gnose, ou gnosticisme, est également intégrée à son système : ce dernier se caractérise par une ascèse rigoureuse, notamment un régime alimentaire strict (ni viande, ni sang, ni vin, ni fruits !), une interdiction absolue du péché et une stricte abstinence de l'érotisme et de la sexualité (les élus vivaient donc dans des monastères !). Le Proche-Orient ancien fut le principal foyer de diffusion, mais Mani eut des adeptes jusqu'en Chine.

Note – Le zervanisme est la conception selon laquelle le temps infini (zervan) Il postule l'« akharan » comme « origine », dont procèdent Ahura -Mazda et Ahriman . Il s'agit donc d'un dualisme, mais sur un fond monadique (moniste). – Est-ce mésopotamien (babylonien-assyrien) ? Telle est la question.

On constate immédiatement comment la théologie dite « onto » (déjà présente dans la prétendue « origine » du mythe – voir p. 57 supra : « être » et divinité se confondent sans pour autant coïncider) doit composer avec le problème du mal (moral) et du malheur (eudémonologique) – voir p. 29/31 supra : on ne comprend pas bien comment le mal et le malheur peuvent provenir de l'« origine » (être/divinité), qui, en réalité, devrait être bonne et salubre –, le mal et le malheur étant un fait évident et douloureux, et devant donc être intégrés dans un système unique doté d'une « origine » bonne et salubre. Seule une conception créationniste de Dieu (Dieu, origine comme créateur de l'être) est valable !

GW87

3.3.5. La Grèce (et Rome).

Nous entrons ainsi dans ce que nous appelons « l'Occident ». Le monde hellénique est plus vaste que ce que nous appelons aujourd'hui la Grèce : la mer Égée est au cœur d'une région qui s'étend de la Thessalie à la Crète et de Corcyre à Milet . La péninsule est une région montagneuse et aride , difficilement accessible par la route ; les îles forment une chaîne reliant la péninsule à l'Asie Mineure.

C'est en Asie Mineure, et plus précisément en Ionie , que se trouve le berceau de la philosophie . De là, cette philosophie se répand vers l'Occident, où vivent également des Grecs : l'Italie du Sud et la Sicile (la « Grande Grèce »). Ce n'est que plus tard que la conscience philosophique atteint la péninsule elle-même (notamment Athènes). N'oublions pas que les Phocéens , partis d' Ionie , fondèrent Massilia (l'actuelle Marseille) et marquèrent ainsi le point de départ, pour la Gaule, d'une révolution culturelle dont nous bénéficions encore aujourd'hui.

(i) De 2000 à 500 av. J.-C. : période de formation de la Grèce antique ; les Pélasges , premiers habitants préhelléniques, voient les tribus grecques descendre de la plaine du Danube (migration). Entre 2000 et 1100 av. J.-C., arrivent les Ioniens , les Éoliens et les Doriens ; c'est l'âge d'or de la civilisation minoenne (Crète, par exemple). Viennent ensuite les « Âges sombres » : les

derniers peuples grecs, les Doriens , migrent en masse ; la cité-État (polis) émerge en Asie Mineure (Ionie).

Notre mot « politique » en tire son origine. 1100/800 av. J.-C. : autour d'Homère, le grand poète, avec l'Iliade et l'Odyssée, épopée magistrale de l'époque, grand ouvrage d'instruction aristocratique en Grèce . Il organise le monde des dieux en une mythologie plutôt austère. – Par la suite, un sentiment d'unité se développe – 800/500 av. J.-C. – : Sparte, Athènes et les colonies forment une alliance souple, fondée sur une langue, une religion et un art archaïque. Les philosophes naturalistes *phusikoi* émergent en Ionie (notamment à Milet).

(ii) La Grèce « classique » - 500/336 av. J.-C. - avec les guerres perses, l'« âge d'or » (guerre du Péloponnèse) et le déclin politique (mais avec une résurgence culturelle).

(iii) La Grèce hellénistique – 336/146 av. J.-C. : Alexandre le Grand se confronte à l'Empire perse (voir supra 58). Rome conquiert la Grèce en 146 av. J.-C. L'ère romaine débute dans le cadre d'un nouvel empire.

3.2.5.1. Classification de la philosophie hellénique. L'époque présocratique

(600/350 av. J.-C.). La cosmologie est la conception dominante. L'idée d'un monde ordonné est partagée par tous les peuples (Van Baaren , Doolhof, 212), mais particulièrement en Grèce . Selon *Werner Jaeger (Paideia , I, 220)*, la polis, la cité-État, était conçue par les Grecs anciens comme un Cosmos – un ordre beau et harmonieux – notamment à travers l' *eunomia* (eu = bien ; *nomos* = loi) , la bonne législation. C'est le *phusikos*. Anaximandre (Ionie) étend ce concept de « cosmos/ *eunomia* » à la « *phusis* », la nature. Il s'agit donc d'un excès de sens, comme cela arrive souvent en philosophie (par analogie : de même que la polis est un cosmos grâce à l' *eunomia* , la *phusis* l' est aussi !). Pythagore (Galles occidentales) établira définitivement cette idée, notamment au sens astral : l'édifice céleste est un cosmos (*eunomia*). Héraclite parle également d'un univers ordonné (grâce à un « Logos » omniprésent, soit dit en passant). Il y a donc justice au ciel et dans l'univers.

GW88

Eh bien, la « philosophie naturelle (= connaissance du *phusis*) est toujours la « cosmo.logie » (= connaissance du cosmos dans le *phusis*), en Ionie .

- Conséquences : W. Jaeger souligne que notre conception actuelle d'une « nature » qui fait preuve de « légalité » – et qui est donc « ordonnable » dans des « formules logiques » – est encore une continuation de cette conception antique de la nature comprise comme un ordre grâce à de bonnes lois.

- Le premier à avoir clairement commencé à penser de cette manière est Thalès de Milet (-/- -624/-545).

- il de métaphysique là-dedans ? L'aspect métaphysique réside dans la question à laquelle Thalès (et les fusikoi ioniens) cherchaient à répondre : la question de l'origine. Autrement dit, la question à laquelle la mythologie répondait (voir supra 55 et suiv.). Il s'agit d'une forme d'abduction (explication, en l'occurrence, de l'origine ; « fisis » et « genesis » en grec ancien ne diffèrent guère en signification).

Or, les philosophes naturalistes ioniens concevaient cette origine comme matérielle (eau, air, apeiron), mais aussi vivante (air) et même divine (apeiron , indéterminé et infini). Ce dont toute chose naît et tire sa « nature », son essence, sa « nature » (au sens de mode d'être cette fois) dépasse donc largement ce que recherche la science naturelle actuelle. Cette recherche s'apparente même davantage à la mythologie.

Le suprasensoriel y est englobé, et c'est précisément là son aspect métaphysique. Cela n'empêche pas ce que nous appelons aujourd'hui science naturelle d'y être déjà clairement contenu : tout ce qui découle de cette origine (mythologico-métaphysique), comprise ici plutôt au sens de substance, de matière dont tout provient (= la cause) . La matière (des années ultérieures), qui apparaît et est désormais accessible (« onta »), puisqu'elle est à notre disposition, à savoir le monde tel qu'il est et tel qu'on peut le connaître par le voyage (ce que les marins et marchands ioniens ont fait dans une certaine mesure), est également incluse dans l'étude. Métaphysique et sciences naturelles positives restent intimement liées.

Le plus durable des présocratiques est sans aucun doute Pythagore, qui introduisit le nombre (arithmos) comme « origine » de toute chose (à comprendre : une structure fondamentale de nature topologique, d'où émerge le multiple dans le temps et l'espace ; d'où l'expression « pour eux », l'Un (au sens d'unique, concentré, homogène) étant considéré comme un synonyme d'arithmos ; cf. supra p. 42 et suiv.). Mais aussitôt, l'accent se déplaça : Pythagore s'intéressait moins à ce dont il est issu (la matière) qu'aux

organisations, à leur ordonnancement , sans pour autant exclure la première. Ici aussi, science positive et métaphysique continuaient d'aller de pair : l'Un, compris comme principe rationnel, voire comme divinité – on l'appelle alors Monas , monade avec une majuscule !) relève de la métaphysique ; la géométrie et la théorie des nombres des Pythagoriciens constituent un travail scientifique.

La période classique

(- 450/+200 PCN). « Classique » dans deux sens : (a) ce qui est la règle en matière d'éducation et d'instruction ; (b) ce qui est caractérisé par la personnalité émancipée qui, si nécessaire, prend position contre les opinions dominantes (alors encore plus primitives et certainement anciennes) (// 58 supra).

L'anthropologie est la discipline dominante. Comment expliquer cela, étant donné que les Ioniens se sont éloignés de la notion de « nature » ? Ce sont les Ioniens eux-mêmes qui ont déplacé le centre d'intérêt : Hécatee de Milet transpose l'étude (dans son *Historia*, sur laquelle nous reviendrons) de la nature en général à la terre habitée, s'engageant ainsi dans une géographie mêlée à l'histoire. Hérodote développera plus tard cette approche en historiographie (également mêlée à la géographie), mais il place explicitement l'homme au centre, l'envisageant dans l'horizon global des pays et des peuples (tandis que Thucydide , en tant qu'historien, s'en tiendra à l'horizon limité de la cité, à savoir Athènes). Voir W. Jaeger, *Paideia* , I, 480.

GW89

Parallèlement, des médecins grecs (île de Kos, sur la côte ionienne, Corpus Hippocraticum) introduisirent le concept de « nature de l'homme ». Autrement dit, ce que la philosophie naturelle ionienne envisageait à grande échelle (fisis ou nature), les médecins l'envisageaient d'un point de vue anthropologique (la nature, mais celle de l'homme). Leurs recherches, appelées « historia », portaient sur la nature de l'homme . (Cf. W. Jaeger, *Paideia* , II, 15.)

Il existe cependant une troisième étape : la sophistique, soucieuse de former des chefs (paideia), a déplacé l'attention vers l'être intérieur (la médecine s'étant encore principalement concentrée sur le corps). La « nature » de l'homme, envisagée sous un angle psychologique (et sociologique).

Ainsi, on distingue les trois étapes qui ont mené à l'anthropologie. Cette perspective des sophistes (« humanisme », c'est-à-dire la centralité de l'humain) est restée prédominante après eux. C'est la philosophie attique. Désormais, les grands maîtres spirituels ne seront plus les poètes, les législateurs et les chefs d'État, ni les philosophes de la nature, mais les sophistes (enseignants de sagesse) à vocation pédagogique. Cf. *W. Jaeger, Paideia* , I, 206.

Mais les sophistes conserveront la *theoria* , l'étude et la contemplation pures et désintéressées de la nature (à grande échelle ou du monde habité, de l'homme corporellement et intérieurement), caractéristique de la philosophie ionienne, mais ils l'associeront à l'esprit attique, résolument pratique et entreprenant, en tant qu'instrument d'éducation (*paideia*) au service de la polis (Athènes en premier lieu). Cf. *W. Jaeger, Paideia* , I, 405.

- Cette période classique se divise en deux époques :

1. Philosophie attique (Attique, où se trouve Athènes) (450/320 av. J.-C.) : - **Socrate et les** socratiques mineurs , qu'ils soient d'orientation dialectique ou éthique .

- Platon et le platonisme , la soi-disant Académie.

- Aristote et l'aristotélisme, la soi-disant école péripatéticienne. -

Ces deux derniers sont les grands socratiques . De même que l'influence de Pythagore perdure, même après l'époque présocratique (Platon, en particulier Platon l'Ancien ; le néoplatonisme), celle de Platon se maintient, et même davantage. Il est, plus encore qu'Aristote, le philosophe de la Grèce antique .

2. Philosophie hellénistique-romaine (320 av. J.-C. / 200 apr. J.-C.) :

L'esprit classique est en déclin. De même que la période présocratique a dégénéré en philosophes dogmatiques (le groupe principal) et philosophes sceptiques (les sophistes), cette même dualité va désormais dominer :

- 320/50 ACN : les dogmatiques à orientation éthique et eudémonologique (le stoïcisme, l'épicurisme en particulier ;

- 320 ACN/ 200 PCN : les philosophes à orientation sceptique sceptiques d'orientation éthique, méthodique ou systématique soit éclectiques (surtout romains, bien sûr)

Les dogmatiques croient à la possibilité d'une connaissance véritable, les sceptiques n'y croient pas.

L' âge néoplatonicien (250/600 ap. J.-C.).

La dominante est la théosophie. Le mot « theo.sophia » (theos = dieu (heid) ; Sophia = perspicacité) est pris ici dans son sens ancien : - Dieu est l'élément central (Dieu, si nécessaire, dans plus d'un sens, comme nous le verrons plus tard : monothéiste (moins), panthéiste (plus), également polythéiste) ;

- Dieu est le dépositaire de la connaissance de toutes choses (Il possède en Lui les « nombres », les « idées », les « formes » des choses) ; - l'homme est en effet un être étranger à Dieu, mais peut, par la réflexion et, de préférence, par la « contemplation » (l'extase) et la magie (l'occultisme) (donc de nature mystique et magique), acquérir un contact avec Dieu et une ressemblance avec Dieu ;

- L'homme est ici entendu comme chaque être humain individuel, fondé sur une disposition naturelle (donc pas nécessairement due à une intervention surnaturelle de Dieu, comme on l'entend dans la Bible).

Note : Concernant la théosophie moderne, voir page 64 ci-dessus. Elle s'inspire du bouddhisme et de l'hindouisme. La dyade « Brahman / Atman » (Dieu/Soi) – voir page 62 ci-dessus – évoque aisément une théosophie telle que décrite ci-dessus, mais d'origine moyen-orientale et extrême-orientale.

On constate que le monde de la théosophie (ancienne et moderne) est un monde sacré : Dieu, et immédiatement le monde suprasensible des idées et les intermédiaires entre le divin et la terre, en sont le point central. D'où la pertinence de la théosophie dans les néo - sacralismes contemporains , notamment l'occultisme et les religions asiatiques.

Sans conteste, Plotin (203/269 PCN) est la figure par excellence de cette période, et en effet une figure dotée d'un grand pouvoir de synthèse (il a intégré toutes les idées majeures précédentes) et d'une influence durable comparable à celle de Pythagore et de Platon.

L'ère théosophique se divise en deux grandes périodes.

Les précurseurs (50 ACN/ 250 PCN) : dominant dualiste ;

- théosophie païenne ;
- Théosophie judéo-alexandrine (Philon le Juif) ;
- Théosophie gnostique- manichéenne . (voir p. 86 ci-dessus).

Néoplatonisme (200/600 PCN) moniste dominant ;

- Le fondateur est Ammonius Sakkas (vers 175/242 av. J.-C.), un Alexandrin qui était initialement chrétien ; maître de Plotin , et al. ;

- trois grandes tendances néoplatoniciennes

Néoplatonisme spéculatif et métaphysique (Plotin , Jamblique , Proclém)

- Néoplatonisme occulte (théurgie , mélange de mysticisme et de magie : Maximus, Julien l'Apostat devenu empereur en 361)

le néoplatonisme scientifique (surtout à Alexandrie, où plusieurs chrétiens s'y sont intéressés, mais aussi dans l'Occident latin, autour de Boëthius (480/525, appelé le « premier scolastique »).

Note : Il est également un spécialiste du néoplatonisme et un disciple de Plotin. Porphyre de Tyr (us), 233/300 av. J.-C., connu pour son Eisagogè (Isagoge), un ouvrage sur les catégories d'Aristote, qui a servi de manuel scolaire pendant des siècles.

Note : Alexandrie est un centre important à cette époque. Une forme d'enseignement supérieur y voit le jour, l' enkuklios . paideia : philologie ; mathesis et, comme couronnement, philosophie (// encyclopédie).

GW91

Explications complémentaires concernant les chiffres et les périodes.

Philosophie présocratique .

Outre son *Paideia* , un chef-d'œuvre, *À la naissance de la théologie (Essai de Werner Jaeger est important pour cette période. sur les Présocratiques)*, Paris, Cerf , 1966 (// *La Théologie des Tôt grec Philosophes* , Oxford, 1947).

Quel élément fondamental se retrouve constamment chez les premiers philosophes ?

Les fusikoi (fusiologoi) d' Ionie souhaitent se livrer à l'historia (voir p. 60 ci-dessus), c'est-à-dire à la libre recherche de la connaissance en toute chose. L' historien est avant tout le témoin oculaire qui acquiert la connaissance (eidenai) par sa propre vision (idein) ; l' historien (par analogie attributive) est aussi l'arbitre qui acquiert la connaissance des faits en examinant les rapports des témoins oculaires. L'historia est l'œuvre de l' historien ; par analogie

(attributive), ce sont aussi les faits acquis par l'autopsie (sa propre vision) ou obtenus par le questionnement et l'enquête qui fournissent la matière d'un exposé (récit). En Ionie, l'autopsie, l'enquête menée de manière autonome, est prépondérante.

— À quoi se réfère cette recherche ? Aux « êtres ». Dans le langage courant, cela désigne les biens et possessions d'une famille, ce dont on dispose. Par extension (analogie paradigmatique), cela désigne tout ce qui, dans le monde qui nous entoure, est à la disposition de l'observation (*W. Jaeger, À la naissance*, 26) et donc de l'historia, de la recherche.

L'ensemble est appelé, bien sûr, « ta onta », les êtres ; l'élément « to on », l'être. Cette dernière expression peut également être employée au sens collectif (et alors elle signifie la même chose que « ta onta »).

Un autre nom pour l'ensemble des onta est : fuisis, la nature. Fuisis signifie surgir, naître, croître. Fuisis toon ontoon désigne l'origine et la croissance des êtres (propriété familiale, monde visible et tangible). Fuisis signifie également (par analogie attributive) l'origine même d'où émergent les choses (surgir et émerger continuellement), c'est-à-dire le fondement d'où tout provient.

Un synonyme de « fuisis », dans les deux sens, est « genèse » (il suffit de penser au livre de la Genèse dans la Bible). Homère, par exemple, dit qu'Océan, le dieu des eaux, est à l'origine de toute chose (il aurait aussi pu dire qu'Océan est la fusion de toute chose). Voir *W. Jaeger, À la naissance*, p. 27-28.

À quoi se réfère cette recherche ? À « quelque chose » dans ta onta, à savoir le logos, qui signifie avant tout relation et, par analogie, tout ce qui s'y rapporte ou y ressemble. Par exemple, la structure (la manière d'être agencé, un réseau de relations) ; de même : ce qui est structuré ; par exemple, un récit ordonné qui présente une unité de points de vue différents comme schéma ; de même, la raison, c'est-à-dire la capacité qui est en nous de percevoir et de construire (structurer) les relations et la structure.

Le Logos s'intéresse toujours à une multiplicité synchronique ou diachronique qui est unifiée (syntagme, paradigme). L'ensemble et le système restent en arrière-plan.

Voyons maintenant comment les présocratiques comprenaient le logos dans l'onta de la fuisis, en trouvant l'historia.

Les présocratiques se divisent en deux grandes catégories : les non-sceptiques et les sceptiques.

Les philosophes non sceptiques (croyants aux dogmes).

Ils sont convaincus de pouvoir découvrir la vérité.

Les philosophes statiques (600/450 ACN).

L'esprit non ontologique

Les anciens Ioniens : ils recherchaient l' archè , le principium , le principe de l' onta :

Thalès dit : « C'est l'eau » (// Océan est la fusion (// genèse) de toute chose) ; n'oublions ***pas*** que « l'eau », les « eaux » (// genèse biblique) représentaient bien plus que H₂O pour l'homme primitif et ancien ! Nous baptisons encore aujourd'hui avec de l'eau, par exemple.

- ***Anaximandre*** (610/547) dit : « C'est apeiron », qui est sans (a-) peras , qui est limite (étendue illimitée), définition (contenu indéterminé), l'illimité et l'indéterminé, d'où émergent les choses limitées et définies (onta) (quantitatif/qualitatif) ;

- ***Anaximène*** dit : « C'est l'air » la force vitale (le souffle), par laquelle la vie et, peut-être même, la conscience entrent dans le ta onta (588/524) ;

- ***Diogène d'Apollonia*** dit : « L'air, archè of ta onta , possède l'entendement » (hylozoïsme : hulè = matière ; zoè = vie), mais il était déjà vivant au Ve siècle.

Nous constatons que l'archè , principe, est compris comme ce dont les ta onta naissent, la matière dont ils sont faits ; c'est une chose matérielle, bien qu'Anaximandre représente une substance indéterminée et illimitée ; c'est aussi vivant ; c'est aussi divin. Cela signifie que la théologie est présente ici parallèlement et dans la recherche fisis (a fusikè) . théologie , comme on dira plus tard, une théologie naturalis , une théologie naturelle). En effet, tout comme l'eau, Okeanos , était une divinité chez Homère, de même ici, l' archè est quelque chose de divin.

Mais cet archè : qu'est-ce que c'est exactement ? C'est un terme

d'abduction. L' archè est l'explication de quelque chose. De ta onta à leur substance primordiale d'où ils émergent (principe duratif : p. 55 supra (commencement mythologique). Il est matériel (commencement des sciences naturelles) ; il est divin (théologie, partie de la métaphysique).

Les anciens Pythagoriciens , eux aussi, recherchaient l' archè , mais moins la substance primordiale que la structure, la forme essentielle, l'essence (l'être) de l' onta ; tandis que les Ioniens pratiquaient une abstraction physique, ils pratiquaient une abstraction mathématique : l'essence des choses est arithmos , le nombre (la structure). Comment cela faut-il comprendre ?

Note: l'ordre de classement :

(1) **a.** substance (originale .) **b.** la vie **c.** la conscience

(2) **a.** son/sa **b.** divinité

Cette structure, ici, ci-dessus, est la structure de la métaphysique : philosophie naturelle (matière, vie), anthropologie (vie, conscience), onto - théologie (l'« être » général ou transcendantal (on-) et en même temps l'Être suprême (theo-) = ne sont pas trop clairement séparés : l'ontologie générale et la théologie, qui, avec la philosophie naturelle (= cosmologie) et l'anthropologie (= psychologie rationnelle), forment l'ontologie particulière, sont encore ensemble, comme dans la mythologie).

Note : Thalès est l'un des sept sages ; la sophia désigne la sagesse, la perspicacité fondée sur la tradition (religieuse) et orientée vers l'éthique et la politique ; il lui confère une historia (autopsie) comme substruction (au lieu d'une base purement gnomique ou mythique). Pythagore est philo.sophos : il confère à la sophia une substruction mathématique .

GW93

I. Gobry , Pythagore ou la naissance de la philosophie , Paris, Seghers, 1973, 41 ; 48 ans, dit que ta onta divisé être dans

— la Monas (la Monade), la perfection transcendant tous les êtres imparfaits, Dieu, d'une part, et la Duas (la Dyade), les êtres imparfaits, d'autre part, caractérisés par la dualité ; ces deux types d'êtres sont résumés dans le concept transcendantal Arithmos , le nombre, et aussi dans Hen, l'Un (étant entendu que cet Un désigne également la Monade, ce qui peut prêter à confusion, mais est typique de l'explication mythologique et métaphysique grecque : Dieu et l'« être » englobant tout sont toujours pensés ensemble, voire

confondus (voir déjà p. 57 ci-dessus)) ; — comme *Heidegger, Was ist Metaphysique ?*, Francfort, Vittorio Klostermann , 1929 (1949-5), pp. 17 et suiv., parle d' ontothéologie , dans laquelle l'Être suprême (théo-) et l'« être » général sont entrelacés .

La structure mathématique implique l'harmonie (autour des sphères), par souci de symétrie et d'équilibre. Cette harmonie (des sphères célestes) est prouvée par le cosmos (l'ordre). Le rythme, la mesure et la proportion, en tant que norme rigoureuse de la beauté, constitueront un acquis durable de l'Antiquité et du Moyen Âge , dès Pythagore . L'art (sculpture , architecture , poésie , rhétorique), l'éthique et la religion y seront soumis (cf. *W. Jaeger, Paideia* I, 225). L'esthétique (doctrine du beau) y trouve son fondement (cf. supra 46 et suiv.) ; elle est en effet un cofondement de la conception de la nature et de la culture.

Les personnes à l'esprit ontologique.

L' archè peut ainsi être conçue comme substance primordiale et comme structure. Mais l'archè peut aussi être comprise d'une autre manière, à savoir comme « être » (à côté de l'abstraction physique et mathématique, il y a l'ontologique). Or, l'être se situe en dehors de la série de la substance primordiale (physique) et de la structure numérique (mathématique) ; car la substance primordiale et la structure ne sont que des modes d'être (sous-ensembles) ; l'être est beaucoup plus vaste ; il est apeiron , sans limite ni détermination (mais cette fois plus profondément que l' apeiron d' Anaximandre , qui le concevait encore comme substance primordiale (fusis)) ; il est transcendantal car il transcende toute catégorie et, parmi les kategorèmes, il est un genre présent dans tous les genres, toutes les espèces, toutes les différences, toutes les propriétés et tous les incidents : si le kategorème n'était pas « quelque chose » (= l'être), alors il ne serait rien (!), pas même un kategorème ! Il en va de même pour la catégorie !

Note - Le classement :

(1) une substance (primaire) **b** nombres (pluriel et comme suit

(2)a dyade (n) **b** Monade (l'Un)

3) Le nombre (= l'un) est à nouveau, mais cette fois-ci arithmologiquement (au lieu d'être fusiologiquement), la structure métaphysique

- la matière, la vie, la conscience sont des nombres spéciaux'; ils sont tous « dyadiques » (donc une dualité d'« apeiron » (indétermination , quantitative ou en termes d'étendue, et indétermination , qualitative ou en termes de contenu), d'une part, et d'autre part ; de « peras » (donc limite et détermination)

;

- la Monade (= divinité), également appelée l'Un, est aussi « nombre », mais purement « apeiron » (absence de limites et indétermination, c'est-à-dire l'infini), sans aucun « peras » ;

- Les dyades et les monades appartiennent ensemble à l'« arithmétique » (également appelé l'Un (= eux), c'est-à-dire le nombre transcendantal).

Note – La triade « abstraction physique, mathématique (= arithmologique) et ontothéologique » représente à nouveau la structure métaphysique, mais sous une forme variante : philosophie naturelle, logique (// arithmologie , mathesis ; plus tard également dialectique) et ontothéologie . On constate ainsi que la métaphysique demeure identique malgré toutes ces variations !

GW94

En d'autres termes, l'ontologie générale répond à la question : « Qu'est-ce que le réel ? », « Quel est le contenu et la portée du concept de « réel » ? », « Qu'est-ce que l'« être » ? » En s'interrogeant sur l'origine de la nature, des « êtres » dans leur totalité, les Ioniens répondaient déjà à cette question. Les Pythagoriciens faisaient de même en affirmant que les « êtres » étaient, en profondeur, essence du « nombre » sous forme monadique (concentrée) ou dyadique (diluée). Mais les Éléates le font de manière beaucoup plus pure. Ils thématisent l'être comme être et comme l'Un (hénologie ou doctrine de l'unité). Le caractère englobant apparaît alors clairement.

Xénophane , à l'instar de Pythagore, exilé ionien en Grèce occidentale , prépare le terrain. Ce poète philosophe propose une nouvelle aretè (vertu, idéal de paideia), à savoir la sofia , la formation intellectuelle (*W. Jaeger, Paideia* , I, 235). Esprit éclairé, précurseur des sophistes, il popularise les fusikoi (ibid., 230 et suiv.). Influence sur Anaxagore

Le véritable grand Éléate , le brillant par excellence, est Parménide . Premier logicien rigoureux, il a exercé une influence considérable et durable jusqu'à nos jours (*W. Jaeger, <i>À la naissance </i>*, I, 236). Il développe ainsi une cosmogonie dans le style des <i>fusikoi</i> , où la multiplicité et l'apparence occupent une place centrale, de même que le devenir (il y incorpore des détails pythagoriciens). Parallèlement, il élabore une logique de l'être qui parle de l'<i>alètheia </i> (la vérité), de l'<i>on</i> (l'être pris collectivement), du <i>noein</i> (l'identification pensante de l'être), du

<i>logos</i> (la relation, voir ci-dessus), de l'Un (W. Jaeger, <i>À la naissance</i>, 112 et suiv.). Il présente cette logique de l'être comme une révélation religieuse (religion à mystères) : l'être est non-devenu , unique, englobant tout, imperturbable, éternel, omniprésent, cohérent, homogène, existant par lui-même.

Zénon d' Élée (vers 500 av. J.-C.) fonda la dialectique (méthode des questions-réponses), que les sophistes développeront en éristique (l'art de la discussion) ; il poussa à l'extrême la pensée de Parménide . Mélissus de Samos partageait cette même conception.

Les philosophes à l'esprit cinétique (-502/370 ACN).

Les trois grandes écoles de pensée grecques — la philosophie naturelle millénienne , la numérologie pythagoricienne et la logique existentielle éléatique — partent du devenir (kinesis = changement, mouvement), mais elles recherchent la stabilité dans ce changement.

Note : À Elea , la sophia (sagesse) traditionnelle, à la fois gnomique et mythique , intuition à visée éthico- politique , reçoit un fondement noétique (être-logique). Thalès, Pythagore et Parménide représentent trois types d' historia et donc trois types de substruction de la sophia .

Note : Sofia est perspicace, mais orientée éthiquement et politiquement, et ancrée dans la tradition : en interprétant cette Sofia « intellectuellement », Xénophane introduit une substruction typiquement philosophique, mais inédite. Cf. la Sofia de la sophistication !

Remarque : Ici aussi, la métaphysique est présente dans sa structure : le monde de la fisis (devenir, multiplicité, absence de cohérence et d'homogénéité) ; grâce à la logique (la « hodos », méthode permettant de saisir l'être), le penseur perçoit l'unique réalité véritable de l'être, qu'il décrit comme divine (onto -théologie comme description de l'origine, voire de la mythologie). On constate ici que, contrairement aux mathématiques et à l'arithmologie pythagoriciennes , la logique apparaît comme une théorie de la pensée. Ainsi, fusiologia , logique et onto-théologie : voilà la métaphysique.

La kinésis (= changement, mouvement) est centrale pour les dynamistes et les mécanistes .

Dynamisme.

Le dynamisme (dunamis = puissance, force) est compris comme l'adoption

de l' archè (principe) du mouvement, ou du changement, comme

(a) interne, di situé dans ta onta lui-même, et

(b) ceci par distinction qualitative des éléments qui constituent la fusis , la nature. Ici, l'accent est mis sur l' auto-activité de l'onta , des êtres .

GW95

Héraclite **d' Éphèse** (535/465 av. J.-C.) en est le grand représentant. Chez Pythagore, Parménide , mais plus encore chez Héraclite, on perçoit l'influence des cultes à mystères grecs (**Éleusis** , à Athènes : culte de Déméter ; Delphes : culte d'Apollon ; Délos : culte d'Artémis, sœur d'Apollon ; Phrygie / Thrace : culte de Dionysos ; Samothrace : culte de Cabir ; et notamment l'orphisme (voir p. 83, ainsi que p. 62/63 : animisme, réincarnation). L'âme, l'homme, est donc central ; il est le premier anthropologue parmi les philosophes (W. Jaeger, Paid ., I, 246).

Mais alors, un humaniste profondément impressionné par le cosmos des êtres physiques, avec son devenir et sa disparition, avec son fondement primordial inépuisable (origine = archè), avec son cycle. Chez Héraclite, cela devient le mobilisme (mobilis = mobile), la philosophie du mouvement . Ce cycle d'apparition et de disparition est mis en mouvement et maintenu de l'intérieur par la « guerre » (polemos) au sens figuré – la lutte, la tension en toute chose, dans ta onta , est le « père » de l' onta . Mais cette lutte est régie par une loi universelle (la tempérance) qui est simultanément la raison universelle, le Logos, qui établit la dikè , la justice et l'harmonie. Au plus profond de son être, l'âme de l'homme est logos, ordre . Cela se manifeste dans la fronesis , la capacité d'agir et de penser justement (// sofia).

Ceci prouve que l'homme, en tant qu'âme, en tant que moi profond, est essentiel au Logos (tout comme l'orphisme , soit dit en passant , considérerait l'âme comme essentielle au divin).

H. est un herméneutique : la nature et la vie sont pour lui un griphos , une énigme (oracle sibyllin), dont le sens n'est pas toujours évident (déchiffrement). L'homme est un donneur de sens, un interprète .

Note : La mythologie grecque du VIIe siècle est séculière (naturalisme), tandis que celle du VIe siècle connaît une double sacralisation : (a) une philosophie teintée de religiosité qui établit une norme objective (la nature des êtres , leur « logos ») ; (b) le renouveau religieux dont l'orphisme est un exemple parfait : son animisme (croyance en l'âme) donne un sens nouveau à la vie du Grec de l'époque, et ce, de la manière suivante : l'âme est d'origine divine, ce qui implique l'immortalité, et par conséquent une haute exigence morale (avec

une disposition ascétique). On trouve ici un troisième mythe concernant le mal et le malheur, celui de l'âme exilée et du salut par la connaissance (*P. Ricoeur* , <i>La Finitude</i> , II, 261/284). Cf. le premier mythe, p. 76 et suiv., le second, p. 78 et suiv. (voir ci-dessus).

Note – Le cosmologique se situe autour du cercle anthropologique, et le théologique autour de ce dernier. (*W. Jaeger, Paid .* , I, 247) : les êtres (l'ontologie) sont triples (l'homme, le cosmos, la divinité (logos)). La structure métaphysique. Mais cette fois, une nouvelle variante : l'homme est au premier plan.

L'influence de l'orphisme est considérable : Pythagore, Empédocle , Platon et Plotin en furent profondément marqués (l'idée dominante est celle du cycle de l'âme dont l'homme doit se libérer). – N.B. Cratyle , le maître de Platon, est un héraclitien .

GW96

Mécanique (ci) sme .

Les jeunes philosophes de la nature (Ve siècle) développent progressivement l' histoire (la recherche) de la nature en une science spécialisée (ethnologie, géographie, histoire, cf. Hérodote ; médecine, cf. école d'Hippocrate). L'homme y occupe une place moins centrale, voire absente.

Le mécanisme est l' archè , le principe, de la kinesis , du mouvement, plaçant un être hors du changement. Mechanè = invention ingénieuse, machine. Il suppose simultanément une distinction quantitative des éléments de la fûsis (nature). L'inertie est la caractéristique des êtres , du moins isolés.

- 2(a) Mécanisme mixte .

Cela accepte également des éléments qualitativement distincts.

Empédocle d' Agrigente (Sicile) - 433/423 - : L' animisme orphique allié à la philosophie naturelle ionienne. L'air, l'eau, la terre et le feu (fusion) expulsent l'âme : « Ainsi suis-je désormais banni de Dieu, errant et tournoyant » (frg . 115:13 ; cf. *W. Jaeger, Paid .* , I, 229). Philotes (attraction) et neikos (répulsion) sont les deux forces qui régissent la fusion (// Freud : Éros, Thanatos (agression)). Empédocle était médecin, philosophe et chaman.

Anaxagore de Klazomenai (K1.-Az.) - 499/428 - influencé par les médecins. Anthropocentrisme de pair avec la théorie de la fusion ionique .

Le « Nous » (= esprit) représente l'« origine » au début de Onta ordonne et gouverne les éléments. Nous est un aspect anthropologique en pleine fusion (// Logos d' Héraclès). D'où la téléologie (telos = but, signification ; logia = parler de).

Mécanique pure .

Fusion considère cela comme étant constitué d'une multitude infinie d'« a.toma » (a = sans ; tomon = particule) purement quantitativement distincts ; qui est indivisible ; d'où le nom d'atomisme.

Leucippe de Milet , et plus particulièrement Démocrite d' Abdère (Thrace) -460/370 - Seules la taille, l'apparence, la position et l'assemblage distinguent les atomes les uns des autres. Hormis la gravité, il n'existe pas d'arche cinétique . Entre les deux se trouve le kenon , le vide.

À ce « matérialisme » (au sens antique du terme), il associe néanmoins une paideia . Karl Marx a consacré sa thèse de doctorat à Démocrite (comparé à Épicure) (1841). Le matérialisme français et anglais, dit-il, est toujours resté intimement lié à Démocrite et à Épicure .

Mais il critique Démocrite car celui-ci (d'un point de vue purement mécaniste) privilégie la nécessité comme unique moteur du changement, tandis qu'Épicure postule la liberté (qui rend l'action possible). Quelle notion de permanence !

Remarque : On observe comment l'historia , l'enquête, est la plus pure dans l'ancienne ou la plus récente école de pensée ionienne ; comment cette enquête devient plus logico-spécifique chez d'autres (Parménide), et mystique -spécifique chez d'autres (dans laquelle l'orphisme exerce son influence).

GW97

La spéculation (ce qu'Aristote appelle theoria , connaissance contemplative) est l' archè , le principe de la recherche au-delà de l'expérience dans sa donnée immédiate (plus que phénoménologique, certainement plus que la phénoménologie empirique, mais telle que l'expérience est et demeure le point de départ ; car la spéculation cherche à voir ses intuitions (archai) confirmées par les résultats de l'expérience réalisée selon ces intuitions. C'est le pragmatisme : on perçoit l' archè par la pure contemplation (qui reste une hypothèse issue de l'expérimenté), mais quiconque agit selon l' archè doit

obtenir un résultat qui plaide en faveur de cette archè (// CS Peirce ; // pp. 4 et suiv. Supra.).

La science spécialisée est aussi peu spéculative que possible ; la métaphysique et l'occultisme (mysticisme/magie) le sont pleinement. Cette nature trinitaire est une constante, une perpétuité ! Il ne faut donc pas confondre une « théorie » scientifique spécialisée contemporaine avec la spéculation (logique ou mystique), et même la phénoménologie contemporaine (Husserl) ne prétend pas être de la spéculation, bien que la spéculation et la phénoménologie actuelles (en tant que première étape et fondement de la spéculation) englobent à la fois la pure spéculation et la pure spéculation (au sens -médiéval antique).

La phénoménologie est un terme intermédiaire. La sagesse, sophia, au sens ancien, englobe historia (et La philosophie de Pythagore (theoria) va plus loin : elle est orientée éthiquement et politiquement (et englobe donc une paideia). Pythagore est le premier historien qui aspire à être un philosophe, qui recherche la sagesse (d'où ses activités éthico-politiques). I. Gobry le qualifie donc de fondateur de la première philosophie, c'est-à-dire le premier à intégrer l'historia (ionique : scientifique, mathématique-logique, spéculative-métaphysique et mystique) à l'antique sophia. L'historia sert la sagesse religieuse transmise, qui contenait tout cela de manière enthymématique. On y voit ses nombreuses formes de connaissance connexes. Voir épistémologie !

***Les philosophes sceptiques* (450/350).**

Le scepticisme consiste, en théorie ou en pratique, à douter de la vérité et des dogmes. Scepticisme = prétexte, support (du grec skeptron, sceptre). Les contradictions (réelles ou apparentes) des dogmatiques – la prospérité après les guerres médiques, la démocratie athénienne, la rhétorique – suscitent le scepticisme. C'est la sophistique.

- (a) Scepticisme théorique. -

Protagoras d'Abdère (480/410), influencé par le mobilisme d'Héraclite, aboutit au relativisme (toute connaissance est relative, dépendant d'un terme ou d'un autre, ici la limitation humaine de la perception et de la pensée : pessimisme cognitif : les choses (ta onta) « sont » telles qu'elles « apparaissent » à nous – à moi, à vous, à chacun de nous – (phénalisation). « Vrai » est « ce qui nous apparaît » ; par conséquent, toutes les impressions et tous les jugements (qui formulent ces impressions) sont « vrais » ! La norme (metron, mesure) de toutes les choses (qui ne font que nous apparaître !) est donc l'homme (et sa perception et sa pensée).

Gorgias de Léontini (480/375), influencé par la cosmogénie de Parménide (// 94 supra : changement = illusion), arrive au nihilisme (nihil = rien) :

- (1) Il n'y a rien;
- (2) Si quelque chose existait, c'était inconnaissable (au sens dogmatique) ;
- (3) Si elle était connaissable, elle ne serait pas communicable (car chacun est prisonnier de ses impressions subjectives). – La question est : Gorgias le croit-il ? Pourquoi alors écrit-il et parle-t-il ?

GW98

Scepticisme pratique.

C'est appliquer le scepticisme à la vie morale et politique — une « sophia » sceptique, si l'on peut dire : sophistès = maître de sagesse, mais d'une sophia différente de l'ancienne, gnomique-mythique ou pythagoricienne !).

Hippias : la loi (nomos) est le tyran de l'homme (la restriction de la liberté) ! Polus, Trasymaque : le droit, pour le fort, est ce qui lui est avantageux !

Kallikles : chacun a le droit de satisfaire ses désirs par les moyens qu'il choisit.

Tout cela aussi est permanence : on entend aujourd'hui beaucoup de telles affirmations ! — Socrate s'y opposerait.

Le fondement du scepticisme réside donc dans le phénomène de l'alisme. Conséquence épistémologique : le nominalisme, que les philosophes nomment archè (« apeiron », eau, air ; nombre, être ; Logos, Nous ; etc.), c'est-à-dire onomata, nomina, noms, les sons que l'on associe à (les impressions que nous avons de) ta onta ! Le problème du langage, combiné au problème de l'interprétation (herméneutique), se pose dans toute sa crudité. Pour des hommes comme Pythagore et d'autres, l'archè était plus qu'un nom ; c'était une réalité de nature arithmétique, présente dans la réalité qu'elle visait. Dès lors, la spéculation était possible et la sagesse s'appuyait sur la réalité. Pour les sophistes, seule une histoire linéaire est envisageable, et une sagesse à la mesure de celle-ci.

Philosophie classique.

Philosophie du grenier.

Socrate. – Le but est la sophia (éthique et politique), c'est-à-dire la vertu. L'homme est au centre, et plus précisément l'homme consciencieux. En tant que tel, il est capable d'être éduqué (païdée !) : la connaissance le rend vertueux (moralement bon, consciencieux).

Les moyens (méthodes) consistent, négativement, en l'ironie et la dialectique socratiques (qui font prendre conscience de son ignorance) et, positivement, en l'induction pour construire des concepts et des définitions générales.

Cette pédagogie et cette didactique visant à former un citoyen consciencieux sur une base dialectique (comprendre : logique) sont élaborées unilatéralement par ses élèves (les plus jeunes) :

- les dialecticiens (écoles mégarienne et élisch-érétrienne ; Euclide de Mégare est l'homme qui distingue les transcendantalines (un, être, vrai (= concevable, sensible) « bien ») des catégories et des kategoremata (ordinaires) ;
- les éthiciens (écoles cynique (par exemple Diogène) et cyrénaïque) trahissent fortement leur maître.

Platon. – L'idéalisme dit hypostatique ou substantiel est typiquement platonicien : pour chaque onta , il n'y a pas tant, comme le soutenait Pythagore, un arithmos , mais qualitativement une idée (eidos), une « vue » de celle-ci, qui s'exprime dans nos concepts généraux et qui est visiblement présente dans ta onta (comme leur archè lointaine et élevée) (car ta onta y ont une part (methexis , participation). Puisque Platon conçoit ces idées comme existant indépendamment dans un kosmos noëtos , un monde de la pensée, on parle d'idéalisme substantiel (il hypostasie les concepts). Dans ce petit cheval et cet autre petit cheval réside l'hippotes , la chevalité !

GW99

L' onta sensoriel de la fusion est constitué des quatre éléments (feu, air, eau, terre), structurés selon leurs idées. Une figure mythologico-symbolique, le Démiurge, en est le structurant : selon Platon, après tout, cette structuration est un mystère imperceptible aux sens et conceptuellement indéfinissable (et il recourt alors à des « symboles » mythiques : en réalité, nous ne savons pas !). Le Démiurge œuvre sous l'illumination de l'idée suprême . Agathon , le Bien suprême, présent dans les idées comme une lumière lointaine et sublime, mais inconnu : il est divin et omniprésent. – On perçoit la nature, les idées et l'Idée (le Bien) qui est omniprésente (transcendantale) et divine (ontothéologie !) (métaphysique !). Or, en suivant

le rythme de ces trois étapes, on s'attache à l'être (ontologie) : plus on s'élève, plus on est réel.

On voit comment, chez Platon, le langage est à la fois un mot et une indication de concepts généraux (ce qui est déjà beaucoup plus que chez les Sophistes (nominalisme : les impressions sont indiquées et résumées)) et une indication d'essences (= la nature ou l'essence des choses) et aussi une indication d'idées qui existent d'avance comme « substances » (hypostases), éclairées par le Bien et se référant à lui.

Il apparaît clairement que la paideia de Platon marque un passage d'une éthique dialectiquement (logiquement) fondée (à la Socrate) à une éthique des idées. Socrate acceptait la notion de parole, de concept et d'essence, mais pas celle d'idées ou d'Idée.

Le Platon plus âgé nourrissait des pensées de plus en plus pythagoriciennes : les idées sont des nombres (structures !) isolés et existants. Immédiatement, l'harmonie cosmique devint également en dedans, derrière et au-dessus de... ontologie plus forte. (Orphisme).

- Aristote. - Tandis que Platon se concentrait sur les idées, ou les nombres respectivement, mais n'était pas un systématisateur (notre esprit ne va pas plus loin que le chemin des dialogues qui se terminent par des secrets qui ne peuvent être exprimés que symboliquement ou mythiquement), Aristote se concentre sur l'expérience scientifique et historique et, de plus, est un systématisateur .

Pour lui, le langage est un mot qui désigne des concepts (conceptualisme d'Ar.) et des essences (essentialisme d'Ar.), mais il place la désignation d'Idées entre parenthèses, parfois avec mépris. Pourtant, il ne les nie jamais catégoriquement. Sa paideia est donc plus socratique, à ceci près que, outre la substruction logique (ou dialectique) donnée par Socrate (l'induction des concepts éthiques) et qu'Ar. nomme « analytique » (où l'on parle de logique), il fournit également une fusikè systématique et une métaphysique systématique comme fondement.

- En effet, les œuvres d'Aristote sont triples :

(i) analytique (= Organon) : les catégories, le sens (jugement), le raisonnement, le raisonnement probabiliste, le sophisme sont abordés ;

(ii) physique, c'est-à-dire des ouvrages traitant des fuseis , des natures (pluriel !), concernant Peri psuchès (= Sur l'âme ; il s'agit de la première psychologie systématique de l'âme), concernant la nature dans notre sens (matériel) ;

GW100

(iii) métaphysique, qu'il appelle « première philosophie » (comme culmination de la doctrine des fuseis (// Ioniens ; voir (ii) ci-dessus, doctrine des archaii (= principes) (comme histoire vers l'« origine », l'explication (abductive), l'archè ; // Ioniens), mais qu'il appelle aussi sophia (sagesse) ou filosofia (effort pour la sagesse, désir de sagesse), s'alignant ici avec Pythagore et Platon (intuition essentielle fondée sur la tradition d'une nature donnée par Dieu qui vise à la formation éthico- politique) ou aussi theologikè (théologie) parce que chez Ar., comme chez Parménide (Éléonore), l'être au sens englobant (transcendental) et l'Être suprême, qui est Dieu, vont toujours ensemble, et menacent même quelque part de coïncider (on -théologie).

Cela implique que l' archè (qui fournit le logos, la structure, de l' onta), pour Aristote, toujours enclin à procéder à partir des fusikoi (Ionies , Milesies), est avant tout l' archè matérielle (la matière dont elle est constituée) (ce qu'on appelle la cause ou le principe matériel) ; mais qu'Aristote corrige cette explication milésienne unilatérale (rhuthmizei , dit-il) par un second principe, à savoir la morphè , la forme, c'est-à-dire le concept de Socrate (// idée de Platon, arithmos de Pythagore) (ce qu'on appelle la cause formelle). Ensemble, les deux sont appelés hylémorphisme aristotélicien (hulè = substance ; -morphè = forme, principe d'ordre, principe d'organisation). Ce petit cheval et cet autre petit cheval sont matière, mais organisés selon la forme, c'est-à-dire la structure interne, du « cheval ».

Mais Aristote va plus loin : les onta de la fisis sont téléologiques ! Le beau, le bien (moralement) avaient été négligés par les fusikoi , mais Pythagore, Socrate, Platon (l' Agathon), etc., avaient mis en évidence un « sens », une direction dans les onta de la fisis . D'où, par exemple, l' harmonia , le cosmos ! C'était le fondement des jugements de valeur (bien, mal, précieux, sans valeur). Par conséquent, Aristote est un téléologue (il évoque un telos , un but : l'« idéal » est aussi un archè , un principe (cette fois un principe téléologique), qui « opère » dans la nature et la culture (et explique ainsi l'effort, le pour et le contre). Le but, la destination des onta est leur idéal, conscient ou inconscient.

Outre l'arché matériel, l'arché formel (l'ordre) et le principe téléologique, il existe un quatrième archè , l' arché du changement (du mouvement), l' arché cinétique . Les Milésiens ne l'avaient pas mentionné explicitement car ils avaient postulé une archè cinétique inconsciemment, semi-consciemment (Anaximène : l'air comme principe de vie) ou consciemment (Diogène d' Apocalypse : hylozoïste) ; mais les dynamistes et les mécanistes semi- ou totaux avaient explicitement postulé une archè distincte (voir 95 et suiv. ci-dessus).

Aristote ajoute donc un quatrième arche à l'arche génétique-cinétique, qu'il nomme dunamis (potentia , capacité ou prédisposition) et energeia (actus , réalisation), selon que l'on considère ta onta au début de sa genèse, de son développement (un œuf est une poule en puissance, elle existe en son sein en tant que dunamis) ou plus tard (une poule adulte est une poule en energeia , actuelle, n'étant plus en puissance). On constate ici la présence de la logique modale, qu'Aristote a introduite dans la logique rigide de l'être de Parménide (Pythagore, Platon) pour expliquer la kinèsis , le changement, le développement. C'est pourquoi Aristote est si attentif à la genèse, à l'histoire (songez à ses aperçus historiques !).

Le substrat matériel, le contenu de la pensée (morphe), le but (direction) et la cinétique (changement) ne suffisent pas. Les onta de la fusion sont des êtres individuels qui ne sont ni des concepts généraux (Platon), ni des nombres abstraits (Pythagore), ni des vues (états) d'une substance primordiale informe unique en soi (Ioniens), ni un changement purement fluide (Héraclès : mobilisme), ni un « être » rigide (Parménide).

GW101

Par conséquent, Aristote présuppose dans « ta onta » un principe d'indépendance distinct, par lequel ils possèdent une consistance, à savoir l' hupostatis , la substance ; l' ousia , l'essence (au sens subsistant ici) ; le hupokeimenon , le sujet. Les catégories ordonnent tous les aspects : la substance (archè d'indépendance ou de subsistance) est porteuse d' enuparchonta , d'accidentia , d'hérités ; ainsi, par exemple, elle est étendue (quantité), elle est en relation avec, située, active, passive, structurée, temporelle, etc. (voir le cours de première année).

Appliquons maintenant cette analyse complète de ta onta der fusis de onto – analyse théologique : il doit exister une archè encore plus profonde, divine, à laquelle aucune matière n'est impliquée, mais qui est pure actuelle (=

energeia) et sans telos hors d'elle-même (fonctionnant au contraire comme le but de l'onta), la « morphè » (contenu de pensée) individuelle. Immatérielle ; but en soi, non-devenu, individuelle – telle est cette forme (de pensée). Ar. appelle cela Dieu. – Mais il distingue strictement ce dieu de l'être au sens englobant (comme kategoria dans toutes les kategoriaes , comme présent dans toutes les catégories), bien qu'il le traite dans le même cadre. « L'être » est une archè très distincte et qui fonde toutes les autres archai ; elle est transcendante.

- D'un point de vue cinétique, il existe un autre type d'archè , à savoir l'agent (la cause active, causa). (efficiens) Là où seule la dunamis , la possibilité, existe, il doit y avoir, si nécessaire de l'extérieur, une puissance qui intervient activement (vg1.7 passif actif - catégories) : une table ne se fait pas d'elle-même ; elle est faite. Sans créateur, il n'y a pas de table, seulement des matériaux de table qui, étant inertes (lents) en eux-mêmes, ne se transforment pas en table. Cependant, Ar. n'applique pas ce schéma à Dieu (son Dieu n'est pas un créateur, mais plutôt un « moteur immobile » (= pôle d'attraction immuable de ta onta : téléologique)). Pourtant, la causalité de l'œuvre réside en elle. Dieu est la cause en tant que pôle d'attraction.

- Ce principe cinétique, la cause efficiente, complète ainsi celui mentionné plus haut (p. 100) (l'energeia , qui n'est initialement que dunamis) : une archè (action) est externe (externe, transcendante), l'autre (passive s'il y en a une externe, mais active comme force motrice de l'intérieur ; // dynamisme supra : Herakl . ea) est interne (interne, immanente).

Pourquoi O. Willmann , dans *'t Katholicisme (Zijn paedagogen , zijn paedagogiek)*, 's-Bosch/Brussel, 1930, p. 310, qualifie-t-il Platon, Aristote, saint Augustin et saint Thomas d'« quatre grands maîtres de l'idéalisme » ? Parce que chacun, à sa manière, postule, outre le substrat matériel, des principes (archai) non matériels mais de nature idéale. Chez Aristote, cela est très clair, malgré son prétendu « réalisme ». Cf. O. Willmann ; *Abriss der Philosophie* , Vienne, Herder, 1959 (5), p. 340.

La Paideia existe si la Sophia (qu'elle prenne ou non la forme de l'histoire) et l'anthropologie (l'humanisme) existent simultanément ; Ar. les possède également ! Ses œuvres éthico- politiques en témoignent. Elles constituent le couronnement de la triade précédente (Organon, fusikè , theologikè).

Note – Les trois conceptions majeures de la tâche (qui sont simultanément des conceptions catégoriques ou universelles) sont donc :

Sophistique : (nominalisme)	Platon : (théorie des formes)
Aristote : (concept)	
mot :	mot :
impression phénoménale	compréhension, essence,
concept	
sans plus tarder	+ idée et essence
préexistantes	

GW102

Ces trois positions s'accompagnent de trois autres : la sophistication est orientée séculièrement vers l'autre monde et le sacré, Platon est sacré, et Aristote occupe une position intermédiaire (voir p. 23 ci-dessus) ; la théorie dite de la projection a un sens si l'homme ne reçoit que des impressions des choses sensibles ; elle n'en a aucun si, grâce à l'historia (et à la theoria , la spéculation), il accède aux archai , aux principes, qui sont plus que de simples impressions des choses sensibles. L'homme est la « mesure », la « norme » de toutes choses (comprendre : impressions des choses). Ainsi, Protagoras ...

Note : Outre le mythe du drame de la création (chaos primordial) et le mythe d'Adam (voir p. 76 et 78 ci-dessus), ainsi que celui de l'orphisme (dualisme : p. 95 ci-dessus), il en existe un quatrième : le mythe polythéiste-tragique, dans lequel le mal et le malheur sont attribués à la tromperie de l'homme par une divinité perfide. Homère, Hésiode , mais surtout les tragédiens, en témoignent. Eschyle , Sophocles et Euripide les soutiennent. Cf. *P. Ricoeur , <i>La Finitude</i> , 199/217. Seul le polythéisme permet à un dieu de tromper par malice (par la ruse). Dans le monothéisme, cela est possible par l'intermédiaire des démons. – Les philosophes s'insurgent contre une telle conception tragique de Dieu.*

Philosophie hellénistique-romaine.

La situation a changé :

- (1) la polis fait partie d'un « royaume » (empire) ;
- (2) la liberté est grandement réduite ;
- (3) L'insécurité est le sentiment dominant. La culture de l'individu (en particulier les épicuriens), du cosmopolitisme (citoyenneté mondiale stoïcienne), de la paix intérieure (= formule du bonheur négatif) devient prédominante.

Les dogmaticiens sont orientés éthiquement et eudémonologiquement : le telos , la finalité ultime de l'homme (le sens de sa vie), est leur objet d'étude. Sur le plan épistémologique, les épicuriens sont sensuels (Démocrite) – seule la connaissance sensorielle du monde matériel est possible – tandis que les stoïciens sont intellectualistes : l'esprit humain juge les données sensorielles. Le reste en découle : le telos de l'homme est le plaisir (Épicure), ou la « vertu » (une stricte culture de la conscience et du sens du devoir) (Stoïciens). L'âme de l'homme est soit purement matérielle et donc mortelle (Épicure), soit plutôt spirituelle (Stoïciens). Les êtres de la nature sont soit purement matériels (Épicure : Démocrite), soit matière animée (hylozoïsme : Stoïciens). Les dieux sont des intermédiaires qui ne se préoccupent pas de l'homme (« Les dieux sont morts », Épicure) ; le divin imprègne l'ontologie de la fusi (panthéisme des stoïciens). La politique est à éviter (Épicure) ou constitue une exception (Stoïcien).

- La Stoa (IV-ème e. ACN/II-ème e. PCN) : Zénon de Citium (336/264). Épicurisme (IV-ème. ACN/IV-ème. PCN) Épicure de Samos (341/271). A Rome : Lucrèce (96/55).

Les sceptiques ont une approche épistémologique : la connaissance de la vérité objective est impossible. La Sophia réside dans l'épochè , la suspension du jugement. Le bonheur et la conscience résident dans cette suspension. Mais eux aussi doivent vivre de manière pratique.

(1) Pyrrhon (360/270), le fondateur, est un sceptique éthique (l'indifférence complète est sa moralité) ; Pyrrhonisme = sceptique .

(2) Arcésilas (314/240) et Carnéade (214/129) sont des sceptiques méthodologiques (ils sont guidés par l'apparence ou les preuves utilisables) ;

(3) Sextus Empiricus (+/- 150 av. J.-C.) est un sceptique systématique (guidé par la morale générale du groupe). Son nom est explicite : c'est un physicien empirique ! Il oppose la thèse (l'expérience et l'observation) à la métaphysique, à l'instar des positivistes d'aujourd'hui (qui défendent une science spécialisée, exempte de métaphysique, comme fondement de la vie). Cf. – C. De Vogel, *Greek Philosophy* , III p. 226).

GW103

Les éclectiques sont des philosophes qui se limitent à examiner les réalisations intellectuelles d'autrui et à en sélectionner ce qui leur convient (

ek.legein : sélectionner), sans parvenir à une cohérence logique (donc sans système). Le pire degré est le syncrétisme (sun.krètismos) : sans vérifier la véracité des idées, on adopte des éléments disparates qui ne s'accordent pas. Les raisons en sont diverses.

(a) le fallibilisme des grands penseurs (Socrate : sachant que l'on ne sait pas ; Platon : où la pensée se tient devant le mystère, se réfugiant dans les mythes et les symboles ; Aristote : contournant avec suspicion les idées supérieures) : ils savent eux-mêmes qu'ils sont faillibles (fallibilis) ;

b) la disposition sceptique de la période sophistique en particulier ;

(c) le sécularisme issu de la mécanique atomistique en particulier (Demokr . Sophist., Epik ., Sextus l' empiriste) ;

(d) la paresse intellectuelle de la classe instruite qui avait la philosophie dans son programme de paideia sans grande profondeur philosophique ;

(e) l' esprit sans théorie de Rome. - L'éclectisme était très répandu ; Cyniciens , Stoïciens (Sénèque (1/65 PCN), Épictète (50/138), Marc Aurèle (161/180)), Épicuriens , Péripatéticiens (Ptolémée (II-e PCN), l'astronome et géographe, Galien (129/199), le médecin), Platoniciens (Plutarque (45/125), Celse (le dualiste).

Philosophie théosophique

La théologie , ainsi que les « **archai** » (principes), qu'ils soient conçus hylozoïquement (ionien), arithmologiquement (Pythagore), noétiquement (Parménide), logiquement (Héraclite) , idéalement (Platon) ou analytiquement (**Aristote**), a toujours été le fondement de la métaphysique. Prise entre le pôle physique (ionien, mécanique , empirisme) d'une part, et le phénoménalisme, le nominalisme et le sécularisme qui les accompagnent, et d'autre part, le pôle théologico-idéal, la métaphysique s'est toujours nourrie soit de la religion populaire de la Grèce antique, soit d'un culte à mystères (l'orphisme en particulier). La vague de scepticisme et de sécularisme de l'Antiquité a dû laisser nombre d'esprits insatisfaits : ils se sont donc tournés vers le sacré, mais cette fois sous la forme de la théosophie.

- **Théurgie et goëtia** (// theourgia : effet (ergia) sur le monde suprasensoriel (esprits, dieux mêmes (inférieurs)) ; goëteia : magie au moyen d'incantations). Cf. *K. De Jong, De magie bij de Grieken en de Romeinen*, Haarlem, Bohn , 1948-2, 152 ; *E. Dodds , Les Grecs et le Irrational* , Berkeley/Los Angeles, University of Calif . Press, 1966, p. 283 et suiv. (Théurgie). La distinction correspond à la magie blanche et à la magie noire chez les Mèdes (magiciens), mais le concept grec de fisis s'est interposé entre

les deux. Après tout, la fusis est la nature (= les êtres) ; mais la fusis est aussi le logos dans la nature, c'est-à-dire la structure (= la manière d'être ensemble). Ce logos est alors la nature (= l'être, l'essence, le mode d'être — platoniciennement : l'idée) de la nature et des choses de la nature (dans la fusis , après tout, le Grec cherche le logos (il cherche sa « nature » dans ce second sens !).

Eh bien, *J. Maxwell, La magic*, Paris, Flammarion , 1922, 25, dit : « Dans la magie évocatoire , on fait appel à un être surnaturel (esprits, dieux, etc.); en magie (et notez le nom :) nature (= naturel, fusikè au sens de « ce qui est soutenu par le logos », l'homme agit directement sur les forces « cosmiques ». C'est cette conception (philosophique) de l'Antiquité tardive qui fait la différence entre les Mèdes, plus évocateurs, et l' Antiquité tardive. Théurgistes et goétiques. De la totalité des êtres sur les peuples et les terres, de l'homme (corporel : Hippocrate, psychologique : Sophistes, social : Thucydide) au sacré : voici l'expansion et l'application du concept de « nature » : magie naturelle, théologie naturelle, sont des expressions grecques, tout comme « histoire » naturelle (= historia). fusikè , enquête sur la « nature » des choses).

GW104

- De Jong divise l'histoire de la conception de la magie (principalement individuelle) comme suit : **a.** temps primitifs/ 450 av. J.-C. : croyance naïve ;
b1 . 450/100 ACN : incrédulité = dominante,
b2. 100 ACN/50 PCN : inverse,
b3. 50 / 700 PCN : nouvelle foi ;
c. 200/500 PCN : nouvelle croyance en la magie justifiée par la philosophie. – Parallèle à l'histoire de la pensée !

La théosophie païenne comprend, aux côtés des néo-pythagoriciens et des platoniciens, des Les Pythagoriciens , parmi lesquels, par exemple, Apollonius de Tyane était un magicien ; la littérature hermétique, dans laquelle le dieu égyptien Thot (identifié à Hermès Trismégiste), actif dans l'occultisme, est central ; ainsi que les soi-disant Papyri magici (papyrus magiques), datant pour la plupart du IIIe siècle PCN ou plus tard, mais contenant des éléments très anciens (intensément étudiés depuis +/- 1850).

Par exemple, le Papyrus de Paris (Bibliothèque nationale), 1496/1593, dit : « Incitation à l'amour par une offrande d'encens de myrrhe. - Offrez de la myrrhe sur un feu de charbon et prononcez l'incantation en même temps. »

Incantation : Tu es cette myrrhe, amère, troublante, celle qui réconcilie les belligérants , brûlante et contraignante à aimer tous ceux qui se désintéressent de l'amour (...). Je ne t'envoie pas au loin, en Arabie (...), mais à Athénodora (...) afin que tu me sois utile auprès d'elle, afin que tu me la ramènes. Si elle est assise, qu'elle ne le soit pas (...), mais qu'elle ne pense qu'à moi, qu'elle ne me désire que moi (...). Pénètre (...) son âme et demeure dans son cœur (...) jusqu'à ce qu'elle vienne à moi, Kalliklès , m'aimant et comblant tous mes désirs , car je t'adjure, myrrhe, par les trois noms d' Ancho , Abrasax , Tro et le plus exemplaire et le plus puissant Kormeioth , Iao , Sabaoth , Adonaï , que tu accomplisses mes commandements, myrrhe. Tandis que je te brûle et que tu en es capable , brûle ainsi le cerveau de celle que j'aime (...). Jusqu'à ce qu'elle vienne à moi (...). Et ainsi de suite ! (Oc, 130 et suiv.).

La télépathie, associée à l'hétérosuggestion, est ici à l'œuvre, presque certainement accompagnée de démonisme. Même aujourd'hui – et de plus en plus – c'est ainsi que procèdent les gens en magie noire. (Perennité !). Le démonisme est évident dans l'invocation (combinant magie évocatrice et magie naturelle) d'esprits inférieurs (héros, gladiateurs, ceux qui sont morts violemment (oc, 134)), dans l'utilisation d'immondices (bouse de vache noire) et dans l'intention immorale (forcer l'amour, vengeance). D'autres textes se tournent vers le mysticisme (identification à une divinité), mais orienté vers la magie. La transition « magie/mysticisme » est floue. On passe alors de la goéthie à la théurgie .

La théosophie païenne, juive et gnostique est généralement dualiste. Qu'entend-on par là ? Les êtres sont divisés entre un Dieu moralement et éthiquement bon, eudémoniquement bienheureux et ontologiquement immatériel, et une substance corporelle mauvaise et malheureuse. Dieu est conçu comme hautement transcendant et sublime. L'homme est matière, mais avec une étincelle d'esprit divin. Entre la matière (et l'homme) se trouvent des intermédiaires qui peuvent servir de médiateurs ; ils comblent l'immense distance qui sépare Dieu de la matière.

GW 105

Les idées platoniciennes sont identifiées aux arithmétiques pythagoriciennes (Platon l'Ancien avait déjà emprunté cette voie) et, nouveauté, aux idées divines (di, l'ensemble des concepts selon lesquels Dieu a créé le monde (ta onta)). Ces idées sont aussi des « mesa » (termes intermédiaires) entre Dieu et la matière, mais différentes des êtres

intermédiaires (anges, démons, etc.). L'homme accède aux idées de la ontologie par son esprit (intellect, philosophie spéculative) , mais par l'union mystique , il accède à Dieu et aux idées en Lui (ce qui lui permet d'entrevoir une nature supérieure du soi (âme), du cosmos et de Dieu). De cette double manière, l'homme comble l'infini entre Dieu et la matière. C'est la troisième voie pour trouver le terme intermédiaire.

La gnose est un mot grec (connaissance), mais employé par les gnostiques dans un sens nouveau (théosophique). La gnose est la connaissance de Dieu, plus précisément la connaissance mystique de Dieu (et non philosophique) : c'est l'union avec Dieu et, de ce fait, le salut, l'élévation morale et la spiritualisation (dématérialisation). Cf. *H. Jonas, *Het gnosticisme** , Utrecht/Anvers, Spectrum, 1969, p. 49 et suiv. Le gnosticisme devint l'un des grands attrait du christianisme naissant. De plus, il s'agit d'une véritable religion mondiale, une constante dans l'histoire de la culture. Cf. *S. Hutin , *Les gnostiques **, Paris, PUF, 1963-1962 (un excellent petit ouvrage).

- À ce propos, on peut faire référence à Philon le Juif (25 ACN/ 50 PCN), qui a interprété la Bible de manière dualiste (pour comprendre les textes de manière allégorique).

- la Kabbale primitive, qui est cependant plus un monisme émanatiste qu'un dualisme (voir plus loin) et qui sera mise par écrit au Moyen Âge .

L'époque impériale, soit dit en passant, a vu un renouveau religieux parmi les jeunes les plus mûrs : un renouveau essentiellement philosophique, ascétique et mystique , à l'image de la contre-culture actuelle ! D'où la similitude avec le néo-sacralisme contemporain . La religion populaire archaïque (Homère, Hésiode) avait perdu de son influence au sein de l'intelligentsia laïque. Qu'est-ce qui l'a remplacée ?

(1) Philosophies :

- a.** le stoïcisme religieux (idée sublime de Dieu, moralité stricte) ;
- b.** le néo-pythagorisme mystique (congrégation, ascétisme strict, prière, méditation, liturgie, mystère - initiation) et le néoplatonisme (théosophie, initiation au mystère, magie, miracles, prophétie), que nous aborderons prochainement.

(2) Les religions à mystères orientales (et en effet) : les mystères indigènes d'Éleusis , de Dionysos, de Samothrace , et surtout orphiques qu'ils préparaient pour les Phrygiens (Cybèle), les Égyptiens (Isis), les Perses (

Mithra (s)) avec leur ascétisme, leurs processions, leurs festins, leur musique, leur vin, leur extase mystique leur convenaient.

(3) Le gnosticisme (manich .) et le christianisme partageaient cette atmosphère.

— Cf. H. Obbink , *Cybèle , Isis, Mithras (Religions orientales dans l'Empire romain)*, Haarlem, Bohn , 1965. Dans le syncrétisme, la religion à mystères devenait : « muein » (fermeture des yeux et méditation : expansion de la conscience), se centrant sur une figure salvifique (porteur de salut, sauveur) qui apporte le salut par la mort et la résurrection, participant à cette expérience par le biais de symboles sacramentels (mystères liturgiques), et ce, au sein d'une congrégation qui présente cela comme une sagesse ancestrale divine (congrégation où n'existaient aucune distinction de classe). Cf. Dema (39 supra).

GW106

Le néoplatonisme est un mouvement varié, mais ses idées principales sont les suivantes. L'opposition fondamentale dominante est celle de l'Un et du Multiple (collectif, système). L'Un est omniprésent (l'être au sens collectif ; fuis comme ensemble et système de ta onta), à la fois mesure (onto, au sens théologique !) et perfection (divine). Son antipode est la matière (incohérente, non constituée en ensemble, mais en même temps mauvaise). Le problème majeur réside dans les termes intermédiaires (meson = moyen terme ; pluriel : mesa). C'est ici que s'exprime l'opposition au dualisme ; car l'origine (archè omniprésente) n'est pas ici double (Dieu/matière), mais l'Un. La matière émerge de l'Un (a) par ekroè (e.manatio , écoulement) et transformation.

L'émanation est, en ce sens, l'opposé de l'évolution : dans les deux cadres conceptuels, une séquence est centrale, mais dans l'émanation, il y a une dégradation du Supérieur vers l'Inférieur, tandis que dans l'évolution, il y a une ascension du niveau inférieur vers le niveau supérieur de l'être. Les niveaux de l'être sont l'esprit (nous), l'âme du monde et la matière. À ce dernier niveau, l'Un se transforme en multiplicité et en calamité. Les termes intermédiaires sont : à noëton (les intelligiebele, le contenu de la pensée : situer les idées dans l'esprit (nous) mais en même temps archè , principe, dans l' onta , les choses de fuis ;

- ta noëra , le monde des esprits (à distinguer du monde spirituel qui est celui des idées), di les êtres pensants. D'où le polythéisme qui y est

intrinsèquement lié. Outre le Nous (Esprit), avec les pensées et les esprits, il y a l'Âme du Monde, qui englobe toutes les âmes et anime chaque corps.

On constate qu'il s'agit d'un monisme émanatiste (monos = un, principe unique de fusion , l'Un) avec des termes intermédiaires et des termes intermédiaires de termes intermédiaires. Le dualisme est toujours sous-jacent, mais Parménide (l'Un et l'être concevable) domine. Immédiatement, parallèlement au chaotique primordial , au biblique, au tragique (polythéiste), à l' orphique et au dualiste, apparaît l'interprétation émanatiste du mal (du malheur). On retrouve la structure métaphysique récurrente, notamment chez Plotin : l'Un divin (= eux ; cf. hénologie), l'Esprit (les idées) et le monde animé (les choses) (= ta onta der lusi).

- Dans ce contexte, l'homme doit accomplir un retour (contrecarrant la décadence et la transformation) : par la catharsis (purification = ascétisme) du corps - mauvais et - malheureux - pour se libérer et s'élever vers l'Esprit (idées), par la pensée, et vers le Divin - Un, par l'extase (méditation, contemplation).

Les conséquences de cette substance — et de cette vision du monde hostile au corps et à la sexualité — sont énormes : — et ce, jusqu'à nos jours. Sous toutes ses formes.

— Ce que les néoplatoniciens , Plotin en particulier, visaient également, c'est une synthèse (une systématisation récapitulative) de toutes les philosophies précédentes. — Mani l'entendait aussi, soit dit en passant, mais d'une manière dualiste. — D'où l' enkuklios. La paideia , le caractère encyclopédique des théosophies, est associée à la tradition et à l'histoire.

3.3. Le christianisme antique.

Épilogue : Le christianisme antique.

Dans ce monde théosophique, le christianisme fit son apparition à un certain moment. Il se ramifie à partir de ce qu'on appelle la généalogie de la vérité (80 supra). Essayons-le dans ce contexte.

GW107

3.3.1. Caractéristiques principales

I. En tant que religion .

1a . Trinitaire Monothéisme . Yahvé se révèle comme une divinité trinitaire : Père, Fils et Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes. La

deuxième personne s'incarne, Jésus ; la troisième descend, charismatique (distribuant les dons de la grâce).

Le christianisme ne conçoit pas Dieu de manière dualiste : il est le créateur de ta onta (= fuisis), incluant le matériel, le corporel et le sexuel, et ces derniers ne sont pas par nature mauvais ou nuisibles. Il n'y a donc qu'une seule « origine » (« archè »), la divinité, mais le christianisme est créationniste à cet égard (p. 56 supra : artificialisme et magisme combinés) : il appelle librement à l'existence et accorde une relative indépendance à la création.

Dieu ne l'envisage pas non plus de manière moniste : Dieu ne cesse pas d'être Lui-même en créant, mais demeure Lui-même (en tant que niveau d'être), même s'il crée toute une hiérarchie d'êtres. Monothéisme primordial , foi en Yahvé ; mais dans une version nouvelle.

Ce créationnisme présuppose une onto -théologie qui concentre l'« être » (c'est-à-dire l'être pris collectivement ou transcendantal) en Dieu, mais dans une relation créateur/créature. L' onto de la fusion se divise ainsi en deux catégories : l'origine, le Créateur, ou les créatures.

Ceci présuppose une logique où l'analogie (la proportionnelle (// ensembliste , comparative), d'une part, et l'attributive (systémique, syntagmatique), d'autre part, sont décisives pour l'ordre physique et onto -théologique.

Ibid. Le christianisme est aussi une religion prophétique (Abraham/Moïse ; Zarathoustra - Akhenaton ; - plus tard Mahomet), mais de telle sorte que Jésus est le Prophète par excellence de l'histoire humaine. Dans un ouvrage remarquable, *L. Cerfaux explique* la double dimension de la figure de Jésus (*Jésus aux origines de la tradition* , Desclée De Brouwer, 1968) :

bl. proto- orthodoxie , c'est-à-dire la structure « maître/disciple(s)/doctrine/transmission » ; que l'on retrouve dans toutes les civilisations anciennes (les écoles philosophiques, les religions à mystères, l'hermétisme, le rabbinisme en particulier) : un maître transmet à ses disciples une doctrine qu'ils doivent fidèlement transmettre (= orthodoxie ou orthodoxie) (oc 48ss) ; de là se développe la première Église et son autorité d'enseignement et de décision ; le libéralisme au sens plein du terme n'est pas prévu ici = loi d'orthodoxie ; la soi-disant tradition galiléenne dans les Évangiles correspond à cet aspect (Jésus développe sa doctrine principalement en Galilée) (oc,51ss.) ;

b2 . Le Mystère pascal, c'est-à-dire la tradition de Jérusalem (oc. 145ss.) : Jésus souffre, meurt, descend aux enfers, ressuscite, monte au ciel et envoie l'Esprit avec les charismes (Pâques de la Croix et de la Résurrection) . Cet événement est conçu comme un mystère : l'homme, dans la foi, s'immerge (muein , fermer les yeux et les oreilles) et se concentre sur Jésus comme Sauveur dans la mort et la résurrection (dema , religion à mystères dans sa phase synchrétique). D'où la mystique christique (voir *J. Huby , Mystiques*) . *Paulinienne et Johannique* , DDB, 1946 ; *K. Truhlar, Christ Experience* , Hilversum/Anvers, Brand, 1965), qui om. dans le Mouvement de Jésus (*H. Palms, Le Mouvement de Jésus*, Utr./Antw ., Spectrum, 1972 ; *B. Graham, Youth Says 'Yes' to Jesus* , Kampen, Kok, 1972) a un effet secondaire (permanence !);

GW108

- participer aussi symboliquement et rituellement au mystère du Christ dans les mystères de la liturgie, dans lesquels Jésus est rendu visiblement présent - chose qui était bien représentée dans la soi-disant théologie du mystère d'O. Casel , OSB (+1948) et d'I. Herwegen , OSB (+1946), ainsi que dans le néo-sacral liturgico-sacré d'aujourd'hui ;

- élabore cela, en tant qu'initié, dans les charismes du Saint-Esprit ; quelque chose qui continue d'avoir un effet dans le néo - pentecôtisme actuel (= christianisme pentecôtiste) (*W. Smet, *Ik maak alles nieuwe Charismatische beweging in de kerk** , Tielt, Lannoo , 1973 ; *M. Kelsey, *Tongue Speaking **, New York, Doubleday , 1964 (un ouvrage solide)) ; c'est le mysticisme du Saint-Esprit, un contrepoids à la goétie et à la théurgie ; à la théosophie ;

ad bl. la paideia de Jésus et de l'Église sera immédiatement confrontée à l' Antiquité tardive Théosophies synchrétiques : Paul, formé à la tradition grecque, connaît ce que tous les intellectuels de son temps savaient à ce sujet (comme la preuve stoïcienne de l'existence de Dieu à partir de la nature, la loi morale naturelle et la conscience) ; Jean applique le concept du Logos (Héraclite, stoïcisme, Philon) à Jésus. La logique, la physique et l'ontothéologie feront leur entrée dans la paideia chrétienne !

II. En tant que morale (éthique).

Dans l'Ancien Testament, la volonté de Yahvé était la règle de la conscience. Cela demeure (« Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! »), mais cette volonté a reçu une nouvelle perspective dans l'enseignement

et le mystère pascal de Jésus ; surtout, la morale juive des scrupules est remplacée par l'amour, l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

- Cela influencera le mysticisme du christianisme : son contenu n'est pas le mysticisme de l'unification dans l'extase, mais le mysticisme de l'amour ; cf. par exemple Ruusbroec et al. ;

Elle agira aussi bien sur la micro-moralité (relation Dieu-individu, charité entre individus), que sur la macro-moralité (relation individu-groupe) : « Ils possédaient tout en commun », dit saint Luc !, et deviendra le ferment de la société (de l'humanité). Cf. Les Euménides d' Eschyle !

3.3.2. Patristique

Les « Pères de l'Église » sont les évêques (et penseurs) depuis les débuts de l'Église jusqu'à l'an 800 inclus.

I. (°/325) début de la patristique ; le contenu principal est l'apologétique (défense) contre le paganisme (théosophies, en particulier le gnosticisme) ; Origène (+254) et Lactance (+325) sont les premiers systématisateurs .

II. (325/450) : plein développement ; le contenu principal est le contenu doctrinal dogmatique qui se développe dans la lutte contre les hérésies ; Grégoire de Nysse (335/394), Augustin de Tagaste (354/430) sont les figures principales (avec un impact durable énorme ;

- Le platonisme , le néoplatonisme, mais ce sont les versions bibliques et chrétiennes améliorées qui donnent le ton (l'ontothéologie est le thème par excellence, et non la physique ou la logique).

III. (450/800) : conclusion ; le contenu principal est la préservation de ce qui a été accompli ; - les migrations perturbent la culture (par exemple, les Sarrasins) ; Denys le Pseudo- Aréopagite (+/- 500), qui christianise le néoplatonisme de Proclém (grande influence durable sur la scolastique (en particulier le mysticisme)), Jean Damascène (+749), le grand systématisateur (aristotélicien mais avec une tendance néoplatonicienne) Boèce (+525) sont les figures principales.

GW109

La philosophie patristique, à l'exception de saint Augustin et de quelques autres, n'était pas indépendante, mais intégrée à la vie chrétienne et à son développement rationnel, la théologie. Les intellectuels polythéistes (cf.

apologistes), notamment les gnostiques, auteurs de spéculations culturelles , incitaient les chrétiens à la réflexion. Clément d'Alexandrie (+ 215) est le premier à intégrer la philosophie grecque au christianisme en une dogmatique cohérente et spéculative : Origène la développera (non sans lacunes).

Depuis lors, cette théologie spéculative, fondée sur la philosophie, est restée dominante : par l'intermédiaire de saint Augustin, elle a servi de modèle de pensée à la scolastique (pérennité !). Le mécanisme pur , la sophistication, l'épicurisme et le scepticisme ont été systématiquement et catégoriquement rejetés par les chrétiens. (// Nominalisme, sécularisme !) L'aristotélisme a également exercé peu d'influence. (Position médiane !) Mais le platonisme , ainsi que le stoïcisme, et surtout le néoplatonisme, ont exercé une forte influence (idéalisme, sacralisme !). Voir pp. 101/102 supra (les trois conceptions du langage).

Le problème théosophique, en particulier, pesait lourdement : comment trouver des termes intermédiaires (qu'ils soient dualistes, monistes ou créationnistes – ces derniers étant, bien sûr, pour les chrétiens) entre l'être transcendant, ou la divinité, d'une part, et cette terre et l'homme, d'autre part ? Autrement dit, une ontothéologie , préparée théosophiquement et élaborée créationniste-chrétienne (Jésus comme médiateur, comme « Parole » (Logos) de Dieu) : voilà l'aspect dominant de la patristique. Par Augustin, cette conception se transmettra au Moyen Âge . Nous en subissons encore les conséquences aujourd'hui. (Voir pp. 80-81 : la généalogie de la vérité, qui demeure normative pour les chrétiens).

3.3.2. L' élaboration médiévale .

L' homme médiéval n'est pas primitif, bien qu'il provienne initialement de milieux primitifs (migrations) ; il n'est plus un homme antique, bien qu'il conserve plutôt l'héritage de l'Antiquité ; il n'est certainement pas un homme classique (pensant personnellement dans un contexte primitif-antique), et pourtant il est tout cela à la fois. Il développe les trois étapes culturelles précédentes de manière originale pour aboutir à quelque chose de nouveau, que nous appelons médiéval . C'est plus ou moins le cas de l'Extrême-Orient à l'Espagne et à l'Angleterre.

- Nous suivons, en gros mode , *Gianbatista Vico* (1668/1744), « Platonicien » chrétien transporté en plein dix-huitième siècle » (d'après *R. Lavollée , La morale dans l'histoire (Etude sur les principaux systèmes de philosophie de l'histoire depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours)*, Paris, Plon , 1892/ p. 129), qui dans sa *Scienza Nuova* , Livre V, affirme qu'après les migrations et la chute de l'Empire romain, l'Europe reprend le cycle tripartite (hiératique (dieux),

héroïque (héros), humain (hommes)) qu'a connu l'Antiquité (voir pp. 73-74 ; 58), sans toutefois que le précédent ne disparaisse complètement ; bien au contraire. Le Moyen Âge constitue un développement original du socle antique, sur lequel il a continué de s'édifier, mais avec un nouveau départ.

- Ailleurs, nous avons déjà discuté ou abordé les ramifications médiévales des centres culturels d'Extrême-Orient, du Moyen-Orient et du Proche-Orient (le concept de pérennité !) - la période de 600/800 à 1400 -.

Nous nous limitons ici à la partie ouest-européenne. (Pour le reste, voir *Plott / Mays*, *Sarva-Darsana-Sangraha*, Leiden, Brill, 1969, p. 68 (Première période), 73 (Période moyenne), 91 (Grandes Sommes), 102 (Période tardive), où l'on trouve la bibliographie (et des explications). – *H. Luc/E. Bertrand, La pensée française et européenne (Histoire littérature et textes choix)*,

GW110

Paris, Delagrave , 1934, couvrant la période allant des débuts gallo-romains au XVe siècle. (Données disponibles) ; *P.L. Landsberg, Die Welt des Mittelalters et avec*, Bonn, Cohen, 1925 ; *A. Bolckmans , Overzicht van de wijsgerige stromingen in de areldliteratuur*, Gand, Gents Academisch Coöperatief, 1972, p. 1/44 (Le Moyen Âge). D'un point de vue littéraire général (selon Bolckmans), les principales composantes de la littérature médiévale sont un contenu chrétien avec une influence classique. Quelque chose que *W. Jaeger, Humanisme et théologie*, Paris, Cerf , 1956, 123 pp. préconise abondamment, par ex. (l' humanitas (= paideia en version latine) de l'Antiquité passe au Moyen Âge). D'autres composantes littéraires sont, selon Bolckmans , l'élément judéo-arabe et l'apport germanique.

- D'un point de vue philosophique, la scolastique (philosophie de l'école : schola (école), scolastique) découle de

(1) La patristique (en particulier Augustin), dont elle adopte la formule fondamentale d'une théologie spéculative et philosophiquement fondée (Klemens c. Al.) : philosophia Ancilla théologies ;

(2) Le néoplatonisme via Augustin, Pseudo- Dionius , Proclém , une partie de la philosophie arabe et juive ;

(3) L'aristotélisme, en deux périodes, d'abord avec Boèce , puis au XIIe siècle (traduction latine, commentaires grecs, arabes et juifs), offre une

perspective définitive sur la scolastique. Par ailleurs, il y eut des échanges culturels (grecs) avec Byzance, à l'exception des échanges avec les Arabes et les Juifs.

Le mépris affiché par les humanistes de la Renaissance (XV^e/ XVI^e siècle), des Lumières (XVIII^e siècle), et même par l'historiographie du XIX^e siècle (malgré l'intérêt romantique) pour le Moyen Âge relève d'un préjugé pur et étrié. L'historiographie du XX^e siècle, dans le sillage du romantisme (XIX^e siècle), a procédé à une révision (Bolckmans, 3/4). La prétendue Renaissance a été précédée par les Renaissances carolingienne (IX^e siècle), ottonienne (XI^e siècle), française (XII^e siècle) et bohémienne (XIV^e siècle) ! Il faut, selon W. Jaeger, attendre le XIX^e siècle pour trouver une traduction complète et commentée de l'œuvre d'Aristote, équivalente à celle du XIII^e siècle ! Nous sommes donc bien loin du « Moyen Âge obscur » !

Parallèlement, notre culture s'enrichit d'un nouveau monothéisme, l'islam. Voir *H. von Glasenapp, *Islam**, La Haye, Kruseman, 1971. L'idée centrale est la suivante : le Dieu unique, Allah, accordera, à la fin des temps, lors d'un jugement, le paradis aux justes et l'enfer aux impies. Mahomet (+632) a très probablement entendu cela lors d'un sermon chrétien. Cette idée ne provient certainement pas du paganisme arabe originel, où Allah était effectivement adoré (dans un contexte polythéiste !). Mahomet est issu des traditions juive, chrétienne et sabéenne (Mandéens gnostiques et dualistes). La théologie politique de l'islam, avec son commandement de « guerre sainte » (des tendances guerrières religieusement justifiées), est impressionnante. Par ailleurs, l'islam est une religion prophétique (à l'instar du zoroastrisme, du judaïsme, de l'atonisme et du christianisme : Allah est Dieu et Mahomet est son prophète !).

- Sur le plan philosophique, l'islam s'éveille sous l'influence grecque :
- Est : Al-Kindi, Al-Farabi (+950, un soufi), Avicenne (= Ibn Sina (980/1037), Algazel (soufi) ;

GW111

Averroès occidental (= Ibn Roshd de Cordoue, 1126/1198), l'Aristote. Voir *H. Corbin, Histoire de la philosophie islamique*, Paris, Gallimard, 1964 (I).

Le soufisme est une imitation de la vie ascétique chrétienne ou bouddhiste qui vise l'union mystique avec Dieu. Ces figures ne se contentaient pas des enseignements de Mahomet, simples et, bien que parfois rigoureux,

accessibles. On les appelait « soufis » (arabe : vêtus de laine), « derviches » (persan : moine mendiant), « fakirs » (arabe : pauvre). Depuis le IX^e siècle, toute une littérature mystique de nature théosophique a vu le jour. (Cf. *Glaserapp, Islam*, 49/53 ; Corbin, op. cit., 262e ss. : *Le Soufisme*) . Voir aussi *T. Burckhardt, Vom Sufitum (Einführung in die Mystik des Islam)* , Munich / Planegg , Otto Wilhelm-Barth- Verlag , 1953 (définition , concepts de base , vocabulaire) ; *Moucharaff Moulamia Khan, Pages de la vie d'un soufi* , Éditions soufies Cy , Londres, 1971 ; *W. Gijzen , Sur la mort et l'au-delà* , Deventer, Ankh-Hermes, 1974, p . 396/428, où la version néerlandaise est disponible. Soufis le sol Venez . Le soufisme est l'un des nombreux néo-sacrismes , y compris dans notre pays. (Permanence !)

Les Juifs qui réfléchissent sont de deux sortes :

(1) Les théologiens qui donnent une substruction philosophique (// Klemens c. Al. et al.) à leur théologie – en particulier Ibn Gebirol (= Avicbron , Avencebrol , en Espagne, 1020/1070, érudit néoplatonicien , et Moïse Maïmonide (Kordova , 1135/1204, aristotélécien ayant une grande influence sur la scolastique ;

(2) Les kabbalistes, c'est-à-dire les adeptes de la Kabbale, une théosophie émanatiste issue de l'Ancien Testament , attestée dans des textes du IX^e au XIV^e siècle ; sa méthode est pythagoricienne : les nombres à signification ésotérique jouent un rôle herméneutique dans l'interprétation biblique. Cf. A.-D. Grad, *Pour comprendre la Kabbale* , Paris, Dervy , 1966. Jusqu'à la Renaissance, le Sefer Jezirah (Livre de la Création) et en particulier le Sefer Le Zohar (ou Zohar en abrégé) devait être imprimé et traduit (Zohar = Livre de Lumière). Aujourd'hui encore, il perdure dans les cercles néo -sacrés (une tradition qui perdure !).

Les philosophes byzantins proposent principalement une exégèse de Platon et d'Aristote. Il est évident que le monde médiéval , tant sur le plan de la vie que de la pensée, se caractérise par sa diversité. La métaphysique spéculative, la théosophie et les sciences spécialisées constituent, de manière récurrente, les trois branches de la vie intellectuelle, dont l'origine remonte d'ailleurs à l'époque grecque.

3.3.4. La scolastique

(800/1450).

Préscolastique (VIII^e - IX^e siècle)

- La Renaissance carolingienne voit apparaître la paideia en France (Alcuinus) et en Allemagne (Hrabant). Maurus) voit le jour : les traditions italienne, irlandaise et anglaise continuent d'opérer. Conséquences lors de la Renaissance ottonienne (X^e siècle).

- Johannes Scottus (= Érigène : 810/877), le premier grand systématicien, témoigne de l'Irlande comme centre culturel.

La scolastique primitive (XIe/XIIe siècle)

Après le creux du Xe siècle, la Renaissance française du XIIe siècle émerge (au nord de la Loire : Chartres, Paris). C'est l'époque, par exemple, de l'épopée de Tristan et Iseult (cf. *J. Bédier , Tristan et Iseult*). Utr./Antw ., Spectrum, 1964 ; voir aussi l'étude approfondie de *D. de Rougemont , *L'amour et l'Occident** , Paris, Plon , 1939 : Tristan et Isolde ont encore une influence aujourd'hui !), de **Parsifal** (voir *D. Vanhaute , *Parsifal** , Bruges, 1913 ; texte), tous deux d'origine celtique. La scolastique ne doit pas être considérée indépendamment du contexte culturel majeur !

GW112

Le débat dialectique (Foi et Savoir). Les dialecticiens (ou sophistes) parcouraient le pays : la logique était leur spécialité. Les premiers étaient des rationalistes (philosophie sans théologie), les seconds des théologiens (méthode philosophique au sein de la théologie). Anselme de Cantorbéry (1033-1109), systématicien dans la tradition de Clément d'Alexandrie, donne à la théologie une substruction dialectico-philosophique . Ainsi naît la paideia scolastique .

(i) le trivium centre le mot physique comme signe dans lequel l' intelligible (noëton : Parménide ; mathématikon : Pythagore ; dialektikon : Platon ; analutikon : Arist .), le conceptuel suprasensoriel , est étudié (grammaire, rhétorique, dialectique) ;

(ii) le quadrivium place la chose physique au centre, tout en ayant, là encore, pour noyau suprasensoriel l' intelligibilité de la structure numérique (pythagoricienne-platonicienne) (arithmetica , geometria , astronomia , musica) ; -- on voit l' enkuklios alexandrin paideia (avec ses dimensions philologico-mathématiques dans l'esprit de Pyth . et de Platon) en arrière-plan ; on l'appelle maintenant « septem artes liberales » ;

(iii) la philosophie , dans laquelle la physique (d'Aristote, du moins plus tard) ; mais l' intelligible à nouveau (!) ;

(iv) le sacré doctrina , que nous appelons aujourd'hui simplement théologie (la téléologie surnaturelle ou révélationnelle, la transparence intellectuelle de la doctrine de l' orthodoxie originelle de Jésus et de la première Église, avec l' enkuklios paideia et philosophie comme substruction), comme la patristique l'avait montré.

La discussion des universaux

Porphyre (Eisagogue), Boèce et les deux néoplatoniciens en sont à l'origine. Au cœur de cette réflexion se trouvent les kategorèmes (ou predicabilia : genre, espèce, différence spécifique, propre, accident : maître, directeur, direction d'école, président, barbe pointue !), appelés universaux car ils concernent la généralité (l'univers), des concepts généraux dotés d'un contenu conceptuel (un aspect métaphysique, en plus de l'aspect logique).

Roscelin (1050/1125) initie la série de positions avec le nominalisme (nomen = nom, formulation ; nominalis), qui était déjà représenté dans l'Antiquité par la sophistication et le stoïcisme (plus tard : Ockham) : seuls les êtres individuels (choses) sont « réels » (actuels) ; l' intelligible (= contenu de la pensée) est un pur produit de notre conscience des choses ; il n'est donc pas un « principium » (// archè , principe) dans la réalité (le collectif de la théorie des ensembles n'existe pas ; seul le distributif existe) ; il n'est qu'un schématisme, une simplification sous la forme d'un signe de la réalité, avec seulement une valeur pratique.

Guillaume de Champeaux (1070/1121), disciple de Roscelin , est un ultraréaliste (réalisme substantif, réalisme extrême, réalisme hypostasique), tout comme Platon et son école l' étaient déjà dans l'Antiquité : l' intelligible dans la parole et la chose (réalités physiques) n'est pas seulement réel dans la parole et la chose comme principe, mais il est lui-même une chose extérieure, supérieure, antérieure à la parole et à la chose (réalisme de la chose), quelque part dans le cosmos noëtos , le mundud. Intelligibilis , le monde idéal, dans lequel l' agathon , le bien, est central.

Petrus Abaelardus (1079/1142), fils de ses deux prédécesseurs, est célèbre pour sa liaison avec Héloïse (cf. *P. Baumgartner , Briefwechsel) . entre Abaëlard et Héloïse* (Leipzig, Reclam , 1894) est une réaliste modérée, comme Aristote.

Dans la parole et la chose (en tant que réalités physiques), Ar. soutient un *eidos* , une morphè (comme il les appelle, forme) de nature intelligible (= contenu de la pensée), non pas à l'extérieur, au-dessus ou avant les deux.

Il existe trois formes , disaient les médiévistes : universale ante rem (les idées exemplaires de Dieu), in re (le contenu de la pensée qui constitue l'essence, la nature des choses), et post rem (les concepts et les mots que nous formons, de manière créative, à partir des formes in et pour les choses). Avant, dans et après ! Le nominaliste n'accepte que la dernière, l' aristotélicien la seconde, le platonicien la première, tandis que le scolastique (du moins le vrai et le grand) les trois. Synthèse des trois positions unilatérales ! C'est ainsi que le XIIIe siècle pensera.

Pierre Abélard est simultanément le fondateur de la méthode scolastique de discussion (dite « sic » et « non ») : avant de prendre position, on donne la parole aux partisans et aux opposants, afin d'en faire la synthèse (Thomas d'Aquin la développera au XIIIe siècle). Cette méthode empêche systématiquement toute vision unilatérale (centration) et favorise une pensée pluridimensionnelle (coordination) ! Ceci explique le réalisme modéré d'Abélard . C'est le doute méthodique de Descartes !

Les enjeux du débat catégorique sont considérables. Le nominaliste nie la dimension spirituelle du monde physique (matérialisme, voire atomisme et associationnisme) ; il nie l'aspect intellectuel de la connaissance (sensualisme) ; il nie la vérité objective de la connaissance (phénalisation) ; il considère le droit, la morale et la religion comme de simples produits humains (subjectivisme) ; il ne voit que l'individu (individualisme, atomisme social et associationnisme) , du moins s'il est cohérent !

L'ultra-réaliste est enclin à la théosophie (il ne connaît pas de contact intellectuel réel et direct avec l'idée dans la réalité physique ; d'où le détour par le contact avec Dieu) ; il est enclin au monisme (l'unité Dieu/monde/soi conçue de manière émanatique) ; il reconnaît la justice, la morale et la religion comme des pouvoirs idéaux, mais la coopération active de l'individu sur terre n'est pas considérée comme suffisante (attitude trop sacrée, détachement du monde).

Ne pensez donc pas, comme beaucoup d'esprits modernes aujourd'hui, qui ne savent apparemment plus de quoi il s'agit (manque de connaissances historiques), qu'il s'agit d'un produit de l'imagination ! (Cf. *O. Willmann, Die*

wichtigsten philosophischen Fachaisdrücke in historisc Anordnung , Kempten / Munich, Kösel, 1909, 67ff. ; id., *Geschichte des Idealismus* , Braunschweig, 1907 (Vieweg), III, 1031/1037).

Le réaliste modéré se méprend facilement sur la dimension sacrée (la laïcité) de la réalité, de la connaissance et de la vie.

- La scolastique véritablement équilibrée coordonne les trois positions (au lieu de se concentrer sur l'une d'entre elles). C'est ce qu'on appelle le réalisme scolastique.

b2. L'École de Chartres. - Qu'elle soit naturaliste-philosophique, dans le style de Gilbert de la Porrée (théorie des sciences), ou panthéiste, on s'engage dans la science (logique, physique).

b3. Mysticisme. - Schola est la traduction latine de scholè , qui signifie étude, école, mais aussi réflexion (méditation, contemplation : expansion de la conscience) : dialectique, mais aussi mysticisme étaient pratiqués ensemble au Moyen Âge (*O. Willmann* , *Gesch. d. Id.* , II, 325), dans une cellule, un bâtiment ou un jardin de monastère.

GW114

Bernard de Clairvaux (1091-1153) est le fondateur du mysticisme médiéval : il s'oppose à Abélard (aristote , réaliste, bl.) et à Gilbert de la Porrée (théorie des sciences : b2). Hugues de Saint-Victor (1096-1141) et Richard de Saint-Victor (+1173), figures victoriennes , conjuguent rigueur intellectuelle et mysticisme (préparant ainsi la synthèse du XIIIe siècle).

c1. Tout ceci a été exposé soit dans des *sententiae* (recueils de citations de la Bible et de la Patristique, progressivement arrangées de manière systématique), soit dans des *summae* (exposés systématiques).

c2. Les dialecticiens rationalistes , d'une part, en raison de leur sophistication développée en dehors de toute théologie, et les nominalistes, d'autre part, en raison de leur dialectique exempte de métaphysique, constituent un aspect du problème scolastique. Les mystiques , qui dissolvent la réalité sensible (sacréalisme unilatéral) en la considérant comme une pure émanation de la divinité ou le monde hypostasié des idées, en constituent l'autre aspect. Synthèse du XIIIe siècle. concevra les structures numériques (Pythagore), les idées (Platon), les formes (entéléchies , Aristote) comme « mesa

», media, termes intermédiaires entre Dieu et le fini (comme les idées de Dieu de création et de rédemption), entre la connaissance et l'être (comme ce que l'intellect connaît de la réalité : l'essentia, l'essence des choses, dans laquelle l'idée de Dieu est réalisée), entre le monde naturel et le monde moral (éthique) (comme lignes directrices, normes d'action ; comme idéaux et devoirs).

Cf. O. Willmann, *Gesch. des Idealismus*, II, 112 ; C. Verhaak, *Zin van de studie der middeleeuwsbegeerte* (Tijdschr.v. Phil., 1962). Nature (// fisis, genèse), formes (// Ideai, arithmoi, morfai), Divinité comme Être suprême et source (origine) de tous les êtres finis — tels sont les trois termes de l'interprétation médiévale de la nature (**1** / dialectique = logique ; **2** / on - théologique ; tous deux dans le cadre de la théologie chrétienne) ! Il s'agit de la métaphysique médiévale, c'est-à-dire de l'interprétation on - théologique de la nature développée sur une base chrétienne (entia, êtres, // ta- onta).

L'Antiquité classique et le christianisme réunis en une seule synthèse !
Qu'il s'agisse d'aspects théoriques ou pratiques :

1. La nature (interprétée logiquement et onto -théologiquement)

2. Nature (onto -théologique, logique, éthique ; = idée de Dieu, concept de l'essence, idéal (= norme)). Voici les deux perspectives dominantes de la synthèse scolastique.

La différence avec la patristique est manifeste : cette dernière devait composer, d'une part, avec le scepticisme dilettante et le matérialisme, et d'autre part, avec la phénoménologie (philosophie des impressions) ; l'adhésion unilatérale au sensible ou aux impressions purement subjectives provoquait une réaction. Par ailleurs, la patristique ne souhaitait pas non plus suivre la théosophie dans sa réaction dualiste ou moniste : la croyance en la création et le christianisme y sont la norme (créationnisme).

La patristique est l'idéalisme créationniste, la scolastique une continuation du réalisme créationniste, un changement d'accent ; - ceci dû à l'influence d'Aristote.

L'idée de Dieu est (réalisée par la création) dans l'être ; cette idée de Dieu est sa nature (son essence). L'homme connaît cette essence grâce à la conceptualisation (et aux Lumières, du moins selon les Augustins) et, par cette essence, l'idée même de Dieu. L'une et l'autre constituent la norme, le guide (l'idéal, le devoir) de l'action humaine. Voici, une fois encore, le cœur du sujet !

La haute scolastique (XIIIe siècle)

C'est la période des grandes élaborations systématiques.

Situation.

Jusqu'à présent, seuls les écrits analytiques (ou logiques) d'Aristote étaient connus. Aujourd'hui, l'œuvre complète d'Aristote est découverte (à partir de sources arabes et grecques), ainsi que les commentaires arabes. Cela suscite un débat : certains penseurs le considéraient comme panthéiste (interprétation théosophique arabe ; textes néoplatoniciens attribués à tort à Aristote). Cependant, il est désormais admis qu'il était théiste.

Le système scolaire se développe, notamment les universités (à partir de 1200), où se pratiquent la lectio (commentaire textuel) et la disputatio (voir 113 : « sic et non »), qui trouvent ensuite leur expression dans les summas, les quaestiones (discussions approfondies) et les opuscula (traités). Il fallait étudier les arts pendant six ans avant de pouvoir entreprendre des études de théologie.

Étirements.

La pensée scolastique est multiforme (pluralisme médiéval).

L'augustinisme conservateur, malgré une connaissance approfondie des textes aristotéliens, arabes et juifs, adhère à saint Augustin (voir ci-dessus). La capacité de vérité de l'esprit humain est centrale : on échappe au scepticisme grâce à la certitude absolue de la conscience de soi, donnée immédiatement et perceptiblement ; mais, simultanément, une vision des idées éternelles en Dieu se déploie au sein de cette conscience grâce à l'« illumination » (théorie de l'illumination), qui relève moins de la théosophie néoplatonicienne que de l'illumination biblique de la foi. Cf. la philosophie transcendantale ultérieure (Descartès , Kant, Husserl). – Alexandre de Halès (+1245), Bonaventure (+1274), Henri de Gand (+1293).

Aristotéliens :

(je) L'aristotélisme sans théologie (= latin) Averroïsme : panpsychisme (il existe un esprit général pour tous les êtres humains qui agit comme formateur de concepts chez chaque individu ; donc pas de panthéisme). Siger de Brabant (+1284).

(ii) L'aristotélisme augustinien : la Bible et la doctrine ecclésiastique contiennent, outre le contenu même de la révélation, connaissable uniquement par la foi, une sagesse, une sagesse accessible à la raison naturelle et qui est le vestibule de la foi (*praeambula*). *fidei*) constitue ; c'est précisément cette sagesse naturelle qui peut être étudiée et élaborée philosophiquement ; c'est là que ces penseurs s'engagent dans l'aristotélisme (// Clément d'Al. : l' *enkuklia* Les mathématiques (sciences de l'éducation : trivialité, quadrature) et la philosophie (philosophie proprement dite) ont été intégrées à la *Sophia* (sagesse biblique et ecclésiastique, plus tard appelée théologie). Albert le Grand (1200-1280) et surtout Thomas d'Aquin (1225-1274), son élève, dont le thomisme deviendra par la suite la philosophie et la théologie quasi officielles de l'Église catholique.

- *Divina super intellectum, mathematica in intellectu*. Physique sous-intellectuelle *esse* « Les choses divines sont au-dessus de l'esprit humain (nous, l'intellect), le mathématicien en lui, les choses de la nature en dessous de lui – ainsi dit-on. » Ainsi parlait Albert le Grand. Ce texte illustre parfaitement sa vision du monde.

GW116

- La réalité naturelle (// *ta onta*, *fusis*) possède une structure (elle est intelligibilis (= *noëtos*), possiblement objet de l'intellect = nous), car sa « nature » (deuxième sens, c'est-à-dire essence, idée, forme, *forma*) est spirituelle et placée dans la nature par un esprit ; elle possède une origine (c'est-à-dire l'Être suprême, Dieu, qui contient tout l'être en lui-même, qu'il soit incréé (= l'essence de Dieu) ou créé (= les créatures naturelles).

Nature, intelligibilité et créationnisme sont les trois concepts principaux du thomisme. On y reconnaît la physique, la dialectique, la transphysique, ou la nature interprétée logiquement et ontothéologiquement. Nature, structure et origine : la métaphysique classique dans ses trois dimensions !

- De plus, l'analogie est *entis*, l'analogie de (= tout) l'être, décisive : tout l'être peut être compris par analogie, soit comparativement (= proportionnellement), soit attributivement, c'est-à-dire qu'il est ordonnable dans un ensemble et/ou dans un système. C'est l'*ordo universi* et *causarum eius*, l'ordre de l'univers et de ses causes (*archai*, principes). Le multiple (dans le temps et l'espace) est conçu comme un ensemble et un système. C'est précisément pour cette raison que le multiple dans la nature peut être ordonné

(compris) par l'intellect.

// Catégories (prédictibilités) - collection ; catégories (dilemmes) - = système

C'est précisément pour cette raison que la nature est « intelligible » (c'est-à-dire connaissable par l'intellect et la raison). C'est précisément pour cette raison que la nature est « vraie » (au sens ontologique de « correspondant à l'ordonnement de l'esprit divin qui l'a conçue et créée selon un ordre que l'intellect humain peut appréhender, au moins partiellement », ce qui conduit à la vérité logique dans notre esprit, laquelle correspond alors à la nature et à sa structure). On constate que la forme, l'essence (*essentia*) des choses de la nature, est le lien entre l'esprit créateur de Dieu et la nature, et entre cette nature et notre esprit (formalisme scolastique).

// transcendants (être, un, vrai (= intelligible), bon (= précieux), beau où un signifie ordre.

- Les thomistes conçoivent également la bonté (= valeur) et la beauté dans ce cadre : la nature est une valeur ordonnée qui découle de la richesse divine de l'être ; c'est un rayonnement harmonieux (splendeur , selon Albert) qui émerge de la nature sublime de la divinité qui plaît (placet, selon Thomas).

- Sur le plan artistique, Dante introduira le thomisme dans l' Office divin développer la comédie . Cf. A. *De Beer, De onsterfelijke Dante* , Louvain, Davidsfonds, 1954 (D1 I et II)

D'un point de vue historico-salutologique, cela se présente ainsi : « au commencement » (instantanément, mais surtout durablement (= ontothéologique)), Dieu a créé un cosmos, un ordre, dans lequel l'homme avait sa place ; par la Chute (*kairos*), cet ordre, ce cosmos, a été perturbé (la finitude, la matérialité, mais surtout la liberté se trouvent à l'origine du mal et du désastre) ; en Christ, Dieu restaure, voire surpasse, le cosmos, l' *ordo* « originel » (= situé dans les idées de l'origine ontothéologique) .

— Voici les idées principales du thomisme. Elles me semblent encore valables, pourvu qu'elles soient bien comprises et développées de manière moderne. Permanence .

GW117

Scotisme : courant fortement critique augustinien . Duns Scot (mort en 1308). Préfigure le nominalisme. Jusqu'à présent, il concernait principalement les métaphysiciens . Désormais, deux autres courants se distinguent :

Néoplatonisme : mysticisme (// Bernhard v. Cl.).

On retrouve chez Albert et Thomas des aspects néoplatoniciens (surtout chez le Thomas le plus âgé). Maître Eckhart (1260-1327), fondateur du mysticisme spéculatif en Occident, est thomiste, mais emploie des expressions dynamiques et panthéistes .

Disciplines scientifiques :

(i) Roger Bacon (1210/1292), critique des théologies , empiriste, pragmatique, à l'esprit mathématique.

(ii) Logiciens :

a/ Logique aristotélicienne (la nouvelle après la découverte de l'œuvre complète d'Aristote , jusque-là la version précédente) : Thierry de Chartres (+ 1150)

b/ logique moderne (logique terminologique) sous influence arabe : mélange de logique et de grammaire : Petrus Hispanus (= Jean XXI) et logique du langage (grammatica speculativa) : Roger Bacon.

c/ Raymunus Lullus (1235/1315) : son ars generalis (système axiomatique) préfigure l'ars combinatoire de Leibniz et la logistique. Permanence !

Critiques : ceux qui, à la fois, comprennent mal et s'opposent à la synthèse scolastique ; tels que Durandus de S. Porciano (1334), Petrus Aureolus (+1322), partisan du principe d'économie appliqué à la théologie et à la métaphysique (il convient de citer le moins possible les « beinselen » [*archai* , *principia*] à titre d'explication !), approche que Guillaume d'Ockham adoptera. Nominalisme.

La scolastique tardive (XIVe/XVe siècle).

Le nominalisme domine. Contexte : la guerre franco-anglaise (1339-1453), la peste, le Grand Schisme d'Occident, l'essor des universités ; et, de plus : l'incompréhension des grands penseurs, les barbarismes linguistiques, l'esprit vide de sens – tels sont les traits caractéristiques ! D'où la date de la « scolastique » au sens péjoratif !

Via antiqua, de l'école traditionnelle (les réalistes conceptuels) ; thomisme, skotisme . Orientation métaphysique.

Via moderna , la nouvelle direction (modernus était à l'origine utilisé comme terme péjoratif) : un nominalisme sceptique et critique :

Guillaume d'Ockham (1300/1350) : il s'intéresse à la logique et à la philosophie naturelle ; antipapiste (hostile au pape) ; libéral ; les « termini » (concepts) sont centraux ; le sacré est mis de côté (laïcité) ; = un certain nombre de scientifiques spécialisés (sciences naturelles et mathématiques, ainsi que logique).

L'averroïsme (jusqu'au XVIIe siècle inclus !) était soit non chrétien, soit christianisé (plus ou moins).

Mysticisme : Tauler (+1361), Seuse (+1366), et surtout Jan van Ruusbroec (1293-1381), figure importante du néo-sacralisme contemporain (entendu ici comme catholique). Cf. *Stracke , Van Mierlo, Reypens , Ruusbroec le Merveilleux (Vie, Art, Doctrine)*, Louvain, Davidsfonds, 1932 ; *L. Moereels et L. Reypens , Jan van Ruusbroec , Sur la Pierre Clignotante ou la Filiation Mystique* , Anvers, Ruusbroec Society, 1973, un excellent ouvrage. Voir également J. Gerson (1363-1429), adversaire de Ruusbroec .

Note - À suivre : - la scolastique moderne (Espagne : Suarez (1548/1617), etc.), donc après le Moyen Âge ; - la néo-scolastique , à partir de la fin du XIXe siècle.

GW118

4. La mission moderne.

Déjà dans l'Antiquité, avec l'apparition de la mécanique atomistique pure (Leucilope de Milet (Ve siècle av. J.-C.), Démocrite d' Abdère (460/370 av. J.-C.)), où les archaïsmes (principes) étaient remplacés par des éléments, notamment des atomes, et la fusion (genèse) réduite au mouvement mécanique (analyse moderne de Galilée), avec l'apparition, encore plus ancienne, des Lumières helléniques en la personne de Xénophane de Colophon (Asie), qui émigra plus tard à Élée (Italie du Sud) et critiqua la religion grecque traditionnelle d'un point de vue philosophique ionien, ces Lumières, qui triompheront plus tard à l'époque sophistique, avec leur scepticisme théorique et pratique, deviendront le courant dominant de

l'intelligentsia grecque à l'époque classique et hellénistique-romaine (320-200 av. J.-C.), jusqu'à ce que les tendances religieuses et théosophiques s'estompent. Les Lumières du VIII^e siècle, le mythe comme explication de la nature à partir d'un « commencement » et des fondements divins exemplaires, et la métaphysique (appelée sagesse), comme explication de la nature à partir d'une origine ontothéologique et des idées qui y sont transmises (nombres, formes), tombent dans une crise profonde.

Après tout, la différence entre le mythe et la métaphysique n'est pas grande. À première vue, le mythe entre en crise car la métaphysique, issue de la philosophie naturelle ionienne, abandonne les symboles et les récits mythiques comme relevant de la fantaisie et les remplace par des concepts et des traités comme produits de l'historia (recherche), tandis que le mythologue, tel un artiste, laisse libre cours à sa fantaisie créative, symbolique et narrative.

- Et pourtant, ce n'est qu'une illusion : - le métaphysicien, après tout, continue d'invoquer un « commencement » (// au commencement, vu d'un principe divin et englobant, présent et actif dès le tout premier instant de l'histoire, - donc duratif (collectif) et momentané (distributif)), qu'il conçoit ontologiquement, car, tout comme le « commencement » du mythe, il s'agit d'une origine englobante (transcendantale), et en même temps divine, car, tout comme le commencement du mythe, elle est théologique ;

plus, continue de s'intéresser à l'ordre qui a été conféré par cette origine divine et englobante aux choses de la nature qui en proviennent et en émergent (ordre qu'il appelle idée (Platon), nombre (Pythagore), forme (Aristote)), tout comme le mythologue situait dans l'origine des fondements divins qui avaient une valeur exemplaire et symbolisaient l'ordre qui avait été conféré par l'origine.

Tant le mythe que la métaphysique expliquent la nature à partir d'un « commencement » (origine) englobant tout – divin (ontothéologique) – qui, en donnant naissance à la nature (aux choses), a également conféré les normes (fondements exemplaires, idées) de cette nature (des choses). Nature, normes et origine – voici les trois composantes du mythe et de la métaphysique ! Leur « structure » !

Que ce mythe demeure déterminant, même au sein du christianisme, est évident dans la prière par excellence du christianisme : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit » – c'est-à-dire : « Gloire au “commencement ” ou à l'origine (omniprésente et divine, ontothéologique) qui, depuis le tout début

des temps, est présente et active “comme elle l’était “au commencement” (c’est-à-dire dès le premier instant et en tant qu’origine divine omniprésente) – et précisément pour cette raison – maintenant et toujours et dans les siècles des siècles, Amen ! » Puisque la Sainte Trinité est omniprésente et d’origine divine, elle est donc – durablement – présente et vénérée à tous les moments de l’histoire.

GW119

À cet égard, il importe peu qu’une tradition mythique conçoive l’origine comme primordiale-monothéiste ou simplement monothéiste, soit comme un « fondement primordial » (dont dépendent les nombreux dieux du polythéisme) d’où proviennent à la fois les dieux, l’univers et les humains (théo- , cosmo- et anthropogonie , par exemple, de Babylone, où Apsu et Tiamat sont considérés comme « l’origine »), soit encore comme une double origine (Dieu, esprit, moralement bon et heureux, d’une part, et démon, matière, moralement mauvais et malheureux (voir p. 84 : Médie et Perse ; 104/105 : dualisme concernant la théosophie)), tandis que d’autres traditions mythiques parlent de « tao », de « Brahman », etc. : l’essentiel est qu’on ne conçoit pas la nature (ta onta , entia , êtres) sans les normes qui lui sont inhérentes et qu’elle reçoit, avec son existence, d’une source supérieure. origine ou commencement englobant tout.

Toutes les religions du monde reposent sur ce principe. Par conséquent, le mythe et la métaphysique demeurent vivants tant qu’il existe une expérience religieuse qui perçoit précisément la théorie des formes et l’ontothéologie comme une réalité quelque part – dans la nature et la conscience, dans le ciel étoilé qui nous surplombe et dans notre propre conscience –, affirme Kant. Cependant, là où cette expérience religieuse disparaît, est refoulée ou étouffée, le mythe et la métaphysique entrent en crise. C’est précisément ce que l’Europe occidentale nous révélera à partir de la fin du Moyen Âge . Esquissons brièvement ce processus de dégénérescence.

Cependant, donnons brièvement un exemple illustrant l’importance de ces points de départ, qui, à première vue, semblent purement théoriques.

L’avortement, par exemple, revêt une perspective très différente pour celui qui considère l’homme et la femme, leur union sexuelle et le développement du fœtus dans l’utérus comme des phénomènes naturels, issus d’une origine sacrée et supérieure (Dieu), que pour celui qui appréhende ce phénomène naturel de manière purement matérielle et le soumet à une analyse sensorielle

et logistique. Pour ce dernier, l'origine supérieure et englobante, ainsi que la régulation (normative, idée inhérente) qui lui serait conférée par cette origine, sont inexistantes ; il interviendra donc sans scrupules dans un événement purement profane et terrestre ! Tous les arguments logiques ou logistiques, pour ou contre l'avortement, découlent de ce point de convergence qui constitue son point de départ axiomatique ! Les normes de l' être humain démythologisé et affranchi de toute métaphysique sont, après tout, des créations humaines culturelles et historiques ; l'origine est purement terrestre et humaine ; la terre et l'homme constituent l'horizon où tout se situe.

L'histoire intellectuelle moderne est, après tout, une grande confrontation entre deux conceptions fondamentales, avec une série de variantes de part et d'autre, comme le montre l'exemple de l'avortement ci-dessus.

4.1. Philosophie de la Renaissance. (1450/1640)

Voir A. Bolckmans , *Aperçu des mouvements philosophiques dans la littérature mondiale*, Gand, 1972, p. 1 et suiv . (*Partie I : Renaissance, Baroque, Classicisme*) ; Karl Vorländer, *Philosophie de la Renaissance/Début des sciences naturelles* , Rowohlt, 1965, 266 p.

GW1120

Caractéristiques

Individualisme.

Dans la Renaissance française, on a vu de fortes personnalités scolastiques à l'œuvre dans un cadre pluraliste médiéval . Dans la Renaissance italienne, une conscience individuelle émerge, qui cherche sa valeur en elle-même (Bolckmans , 1,6), affranchie de la théologie et de la métaphysique. Non pas que cela soit présent aussi immédiatement, dans toute sa pureté débridée ; loin de là ! En un certain sens, *comme le dit P.L. Landsberg dans *Die Welt des Mittelalters* et wir* , 1925, p. 97, dit, la Renaissance 'das quellerfrischte' « Mittelalter » (le Moyen Âge revisité selon ses sources, principalement l'Antiquité). Mais la rupture est bel et bien là. En quoi cet individualisme se manifeste-t-il ? – Entre autres, dans l'isolement où l'« intellectuel » se retire du peuple. Jakob Burckhardt (*Kultur der Renaissance in Italien*) le nomme « Unvolkstümlichkeit » (impopularité) ; voire « Trennung ». depuis Instruit et « Ungebildeten in ganz Europa » (séparation des personnes instruites et des personnes illettrées à travers l'Europe). Normalement, l' intellectuel médiéval (si l'on peut l'appeler ainsi) ignorait cette aliénation du peuple.

De plus : « Ce développement individualiste s'accompagne inévitablement d'un retour au terrestre. La vie sur terre acquiert une valeur intrinsèque croissante. » (Bolckmans , oc. 7) Dans le contexte médiéval , l'individualisme ne s'accompagnait pas d'un attachement au monde matériel ; bien au contraire. L'intellectuel de la Renaissance est tourné vers le monde séculier. La démythologisation et la crise de la métaphysique s'amorcent. La foi du peuple et la théologie (surnaturelle), d'une part, et la culture (principalement scientifique) des intellectuels, d'autre part, divergent de plus en plus. Mais dans son ensemble, l'Europe demeure chrétienne. La déchristianisation proprement dite ne viendra que plus tard : les penseurs ne sont pratiquement jamais irréligieux, antireligieux, et certainement pas athées, mais le germe est semé.

De plus, l'Antiquité est appréhendée différemment qu'au Moyen Âge . La patristique et la scolastique s'inspirent de la paideia de l'Antiquité classique et tardive ; elles la connaissent d'ailleurs parfaitement ; mais elles ne s'y soumettent pas entièrement, la coordonnant avec la religion prophétique de la Bible. L'intellectuel de la Renaissance vénère l'Antiquité païenne. C'est dans ce contexte que se situe l'« humanisme » au sens particulier du terme : « umanista » (italien) signifie « professeur de langues anciennes ». Cicéron traduit d'ailleurs « paideia » par « humanitas ». L'humanisme est donc l'étude et l'imitation respectueuse des auteurs antiques. Pétrarque (1304-1374) et son disciple Boccace (1313-1375) sécularisent l'étude de l' humanitas antique . La Renaissance italienne prend son essor avec eux. Florence, Ferrare, Mantoue, Naples et Rome deviennent des centres humanistes par leur esprit. De là, l'esprit italien se répand à travers l'Europe.

La science moderne.

La science spécialisée, la métaphysique fondée sur des principes logico-mathématiques et la connaissance mystique (gnose) caractérisaient l'Antiquité tardive et la période patristique ; la scolastique connaissait également cette triple paideia intellectuelle . On la nommait epistèmè , scientia , science, mais au sens ancien et médiéval du terme. La science moderne émerge aujourd'hui. Elle s'émancipera de la philosophie et de la théologie : elle se sécularise. C'est là une de ses caractéristiques.

Mais il y a plus encore : Galilée (1564/1642) abandonne catégoriquement la fusiké aristotélicienne (avec sa théorie des catégories, dans laquelle la substance est au centre d'un réseau de relations avec les accidents) et

développe la mécanique (forces, mouvement et équilibre ; dynamique ; cinématique) et la statique :

GW121

(a) mathématique et **(b)** empirique (expérimentale). Il s'agit d'une révolution majeure, d'où émergera la science naturelle moderne. La science naturelle, au sens moderne, est la combinaison de l'expérimentation et de la pensée mathématique (*K. Vorländer , Philosophie de la Renaissance/ Début des sciences naturelles* , 1965, p. 120-121). Non pas l' archè , le principium , le principe de l' époque antique et médiévale , mais le cours (processus), purement physique (entendu ici au sens moderne de « matériel »), et plus précisément ce cours formalisé par une formule mathématique (analytique). – « Analisis » signifie la résolution d'un tout en ses parties (comme c'était déjà le cas chez les Pythagoriciens).

Cela signifie aussi abduction : partir d'un donné et rechercher ses conditions (comme l' archè , le principe) (comme chez Aristote). Platon introduit une variante mathématique : il procède lemmatiquement (Supposons que x joue un rôle, alors...), c'est-à-dire qu'on prétend déjà connaître l'inconnu à rechercher et qu'on l'introduit par un symbole (lettre ou autre) (par exemple, $24x - 2 = 46$). C'est le cas, par exemple, de l'expression « géométrie analytique » (qui, soit dit en passant, a été fondée par Descartes).

Galilée procède analytiquement au premier et au troisième sens (et au second, mais alors non métaphysiquement !). Et ce, dans l'esprit de la mécanique atomistique : non pas les causes (archai , principia), mais les éléments, et ces éléments purement mécaniques, cette mécanique purement analytique et mathématique – voici la mécanique moderne. (// voir supra 96 : Demokri -tus). Les fisis (ta onta) furent étudiées précisément par Galilée (de manière expérimentale et analytique). Une telle conception n'avait plus rien à voir avec une perspective ontothéologico -idéaliste. L'origine divine et omniprésente, ainsi que les directives fournies par cette origine (idées, formes, nombres), furent écartées. Ainsi, la mécanique fut libérée et émancipée de la tutelle de la théologie et de la métaphysique.

- En 1632 (*Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo*) Galilée défend ouvertement l'héliocentrisme de Copernic.

Cela provoque son procès devant l'Inquisition (1633). Une erreur colossale de la part de l'Inquisition ecclésiastique d'un point de vue scientifique, mais une démonstration de perspicacité quant à l'esprit laïque qui émergeait.

Les mouvements de réforme, notamment le mouvement protestant allemand du XVI^e siècle et la Contre-Réforme (baroque) catholique, n'ont pas empêché la fragmentation de l'Église médiévale, mais ils ont constitué un contrepoids à la Renaissance italienne et au nouvel essor scientifique. Le Nouveau Monde s'est ouvert à l'Église (grâce aux voyages de découverte), mais la christianisation de l'Inde, de la Chine et du Japon a échoué.

C'est principalement Ockham qui continue d'exercer une influence désormais. Le nominalisme consiste essentiellement à nier la réalité (hors du langage et des concepts humains) des idées relatives aux choses de la nature.

Pour Ockham, le concept est un simple signe des choses (conception sémiotique) ; l'universel est un produit de l'esprit humain. Ce qui est réel (dans son sens) est donné à l'individu. La connaissance, au sens véritable, est la connaissance de cela, et non de l'essence et de l'origine (ou des origines).

GW122

Conséquence : il n'y a plus d'intermédiaires entre l'origine (Dieu) et le monde et l'homme (Dieu est « transcendant », irrémédiablement éloigné, et ce monde et cet homme sont laissés à eux-mêmes (autonomie). L'être humain individuel compte (l'être social, qui repose sur le concept général – commun à tous les êtres humains – est considéré comme une pure invention de l'imagination !) : – libéralisme (libre recherche, mais non plus comme à l'époque scolastique (si quelqu'un s'écarte de la tradition et de l'autorité (ecclésiastique) et le fait pour des raisons sérieuses, il peut le faire, de préférence en silence complet, certainement avec prudence et dans le respect de la tradition et de l'autorité : telle était la règle auparavant) ;

- L'individualisme politique et économique (= libéralisme) (et non pas le sentiment de liberté du peuple médiéval à nouveau, mais un sentiment plus persistant)

— Émancipation des laïcs et anticléricalisme (non pas comme au Moyen Âge, où l'anticléricalisme était très fort, mais sans remise en question fondamentale de l'Église, comme c'est le cas aujourd'hui) ; — voyez les conséquences du nominalisme d'Ockham ! L'origine divine et englobante

s'estompe ; les idées qui résident dans la réalité individuelle, issues de cette origine et de cette norme, deviennent vagues et sont remplacées par des conceptions (interprétations) purement humaines ; les choses physiques sont mises à la disposition de l'être humain interprétant, nues et déconnectées. Cf. *J. Largeault , * Enquête sur le nominalisme**, Paris/Louvain, Béatrice-Nauwelaerts, 1971, p. Vvv (Préface de R. Poirier). L'être humain interprétant est lui-même une chose physique déconnectée de son prochain, et également une chose physique déconnectée de Dieu et de ses idées.

C'est ainsi que se dessine la conception typiquement moderne de la vie.

Parallèlement, le pluralisme moderne émerge :

(i) La scolastique catholique espagnole, la scolastique protestante (bien que rare) ;

(ii) les philosophies antiques renouvelées de toutes sortes (platonisme , aristotélisme, stoïcisme, épicurisme, scepticisme (Montaigne)) ;

(iii) dialectique humaniste, philosophie naturelle et sciences naturelles (Galilée), théosophie mystique (Böhme), métaphysique (Nik. Van Kues (1401/1464), le premier penseur moderne allemand ; G. Bruno, le premier panthéiste moderne), philosophie du droit et de l'État (Machiavel , Th. Morus , Hugo Grotius), philosophie de la religion, théorie des sciences (Francis Bacon (1561/1626), le théoricien de la méthode inductive moderne).

(iv) Philosophies cartésiennes (problème de substance moderne) :

- Descartes (1596/1650) distingue deux « substances » (compréhension non aristotélicienne : types d'être), la nature (= mécanique, étendue) et l'esprit (pensant, conscient de soi) ; dualisme cartésien (!) ;

- Th. Hobbes réduit l'esprit à la nature (= matérialisme) ; G. Berkeley réduit la nature à l'esprit (= spiritualisme) ; deux monismes donc ;

B. de Spinoza réduit la dualité à l'unité (monisme, une substance avec deux modes d'être, nature et esprit, compris panthéistement) ; G. Leibniz réduit la dualité à la multiplicité (pluralisme).

GW123

A. Geulincx (1624/1669) retrace l'interaction physique entre la nature et l'esprit (séparés par un gouffre chez Descartes) jusqu'à l'intervention divine occasionnelle (occasionalisme) ;

N. Malebranche (1638/1715) fait remonter l'interaction intentionnelle (= cognitive) au théognosticisme (connaissance en Dieu ; ontologisme).

Il est clair : Descartes et al. recherchent un nouveau fondement pour la métaphysique dans une théorie de la connaissance qui s'oriente vers une physique mathématique réussie et tente d'en suivre la méthode mathématique.

Le mot « idée » désigne désormais la pensée, la représentation, l'imagination (et non plus la structure objective des choses elles-mêmes, telle qu'elle leur est donnée par l'origine ontothéologique). Le mot « forme » désigne désormais la figure, l'apparence extérieure, distincte du contenu (formel = sans contenu, extérieur) (et non plus l'essence même (formel = essentiel), sauf dans des expressions telles que forme de gouvernement, forme artistique (type, genre)).

4.2. Philosophie des Lumières (*XVIII^e siècle*) siècle

- Voir Bolckmans , *Aperçu II* ; *P. Hazard, La crise de conscience européenne* (1680/1715), Paris, Boivin, 1935, parle de la période de transition : "La hiérarchie , la discipline, l'ordre de l'autorité de l'assureur, les dogmes qui suivent la règle empirique : voilà ce qu'aime les hommes du dix-septième siècle. Les contraintes, l'autorité, les dogmes, voilà ce que détestent les hommes du dix - huitième siècle (...) Les premiers sont chrétiens, et les autres autres antichrétiens ; les premiers au droit divin, et les autres au droit naturel ; société à classes et classes séparées, leçons secondes ne rêvent qu'égalité (...). La majorité des Français pensaient comme tout d'un coup, les Français pensent comme Voltaire : c'est une révolution. (oc, v).

- Le citoyen autonome atteint son plein développement, - Au plus fort du Moyen Âge Aux abords des bourgs fortifiés, un comptoir commercial (lieu d'entreposage) se forme souvent. Les marchands l'entourent rapidement d'un rempart ou d'une muraille, et entendent y exercer leur autorité sur la noblesse et le clergé. D'une part, le bourgeois souhaite s'y retrancher face aux populations privées de leurs droits civiques (il n'est pas un vagabond, comme le pèlerin, le ménestrel, le colporteur, le chevalier errant, le soldat-aventurier, etc.) ; d'autre part, il aspire à y régner en maître (il n'est ni serf ni esclave).

Tandis que le clerc maintenait sa position en vertu de l'autorité sacrée et le chevalier en vertu de l'épée, le citoyen le fait grâce à « son travail acharné et

son intelligence lucide » (*F. Boerwinkel, De levensbeschouwing van M. Emants (Eenbijdrage tot de kennis van de autonome burger der negen eeuw)* , Amsterdam, Ten have, 1943, p. 1 et suiv.). Le citoyen est une personnalité libre et consciente qui, avec ses concitoyens, aspire à bâtir sur terre une société intellectuellement ordonnée et sûre par la diligence et la pensée logique. (oc, 2) La pensée critique émerge dans ce centre du Moyen Âge .

Elle persiste durant la Renaissance italienne, mais son véritable essor se produit au XVIIIe siècle. En effet, elle voit dans l'individualisme moderne, allié à la science exacte, le fondement idéal, sa propre paideia . L'individu moderne, avec ses pairs, aspire à éclairer la finalité humaine de la vie dans tous les domaines grâce à la raison exacte, à la science et à la technologie.

GW124

Cela était d'autant plus facile que les Églises et les philosophies étaient irrémédiablement pluralistes (divisées) : le citoyen du XVIIIe siècle voyait dans la raison des sciences exactes le seul fondement commun capable de surmonter cette division. D'où la religion « rationnelle » qui se substitua à la religion théologico-métaphysique traditionnelle (le déisme comme religion « originelle », « pure » !), si tant est qu'elle ne fût pas la raison pure sans religion !

La sophistication en Grèce sert de modèle : l'individualisme, la rupture avec la culture héritée et une tendance à la subjectivation du savoir et de la morale y sont prédominants. La popularisation de la vision rationnelle du monde y est à son apogée. Les Lumières prennent naissance en Angleterre et en France (Pays-Bas). En Angleterre, elles sont empiriques (fondées sur l'expérience sensorielle et intérieure) ; aux Pays-Bas et en France, elles sont rationnelles (fondées sur le raisonnement mathématique). Il en va de même en Allemagne. Outre ces deux états de conscience (l'expérience et la science mathématique exacte), le sentiment (comme troisième état de conscience) joue également un rôle (Rousseau), de même que le sens historique (le contact avec le passé ; Herder, par exemple), qui représente une correction de l'unilatéralité initiale des sciences naturelles des Lumières. Cf. *C. Dawson, *Crisis van de westen opvoeding* (Crise de l'éducation occidentale)*, Tielt/La Haye, Lannoo , 1963, p. 53 et suivantes (L'influence des sciences naturelles et de la technologie : l'éducation gratuite entre en crise, car elle est encyclopédique) paideia – l'idéal (un système d'éducation nationale unifié et raisonnable sous contrôle étatique) qu'elle cherche à remplacer. (Lutte scolaire)

Note : à un moment donné, « raisonnable » (rationnel) désigne l'élément analytique de la méthode scientifique rigoureuse, fondée sur l'expérimentation et les mathématiques ; à un autre moment, il désigne l'ensemble de cette méthode. Le premier sens s'oppose à l'empirisme, le second aux sciences non naturelles. Ainsi, l'ensemble des Lumières est « rationnel », même en Angleterre où il est empirique ; mais il est particulièrement rationnel en France (le « rationalisme » de Descartes), où il prend les mathématiques modernes pour modèle ; il ne l'est plus vraiment avec Rousseau et Herder (sentiment, passé), à moins d'envisager les Lumières au sens concret (avec la correction apportée), car les Lumières et le préromantisme sont indissociables. Approfondissons maintenant cette dualité.

4.2.1. La technocratie moderne.

Dans l'Antiquité (primitive et classique), la « technè » désigne l'art de fabriquer des outils et des consommables, indissociable de la « poièsis » (l'habileté manuelle). Associée à la praxis (action consciente) et à la theoria (réflexion), la technè est caractéristique de l'homme. Elle est liée à la nature et fidèle à la tradition.

À la fin de l'Antiquité et au Moyen Âge , les termes ars, artes, technè et ars désignent la capacité humaine fondée sur la raison et la pratique, au sens très large : praxis (par exemple, la politique) et theoria (artes liberales , les arts libéraux) sont également appelés technè et ars. L'homme patristique et scolastique y voit une mission divine (ontothéologie !).

Avec les Lumières et le concept d'autonomie (l'autonomie étant le rejet de l'origine divine et omniprésente et de ses idées), la technologie se transforme fondamentalement : le mandat divin, l' enracinement dans un ordre ontothéologique disparaissent ; la technologie devient « pure », « propre », « indépendante ». Elle devient la volonté de contrôler la fusion , la nature et les êtres , grâce à la science exacte (expérimentale et analytique) et à la technologie qui en découle (voir ci-dessus). La nature n'est plus que matière (sans ordre propre).

GW125

Ainsi, la technologie, au lieu d'être une composante de la civilisation, en devient l'essence même, la tendance qui la soutient. « Et les temps de l'année, aux XVIIe et XVIIIe siècles, une astronomie et des mathématiques physiques, une idéation scientifique, une intégration naturelle des mathématiques, un

ensemble de mathématiques, de géométrie et de mécanique pour Descartes, algébriste et calculateur pour Leibniz. » (*Gérard Buis, Science et idéologie, dans Les idéologies dans le monde actuel* , DDB, Centre d'études de la civilisation contemporaine, 1971, p. 37)

fusion , des êtres , s'exprimant dans le langage du raisonnement logique, caractéristique d'un groupe d'individus partageant les mêmes idées et prônant ainsi une nouvelle interprétation des êtres ! » Et c'est cela, les Lumières ! Ce n'était pas une science naturelle exacte ! C'était une idéologie construite autour d'une science naturelle exacte, diffusée comme un programme culturel. Il suffit de penser à l'Encyclopédie (1751/1772), la nouvelle « somme », un panorama détaillé de l'ensemble du champ des sciences, de la « technique » (phrases 1 et 2) et de l'industrie, où la machine et l'atelier occupent une place centrale, avant même la soi-disant « Révolution industrielle » (au cours de laquelle les Lumières se manifestent principalement en Angleterre, tandis qu'en France, le caractère idéologique prédomine, car Diderot , d'Alembert et Voltaire sont les chefs de file d'une secte militante de rationalistes !).

Cette idéologie profanera et désacralisera le monde, engendrant notre monde séculier actuel – notre technocratie (le monde dominé par la technologie, notamment dans Bt . 3). Tout est perçu selon le schéma « fins – moyens – structure ». L'analyse du *fusus *, des êtres , recherche un but quelconque. Une fois ce but défini, elle élabore une stratégie (un agencement des données orienté vers un but). Le but ultime est de créer un foyer sûr et confortable sur cette terre (toujours plus sûr – ce qui est le « progrès », le progrès !), à l'abri des puissances incalculables, tant supérieures, divines, qu'inférieures, élémentaires, et de considérer la création de ce foyer rationnel comme une fin en soi, empreinte d'un sérieux implacable. (F. Boerwinkel, oc., II). L'existence, la perpétuation de l'existence, le développement de la vie terrestre – voilà le but ultime. Tout le reste n'est qu'un moyen, un élément de « stratégie » (ruse de la vie, ruse de la guerre). Dans cette stratégie, la logique moderne joue le rôle d'une théorie des stratégies efficaces de résolution de problèmes. Ainsi, il existe des techniques commerciales, des stratégies publicitaires, des techniques de chance , des techniques érotiques, etc. Tout, la fusion complète , chaque être est, si nécessaire, un élément d'une stratégie. Cela semble être le cœur de notre société rationnelle et sécularisée.

4.2.2. Préromantisme.

Le XVIII^e siècle apporte un correctif majeur : le préromantisme. Voir *P. Van Tieghem, Le préromantisme (Etudes d'histoire littéraire européenne)*, Paris, Rieder, 1924 (*la notion de vraie poésie, la photographie et la poésie scandinaves, Ossian et l'ossianisme*) ; partie II, Paris, Alcan, 1930 (*la poésie de la nuit et des tombeaux, les idylles de Gessner et le rêve pastoral*), partie III, 1944. Les thèmes majeurs sont :

a. la nature - dans plus d'une interprétation :

a1. Le retour à la nature (Rousseau), comme une échappatoire à l'hyperculture des Lumières rationnelles, suggère une nature simple, sans complications et primitive ;

GW126

a2. La nature sauvage et majestueuse qui détruit l'œuvre humaine, le refuge sûr de la raison et de sa ruse ;

b. la mort : comme la fin, la fin menaçante contre laquelle toute stratégie raisonnable est impuissante ; - liée à la tombe, au cimetière, - coïncidant avec le « côté nocturne » (die Nachtseite) de la nature (voir a2) et les ruines qu'elle engendre ; ici le thème du passé chez Herder fait irruption ; car les ruines rappellent la gloire et la grandeur passées, les capacités d'antan ;

- coïncidant avec l'éternité, opposé à l'« élément nocturne » ;

c. le primitif : comme ancien pendant de la rationalité ; comme contre-culture à l'hyperculture ;

- comme le philhellénisme (l'étude et la vénération nostalgique du monde culturel grec ancien ; Homère en particulier, qui est placé aux côtés des anciens écrivains scandinaves et de la littérature celtique (Ossian), dans lesquels l'idéal héroïque (= idéal chevaleresque aristocratique), l'amour, la nature sombre et menaçante, etc., sont apparus au premier plan ;

- comme l'élément populaire (dont, depuis la Renaissance italienne, les « intellectuels » s'étaient aliénés !), notamment dans la chanson folklorique (// chanson folklorique moderne), dans laquelle les gens croyaient avoir découvert une poésie primordiale (Herder) ;

d. passion et sentiment, certes encore fortement sentimentaux (sentimentalisme), mais en tout cas « irrationnels », - en particulier le sentiment individuel, « réel » (et non le sentiment commun classique). (// Paley (+1805), Rousseau) ;

e. l'occulte, le magique et le merveilleux : n'oublions pas qu'Emmanuel Swedenborg (1688/1772), scientifique, philosophe et théologien suédois, doté de dons télépathiques et clairvoyants, écrivant automatiquement, avait publié ses ** Arcana coelestia ** (Londres, 1749/1756, - 8 volumes) ; une œuvre à laquelle I. Kant (1724/1804) a répondu (en tant que rationaliste !) avec **Träume *. un Geistersehers* (1766), une critique acerbe du spiritualisme et de la métaphysique (rêves de perception, rêves de l'esprit, dit Kant !);

— que Mesmer (1733/1815) parlait d'un soi-disant fluide magnétique et travaillait avec lui (il guérissait les malades en leur transmettant ce magnétisme par le simple contact de ses mains) ; — tout cela fut révélé et perturba la nature close de l'espace bourgeois-rationnel, réveillant le préromantisme des thèmes qui ont rompu avec le caractère unilatéral des sciences naturelles (empiriques ou rationnelles-analytiques) du XVIIIe siècle.

Note : Quiconque souhaite examiner de plus près les conséquences du double aspect des Lumières — le naturalisme scientifique et le préromantisme — devrait lire, par exemple, A. Westerlinck, **Man en grens**, DDB, Orion, 1972, dans lequel l'image de l'homme dans la littérature européenne moderne est analysée.

- naturalisme (// réalisme, impressionnisme : réalité quotidienne, en particulier socio-économique et socialiste) ;

- vitalisme (// romantisme, symbolisme et son anti-rationalisme virulent) ; le phénomène religieux (ibid.). Voir aussi Bolckmans, oc., II, 25/48 (romantisme), 49/73 (réalisme), 74/89 (symbolisme), 90/114 (modernisme).

Note : Quiconque souhaite en savoir plus sur ce qu'on appelle la contre-culture, telle que la révèle l'atmosphère plus récente, devrait lire Th. Roszak, **Opkomst van een tegencultuur** (*Réflexions sur la société technocratique et ses jeunes opposants*). A'm, Meulenhoff, 1971 ; Ch. Reich, *Bloemen in beton* (*Le verdissement de l'Amérique*), (Comment la révolution de la jeunesse tente de rendre l'Amérique vivable), Bloemendaal, Nelissen, 1971. La contre-culture englobe à la fois la Nouvelle Gauche et le néo-mysticisme (= néo-sacré) ; elle est dirigée contre la « culture » (= culture établie, résultat des Lumières).

GW127

Que reprochent la Nouvelle Gauche (et le Nouveau Sacré) aux Lumières ? On peut le formuler par Marx : « Partout où la bourgeoisie est arrivée au pouvoir, elle a bouleversé toutes les relations médiévales – patriarcales, d'une

douce naïveté. La bourgeoisie a impitoyablement déchiré les liens multicolores qui, au Moyen Âge, unissaient l'homme à ses chefs naturels, ne laissant d'autre lien entre les hommes que le pur intérêt personnel, que le froid paiement en espèces. Elle a noyé dans les eaux glacées du calcul égoïste l'émotion sacrée du fanatisme pieux, de l'enthousiasme chevaleresque, de la mélancolie petite-bourgeoise. Elle a fait disparaître la dignité personnelle au profit de la valeur d'échange et, à la place des innombrables libertés garanties et chèrement acquises, elle a instauré l'unique et sans scrupules libertés du commerce. En bref, elle a remplacé l'exploitation voilée d'imagination religieuse et politique par une exploitation ouverte, éhontée, directe et stérile. »

« La bourgeoisie a dépouillé de leur caractère sacré toutes les activités jadis vénérées : elle a fait du médecin, du juriste, du prêtre, de l'homme de science ses serviteurs salariés. La bourgeoisie a déchiré le voile des sentiments profonds qui entouraient les relations familiales et les a réduites à une simple relation monétaire. » (*Manifeste du Parti communiste* , 1848) – Cette critique acerbe résonne à nouveau dans la Nouvelle Gauche, mais sans la naïveté de Marx qui croyait que la raison et la ruse socialistes apporteraient la solution escomptée. Toute raison technique, libérale ou socialiste, est inhumaine. Voir, par exemple, T. Roszak, **Opkomst**, p. 178 et suiv. (Le Mythe de la conscience objective), où l'inhumanité amère de la raison objective est mise à nu.

4.2.3. Aperçu des philosophies des Lumières

(1) Angleterre :

- Empirisme anglais : *John Locke* (1632/1704), le père des Lumières ; œuvre principale : *Essai sur l'entendement humain* (1690) ; le père de la théologie libérale ;

- Sciences naturelles et philosophie anglaises : R. Boyle (1627/1691 : fondateur de la chimie ;

- I. Newton (1642/1727 ; théorie de la gravitation ; mécanisme ; œuvre principale : *Philosophiae naturae principia mathematica* (1687) ; grande influence ;

- Philosophie anglaise de la religion : Toland , Collins, Tindal , Bolingbroke , - religion libérale (// Locke) ;

- Philosophie morale anglaise : Locke (le plaisir/déplaisir comme base), Cumberland (le bien-être général comme norme), Shaftesbury (1671/1713 : l'harmonie de la personnalité comme norme ; - esthétisme qui a trouvé un grand écho) ; Mandeville , Clarke , Paley ;

- Anglais esthétique : Shaftesbury, Burke, Home;

- D. Hume (1711/1776 ; sceptique), contre le scepticisme duquel la philosophie écossaise a émergé avec le bon sens.

(2) France : attaque contre la religion, l'État, la science et l'art traditionnels ; préparation de la Révolution française ; introduction des Lumières anglaises (par Voltaire (1694/1778), Montesquieu (1689/1755), etc.) ; influences cartésiennes ;

- pur matérialisme : Lamétrie (L'homme machine (1748)), d'Holbach (Système de la nature (1770)), Diderot, de Condillac (Traité des sensations : sensualisme) ; Helvétius ;

- prépositivisme : d'Alembert, Turgot; (// sciences naturelles) ;

-JJ Rousseau (1712/1778 ; pré-romantique) ;

GW128

(3) Allemagne : le rationalisme leibnizien , dont le principal représentant, C. Wolff (1679/1754), était soucieux d'éthique ; Reimarus , Lessing, Tetens ; Gottsched , Baumgarten , etc.

J. Kant (// Descartes), le plus grand philosophe des temps modernes, est un penseur des Lumières, mais il prépare simultanément le terrain pour des développements ultérieurs (l'idéalisme allemand) (1724/1804), notamment par sa critique de la faculté cognitive. Parallèlement, la scolastique moderne se développe, de manière assez indépendante, dans les milieux ecclésiastiques. En effet, selon P. Tillich , le protestantisme a opposé beaucoup moins de résistance au sécularisme de la Renaissance et des Lumières (donc au protestantisme libéral) que l'Église catholique, qui a combattu le rationalisme avec constance et vigueur.

Remarque - Concernant la métaphysique, on peut avec O. Willmann (*Die wichtigsten fachausdrücke* , 102) affirmer que, depuis les Lumières et le préromantisme, il existe deux grandes possibilités :

(i) soit on adhère (comme la scolastique moderne et néo-scolastique) à la tradition (la philosophie perennis , comme Steuco (= Steuchus , +1550) dans son *De perenni Philosophia* , 1540, son œuvre principale dit : - terme adopté par Leibniz, ainsi que par Willmann ; ce cours est conçu de cette manière ; -

(2) l'une ou l'autre élimine la métaphysique, comme le font les philosophies naturalistes (par exemple le réalisme socialiste de Marx) et sceptiques (Th. Huxley : l'agnosticisme) ;

(3) ou il existe aussi des positions intermédiaires :

(un) refondation de la métaphysique, comme dans l'idéalisme allemand (Fichte , Schelling, Hegel : l'Absolu (= l' origine ontothéologique) comme raison ; Schopenhauer : l'Absolu comme volonté primordiale et pulsion primordiale ;

b) le remplacement de la métaphysique par la critique de la connaissance (néo - kantisme) ou la psychologie (John Stuart Mill et sa théorie mentale) la chimie (Fr. Brentano , W. Dilthey et al.) comme soi-disant base de la pensée et de l'action ; un absolu « comme si » ; mais ces positions intermédiaires vivent de la vraie métaphysique sans vouloir la connaître !

L'élimination et la position intermédiaire doivent composer avec un problème majeur : le nihilisme, c'est-à-dire l'impact sur l'homme concret et sa société du fait que l'origine englobante (l'Être suprême en tant que Créateur) et l'ordre (les idées) qui en émergent dans la fusion , les êtres , n'existent plus. Ce constat a un effet à la fois décourageant (nihilisme passif) et stimulant (nihilisme agressif). Nietzsche a désigné cette situation par les mots « Dieu est mort ». Le mot « Dieu » signifie ici « origine » (au sens ontothéologique) et « normes » (théorie des idées sous une forme ou une autre). Cf. *M. Heidegger, <i>L' Élimination européenne</i> . Nihilisme , Pfullingen , Neske , 1967 ;* toutefois, nous ne partageons pas l'avis de Heidegger lorsqu'il affirme que toute métaphysique occidentale conduit nécessairement au nihilisme. L'histoire démontre que ce n'est pas le cas pour une part importante des personnes qui vivent selon une perspective métaphysique. Il n'en reste pas moins que l'affirmation de Heidegger n'est pas dénuée de fondement : la tentation du nihilisme existe dès l'instant où l'homme pense de manière personnelle et autonome en termes de métaphysique. Le nihilisme est une idéologie centrée sur la métaphysique ; il n'est pas la métaphysique elle-même !

-
Voir aussi par exemple *J. Hillis Miller, La Disparition de Dieu* (Cinq écrivains du XIXe siècle : Thomas De Quincey, Robert Browning, Emily Brontë, Matthew Arnold, Gerard Manley Hopkins), New York, Schocken Books, 1965 (1963-1961) ; ainsi qu'Ardis Whitman, « *Le débat sur la mort de Dieu* », dans Redbook Magazine, juin 1966, réimprimé dans Holmes/Lehman, *Clés pour comprendre, recevoir et envoyer* (L'essai), New York, Harper/Row, 1968, p. 211 et suiv. (sur la théologie de la mort de Dieu aux États-Unis dans les années soixante) ; voir aussi *Th. Altizer / W. Hamilton, Théologie radicale et la mort de Dieu* , Utrecht, Ambo, (1966 en anglais) ; *L. Monden, La Sécularisation* , Hoogland-Documentatie, juin 1967 ; et bien d'autres !

GW129

Note concernant la théologie des Lumières.

I.(a) Le terme « théologie » (// theologos , theologein , theologikos) a été introduit par Platon (La République, II : 379a). Il considère la theologia comme le centre et le sommet de sa philosophie (// *Mar. Ficino : Theologia) . Platonica*). Aristote et ses élèves utilisent ce terme dans deux sens :

(i) la méthode des anciens mythologues (Hésiode et al.);

(ii) la méthode de la métaphysique aristotélicienne (theologikè , centre et culmination de sa philosophie) y est indiquée (la seconde est conforme à la première, bien qu'il s'agisse d'historia au lieu de muthologia). La première contient une préconception de la seconde.

(b) La période hellénistique introduit une structure tripartite :

i/ théologie mythique (la représentation poétique du polythéisme) ;

ii/ Théologie polonaise (exposé sur les implications de la religion en tant qu'institution officielle de la polis, de la cité-État, de l'État)

iii/ théologie physique (la théorie concernant la nature du divin telle qu'elle se révèle dans les êtres physis). Ainsi, M.T. Varron (116/27 ap. J.-C.), ainsi que *S. Augustin (Civ. Dei, VI : 5 : fabulosa , civilis , naturalis théologie)*. Éq . *W. Jaeger, A la naissance vol. théologie , 1966, 7ss.*

(c) Les chrétiens instruits (Clément contre Al., Patristique ; Anselme contre Canterbury , Scolastique) distinguent la théologie physique (= naturelle) non seulement de la théologie politique et mythique, mais prennent ces trois ensemble et les opposent, en tant que théologie prébiblique , à la théologie surnaturelle (qui déploie rationnellement le contenu de la révélation biblique et que nous appelons simplement « théologie ») par opposition à la philosophie et à la science (spécialisée).

II. (a) La théologie philosophique grecque présente une certaine diversité : les théologies platonicienne, néo -pythagoricienne et néoplatonicienne (théosophique) sont orientées vers le sacré ; l'aristotélisme (et le stoïcisme, mais différemment) occupe une position intermédiaire ; l'épicurisme et le scepticisme sont, de même que la sophistique, orientés vers le séculier. Cf. *W. Jaeger, oc., 11, 185 et suiv.*

(b) – Au sein de la théologie chrétienne (et juive, musulmane, etc. également), une structure tripartite similaire apparaît. Elle se manifeste pleinement avec la persistance du nominalisme médiéval (la scolastique, étant

aristotélicienne, tendait d'ailleurs vers une position médiane, par opposition à la patristique platonicienne), mais la Renaissance, et surtout les Lumières, marquent l'avènement de la théologie séculière... et immédiatement, sous influence préromantique , celui de la néo -théologie sacrée.

Ce développement nécessite une distinction entre la théologie orthodoxe (orthodoxe, non seulement au sens byzantin, intégriste , fondamentaliste ou conservatrice), qui adhère à un noyau (proto-orthodoxie) – le concile de Nicée (Églises byzantines et orientales), Vatican I et II (après Trente) (Église catholique), la Formule (Église luthérienne), les canons (Églises calvinistes et réformées) – comme explication correcte de l'enseignement originel de Jésus, et la théologie libérale, qui place la libre interprétation au centre plutôt que la tradition (d'où le terme de théologie libérale, « libérale » au sens anglo-saxon, non politique), laquelle est alors soit laïque, soit néo- sacrée et aborde la question de l'émancipation moderne.

-
Jusqu'à présent, cependant, seule la théologie séculière a pénétré nos milieux catholiques depuis 1962, où l'influence des Lumières demeure palpable. Elle se manifeste sous diverses formes : libérale classique (Locke : rationaliste (de la foi à la raison), Schleiermacher : romantique (de la rédemption à l'idéal), Renan : moderniste (de la Bible à la science)) ou libérale existentielle (Barth : néo- orthodoxe (retour à Luther et Calvin), Bonhöffer : sécularisme post-chrétien, Hamilton, Altizer : radical : théologie de la mort de Dieu), Moltmann , Metz : théologie politique, théologie de la libération, etc.). La démythologisation et la crise de la métaphysique y sont prédominantes. (// 118/119)

- Une néo -théologie sacrée commence à peine à émerger parmi nous, mais n'a pas encore atteint la paideia de notre éducation.

À la question « quelle attitude adopter ? », la réponse doit être que la théologie fidèle à la tradition et la théologie « interprétative » peuvent être « coordonnées ». – Cf. K. Leese , *Recht und Limite du naturel Religion* , Zurich, 1954, 28 ; 42.

GW130

4.3. Philosophie des *XIXe* et *XXe* siècles

Le *XIXe* siècle est dominé par deux facteurs, le facteur kantien rationnel et le facteur vitaliste-romantique, dans leur réaction d'abord contre les

Lumières, puis contre les philosophies dites réalistes et naturalistes des sciences, qui ravivent et prolongent davantage les Lumières.

- L'idéalisme (allemand), d'autre part, et, d'autre part, le scientisme (Scientia = science) (sous la forme du positivisme (Fr.), du matérialisme (Dl.), de l'évolutionnisme (Eng.)) dominant alternativement le 19^e siècle, tandis que l'irrationalisme vitaliste et la nouvelle métaphysique couvent.

Le XX^e siècle commence par une crise profonde, selon le père *Bochensky*, **Histoire de la philosophie européenne contemporaine**, DDB, 1952 (ou : 1947), pp. 26 et suivantes, que l'on peut décrire comme suit :

a. crise des sciences naturelles modernes (et des idéologies, des Lumières à +/- 1900, qui s'étaient enracinées autour de cette science) : - la mécanique, telle qu'elle était autrefois préconisée, est devenue intenable (la matière, le déterminisme et l'atomisme sont immédiatement en crise) ;

b. la renaissance de la méthode de pensée spéculative, qui s'affranchit du cadre analytique (= mathématisant) et expérimental étroit des sciences naturelles :

b1. l'irrationalisme vitaliste, qui se développe fortement (Bergson, par exemple),

b2 . la métaphysique renouvelée (Brentano, par exemple), les deux tendances procèdent de manière spéculative ;

c. Parallèlement, la scolastique moderne devient le thème central de ce cours.

La matière (Russell, néo-positivisme, diamat), l'idée (Croce, Brunschvicg, néo-kantisme), la vie (Bergson, James et Dewey; Dilthey et Klages (historicisme)), l'essence (Husserl, Scheler), l'existence (Heidegger, Sartre, Marcel, Jaspers) et l'être (Alexander, Whitehead, Hartmann, néo-thomisme) sont, selon Bochenski, les grands thèmes.

Entre-temps, la perspective a évolué. Cela se manifeste clairement dans des ouvrages tels que **La philosophie allemande** de H. Arvon, **Paris**, Seghers, 1970. Voici un nouveau schéma :

(a) le langage (apparemment le thème central : philosophie du langage, herméneutique (Gadamer), Cercle de Vienne, structuralisme ; (// le débat sur les universaux) :

(b)1 . Néo-kantisme (matérialisme allemand, devenu plus tard physiologique, logique et axiologique néo-kantisme);

(b)2. Dialectique (Hegel, les hégéliens de gauche (par exemple Feuerbach), Marx, l' École de Francfort , la critique sociale) ;

(b)3 . Tendances existentielles-phénoménologiques (phénoménologie, ontologie (Hartmann), philosophie existentielle, existentialisme religieux (= catholique, protestant et juif)) :

(b)4. L'irrationalisme (Schelling, Schopenhauer, Kierkegaard, Nietzsche, le néo- idéalisme (Dilthey , Troeltsch), le néo- romantisme (Klages , Ernest Jünger), le néo- vitalisme (Driesch), le national-socialisme (Krieck , Schmitt), l'anthropologie philosophique (Scheler, Plessner , Gehlen , H. Marcuse)) ; – voici une classification conçue différemment à partir des travaux d'Arvon , dans laquelle nous avons placé la linguistique au centre (les quatre autres courants doivent, qu'ils le veuillent ou non, prendre position sur le langage (// discussion sur les universaux au Moyen Âge , voire dans l'Antiquité) avant de pouvoir développer leurs propres thèses de manière pertinente). Cf. *Bertels-Petersma (éd.), *Philosophes du XXe siècle **, Amsterdam /Bruxelles, 1972.

12 juin 1974.